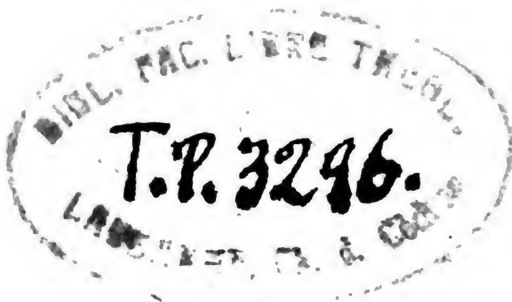


vol. 450, au milieu.

par Paul de Barry.





PENSEZ-Y-BIEN,

OU

RÉFLEXIONS

SUR LES

QUATRE FINS DERNIÈRES.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée d'un Chapitre sur la Dévotion à la sainte Vierge, de plusieurs Histoires édifiantes, de Paroles remarquables, de Prières durant la sainte Messe, et des Vêpres du Dimanche, etc.

Tolle et lege. Prenez et lisez.

A LYON,

CHEZ RUSAND, LIB., IMP. DU CLERGÉ.

1825.

AVIS.

Personne n'ignore les fruits de grâces et de salut que produit ce petit Livre dans l'Eglise de Dieu, depuis plus d'un siècle qu'il a paru.

On a cru devoir un tel respect au texte de son pieux Auteur, que l'on n'a pas cru pouvoir même y corriger les expressions et le style souvent surannés. Néanmoins, comme l'Ouvrage a paru dans un temps où plusieurs Auteurs étoient trop faciles dans le choix de leurs citations, on a élagué quelques faits douteux, et on les a remplacés par d'autres faits tirés des monumens les plus authentiques et sur lesquels on défie la critique la plus sévère : c'est pourquoi on a indiqué les sources où on a puisé ces citations. Plaise au Ciel que la réimpression de cet Ouvrage ranime parmi nous la crainte et l'amour du Seigneur, et ouvre les yeux à tant d'ames qui se perdent par leur apathie et par leur irréflexion dans ces temps de désolation.

PRÉFACE.

La pensée de la mort, du jugement, de l'enfer et du paradis est si efficace pour nous engager dans le bien, que j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de la rappeler dans l'esprit des jeunes gens, pour qui principalement j'ai entrepris ce petit Ouvrage, et qui d'ordinaire n'y songent guère.

Pour tirer quelque fruit de la lecture de ce petit Livre, tout ce que je vous demande, c'est que tous les matins vous lisiez une des réflexions qui y sont contenues, et que toutes les fois que vous trouverez ces mots : *Pensez-y bien*, vous vous arrêtiez un peu de temps à faire réflexion à ce que vous avez lu. Secondement, avant que de

lire, demandez au Saint-Esprit les lumières nécessaires pour bien pénétrer la vérité à laquelle vous allez penser. Troisièmement, mettez en pratique tous les bons sentimens que le Ciel vous inspirera pendant cette lecture ; et vous reconnoîtrez par votre expérience ce que dit le Saint-Esprit : SOUVENEZ-VOUS, DANS TOUTES VOS ACTIONS, DE VOS DERNIÈRES FINS, ET VOUS NE PÉCHEREZ JAMAIS. *In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Eccl. 7, 40.



PENSEZ-Y-BIEN,

OU

RÉFLEXIONS

SUR LES

QUATRE FINS DERNIÈRES.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA NÉCESSITÉ DE LA MÉDITATION SUR LES QUATRE FINS DERNIÈRES.

AVEZ-VOUS JAMAIS BIEN PENSÉ

QUELLE est la cause de l'insensibilité de la plupart des hommes sur l'affaire de leur salut, et en même temps la source de leur damnation? Il n'en faut point chercher d'autre que le peu de réflexion que l'on fait sur les vérités éternelles. C'est de là, dit le Prophète Jérémie, que viennent toutes les abominations et tous les désordres qui règnent dans le monde : *desolatione desolata est omnis terra, quia nemo est qui re-*

cogitet corde. Et en effet, si l'on considéroit attentivement pourquoi Dieu nous a créés ; si l'on songeoit, comme il faut, qu'on doit mourir ; que nous pouvons à tout moment être surpris de la mort ; qu'elle viendra lorsque nous y penserons le moins ; que de ce moment fatal dépend notre éternité bienheureuse ou malheureuse ; que nous aurons à faire à un Juge sévère et inexorable, qui nous fera rendre un compte exact de toute notre vie : si nous songions, dis-je, à ces grandes vérités, nous mènerions une vie bien plus régulière ; et bien loin de rechercher avec tant d'ardeur les plaisirs qui seront la cause de notre perte, nous n'en aurions que du dégoût. Cela n'est-il pas vrai ? *Pensez-y bien.*

Mais parce que les exemples font bien plus d'impression sur notre esprit que toutes les raisons qu'on pourroit nous alléguer, je veux vous en rapporter quelques-uns qui vous convaincront parfaitement.

HISTOIRE.

Qu'est-ce qui porta saint Antoine à renoncer entièrement au monde pour embrasser les rigueurs de la pénitence? Trois paroles bien méditées furent la cause de cette sainte résolution. Un jour qu'il entroit dans l'Eglise pour assister aux divins mystères, dans le temps qu'on lisoit l'Evangile, il entendit ces paroles : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et me suivez.* Frappé de ces paroles, qu'il crut que Dieu lui adressoit, il les pèse, il les médite; et, après une sérieuse méditation, il sort de l'Eglise, il donne tous ses biens aux pauvres, et se retire dans la solitude. *Fleury, liv.* 8. *n.*° 6.

Saint Augustin rapporte ainsi la conversion de deux courtisans.

Un jour que la cour étoit à Trêves, et que l'empereur s'occupoit, après dîner, à voir les jeux qui se faisoient dans le cirque, deux de ses courtisans allèrent pour se récréer dans les jardins qui étoient proches de la ville. En se promenant ils vinrent à une petite cabane où se retiroient ordinairement quelques solitaires, ils y entrèrent par curiosité, et y ayant trouvé un livre où étoit écrite la vie de saint Antoine, l'un d'eux le prend et le lit. A peine en a-t-il lu quelques pages, que charmé

des vertus de ce grand saint, il se sent fortement porté à imiter son exemple en renonçant entièrement au monde. En même temps, une infinité de raisons et de prétextes se présentent à son esprit pour l'en détourner. Il y pense, il les examine ; et plus il fait réflexion à ce qu'il vient de lire, plus il se sent pressé d'exécuter le dessein que le Ciel lui inspire. Embrasé d'une sainte ardeur, et saintement indigné contre lui-même d'avoir si peu fait pour son salut, il s'adresse à son ami qui étoit à côté de lui : « Dites-moi, je vous prie, » que prétendons-nous faire par tant de » peines que nous prenons? Que cherchons-» nous ? Quel avantage pouvons-nous re-» tirer de nos assiduités et de tous nos » travaux ? C'est, tout au plus, de devenir » favoris de l'empereur ; et en cela même » qu'y a-t-il d'assuré et qui ne soit exposé » à mille dangers? A combien de chagrins, » de peines et de périls faut-il s'exposer » pour arriver à une fortune qui, d'elle-» même, est encore plus à plaindre que » tous les maux que l'on a soufferts pour » y parvenir ; et encore quand est-ce que » nous y arriverons ? au lieu que si je » veux, je puis dès cette heure, être ami » de Dieu. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; » mais pour moi, je vous déclare que dès » maintenant je renonce pour jamais à tou-» tes les espérances que je pourrois avoir » dans le monde ; et sans attendre davan-» tage je veux pour jamais me consacrer à » Dieu dans ces lieux : si vous ne voulez

» pas me suivre dans ma retraite, du » moins ne vous opposez pas à l'exécution » de mon dessein. » A quoi l'autre répondit : « Qu'il ne vouloit point l'abandonner » dans une si sainte entreprise. » Ainsi dès lors ils commencèrent à mourir au monde pour ne vivre qu'à Jésus-Christ.

Confession de saint Augustin, liv. 8.

Voilà quel fut le fruit d'une sérieuse réflexion sur la vanité des choses du monde et sur l'exemple des Saints : il ne tiendra qu'à vous qu'elle produise en vous de semblables effets. *Pensez-y bien.*

AUTRE HISTOIRE.

C'EST de ce même moyen que Dieu se servit pour convertir St. Augustin. Il y avoit déjà plusieurs années qu'Augustin menoit une vie peu réglée, lorsque la réflexion qu'il fit sur quelques paroles de l'Ecriture et sur l'exemple des deux courtisans dont nous venons de parler, le retira des désordres où il étoit engagé. Le feu de la jeunesse, joint au peu de soin qu'avoit eu son père de l'élever dans la vertu, aimant mieux le voir bon orateur que homme de bien, le porta aux dernières extrémités. La corruption de son cœur étoit si grande, qu'il avoit honte d'en trouver de plus déréglés que lui. Sa mère, sensiblement affligée de le voir ainsi es-

clave des plus honteuses passions, n'épargnoit rien pour le faire rentrer en lui-même. Tantôt elle le prenoit en particulier, lui remontrant vivement le dérèglement de sa conduite; tantôt, les larmes aux yeux, elle le conjuroit de rompre les chaînes qu'il s'étoit faites à lui même, en suivant aveuglément les inclinations de la nature corrompue. Mais c'étoit inutilement que cette mère affligée faisoit tous ses efforts: ni ses prières, ni ses larmes ne pouvoient rien sur le cœur d'Augustin, qui regardoit comme une foiblesse et comme une chose indigne de lui, d'écouter les remontrances d'une femme. Ainsi il demeura encore plusieurs années éloigné du royaume de Dieu, jusqu'à ce qu'ébranlé par les prédications de St. Ambroise, et touché du récit que lui fit Poticien de la conversion de deux courtisans de l'empereur, il commença à ouvrir les yeux à la lumière céleste et à laisser agir la grâce à laquelle il avoit résisté jusqu'alors. Car, après une sérieuse réflexion qu'il fit sur ce qu'il venoit d'entendre, il se tourne du côté d'Alipe, son cher confident, et lui adresse ces paroles entrecoupées de sanglots: « Que faisons nous? Les ignorans » gagnent le ciel, et nous, avec toute no- » tre science, nous sommes si stupides » que de demeurer dans le crime! Est-ce » parce qu'ils nous ont précédés dans la » voie de Dieu que nous avons honte de » les suivre? Ne devrions-nous pas plutôt » rougir de honte de n'avoir pas le courage

» d'imiter leur exemple ? » A peine eut-il achevé ces paroles, que, quittant son cher Alipe, il se retire dans un jardin qui étoit proche. C'est là que repassant dans l'amertume de son cœur tous ses égaremens, et considérant attentivement la miséricorde de Dieu qui le pressoit depuis long-temps, il s'écria, les larmes aux yeux : « Jusqu'à quand, Seigneur, jus- » qu'à quand serez-vous en colère contre » moi ? Oubliez mes iniquités passées. » Jusqu'à quand remettrai-je toujours au » lendemain ? Pourquoi ne sera-ce pas dès » maintenant ? »

Pendant qu'Augustin combattoit ainsi avec lui-même, il entendit une voix qui disoit et qui répétoit souvent en chantant : *prenez et lisez, prenez et lisez.* Il se lève en même temps pour voir d'où pouvoit venir cette voix ; et n'en ayant pu rien découvrir, il crut que c'étoit un avertissement que Dieu lui donnoit, de prendre le Livre des Epîtres de saint Paul, qu'il lisoit depuis quelques jours, et de lire le premier endroit qu'il trouveroit. Il retourne aussitôt vers le lieu où Alipe étoit assis, parce qu'il y avoit laissé les Epîtres de saint Paul ; il prend le livre, l'ouvre et tombe sur ces paroles de l'Epître aux Romains : *ne vous laissez point aller aux débauches et à l'ivrognerie, ni aux impudicités, ni aux dissolutions, ni aux contestations, ni à l'envie. Ne cherchez point à contenter votre sensualité.* Il les pèse,

il les médite, et la réflexion qu'il y fait achève sa conversion.

(*Confession de St. Augustin*, *liv.* 8.)

Après un exemple si sensible du pouvoir qu'a la méditation, qui pourra désormais refuser de se servir d'un moyen si efficace pour assurer son salut? Si Augustin avoit fait comme la plupart des hommes à qui Dieu parle souvent, mais sans aucun fruit, parce qu'ils ne réfléchissent jamais sur les mouvemens de la grâce, il ne se seroit jamais converti. N'est-ce point là peut-être à quoi vous avez souvent manqué? *Pensez-y bien.*



CHAPITRE II.

DE LA FIN DE L'HOMME.

AVEZ-VOUS JAMAIS BIEN PENSÉ

QUE vous n'êtes au monde que pour Dieu, c'est-à-dire, pour l'aimer, pour le louer, pour le servir dans cette vie, et le posséder éternellement dans l'autre? Voilà quel

doit être l'objet de tous vos soins, le but de tous vos projets, la fin de toutes vos actions : oui, la seule chose que vous avez à faire, c'est de vous sauver en servant Dieu, puisque tout le reste n'est rien sans cela. Fussiez-vous le maitre de l'univers, le plus heureux de tous les hommes selon le monde, vous êtes le plus à plaindre si vous êtes assez malheureux pour vous damner. Car *que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame ; et que pourra-t-on lui donner en échange qui puisse le dédommager de la perte de son ame ?* Que sert maintenant à tous ces grands conquérans de l'antiquité de s'être immortalisés dans l'histoire ? On en parle quelquefois avec éloge, sans que cela puisse en rien diminuer la rigueur des supplices qu'ils souffrent depuis si long-temps, et qu'ils souffriront pendant toute l'éternité dans les enfers. *Pensez-y bien.*

QUAND vous paroîtrez devant Dieu, il ne vous demandera pas si vous avez été riche, puissant, grand,

considérable dans le monde ; il ne vous demandera pas si vous avez fait une grande fortune, si vous avez rempli les premiers postes de l'état ; mais si vous avez travaillé sérieusement à l'affaire de votre salut, si vous avez eu plus de soin d'acquérir de la vertu que les biens de la fortune ; en un mot, si vous avez travaillé à la fin pour laquelle vous étiez au monde. Qu'aurez-vous à répondre ? *Pensez-y bien.*

Il seroit à souhaiter que tout le monde fût aussi convaincu de cette vérité que l'étoient ces sept frères dont le martyre, qui est rapporté au livre deuxième des Machabées, est une preuve incontestable de la vivacité de leur foi.

HISTOIRE.

Durant la persécution d'Antiochus, ce tyran fit arrêter les sept Machabées avec leur mère, pour les engager à manger des viandes que la Loi leur défendoit. Il mit tout en œuvre pour cela. Il commença d'abord par les faire déchirer à coups de

fouet ; mais quelque rude que fût ce supplice, il ne put ébranler leur constance. Car un d'eux prenant la parole, déclara à ce prince, au nom de tous ses frères, qu'ils étoient prêts à mourir plutôt que de rien faire contre la loi du vrai Dieu qu'ils adoroient : ce qui irrita si fort ce tyran, qu'à la vue des autres, il lui fait couper les pieds et les mains, après lui avoir fait écorcher la tête, et ordonne en même temps de jeter son corps mutilé dans une chaudière pour être brûlé à petit feu, croyant épouvanter ses frères par ce genre de supplice. Pendant que ce généreux martyr souffroit constamment la violence de ce tourment, les autres s'encourageoient avec leur mère à mourir généreusement dans l'espérance d'une autre vie et d'un bonheur éternel pour lequel ils étoient créés. « Vous pouvez à la vérité, » disoient-ils au tyran, nous ôter cette vie » mortelle et périssable ; mais aussi nous » avons une ferme assurance que le Roi » du ciel et de la terre nous récompensera » de ce que nous souffrons pour la défense » de sa loi, et qu'il nous comblera dans » le ciel d'une gloire immortelle ». Antiochus, indigné et confus de se voir vaincu par la constance de ces généreux frères, en condamna encore cinq au même supplice que le premier, réservant le plus jeune de tous, qu'il espéroit du moins faire condescendre à ses volontés. Il emploie à cet effet toutes les voies de la douceur : il le flatte, il le caresse, il lui pro-

met de le combler de biens et d'honneurs, et de le rendre le plus heureux des hommes, pourvu qu'il veuille renoncer à la religion de ses ancêtres. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de cet enfant, il fit venir la mère dans l'espérance qu'elle feroit changer de sentiment à son fils. Mais quoiqu'elle semblât vouloir seconder les intentions du roi, elle ne fit cependant rien moins que ce qu'il prétendoit. Elle s'approche de son fils pour lui parler en secret. Bien loin de lui conseiller d'obéir aux volontés injustes du tyran, elle l'exhorte à vivre et à mourir fidèle à Dieu, en gardant inviolablement jusqu'au dernier soupir la loi qu'il avoit reçue de ses pères. « Mon fils, lui dit cette » généreuse mère, tout ce que je vous » demande en reconnoissance de toutes » les peines que j'ai prises pour vous éle- » ver, c'est de ne point dégénérer de la » vertu de vos frères, mais de mourir » courageusement à leur exemple. Pour » vous animer à faire ce sacrifice, vous » n'avez qu'à regarder le ciel pour lequel » vous êtes créé, et où vous devez jouir » d'un bonheur qui ne finira jamais. » Cette pensée fit tant d'impression sur l'esprit de ce jeune homme, que dans une sainte impatience de donner son sang et sa vie pour son Dieu, il s'adresse aux bourreaux: « Qu'attendez-vous, leur dit- » il? Prétendez-vous que, pour complaire » à votre prince, je viole la Loi du Roi du » ciel et de la terre? La rigueur de vos

» tourmens

» tourmens ne me rendra jamais infidèle » à mon Dieu. J'aspire au même bonheur » dont jouissent maintenant mes frères, » après avoir souffert pendant un temps » les effets de votre cruauté. » Il n'en fallut pas davantage pour irriter la fureur du prince barbare ; il immole sur-le-champ à sa vengeance cette innocente victime, et condamne aussi la mère à la mort, après avoir fait expirer à sa vue ses sept enfans.

Etes-vous dans les mêmes dispositions que ces saints martyrs ? Du moins devez-vous y être, puisque vous avez à prétendre au même bonheur et que vous êtes créé pour la même fin qu'eux ? Etes-vous prêt à sacrifier tout pour l'intérêt de votre salut ? *Pensez-y bien.*

CHAPITRE III.

DU PÉCHÉ.

AVEZ-VOUS JAMAIS BIEN PENSÉ

QUE la seule chose qui puisse vous empêcher d'arriver à votre fin, et

que par conséquent vous deviez avoir plus en horreur, c'est le péché ? Si vous en étiez bien convaincu, pourriez-vous être assez ennemi de vous-même pour préférer un plaisir passager, que vous trouvez dans le péché, à un bonheur éternel pour lequel vous êtes créé ? Voilà cependant ce que vous faites en consentant au péché. Vous renoncez au droit que vous avez au royaume des cieux, et que Jésus-Christ vous a acquis au prix de son sang. Que diriez-vous d'un homme qui, ayant été tiré de la lie du peuple par quelque grand prince pour être l'héritier de son royaume, non-seulement renonceroit à ce royaume pour une bagatelle, mais encore se serviroit des bienfaits de son prince pour l'outrager, poussant même son ingratitude jusqu'à prendre le parti de son ennemi, et à le servir en qualité d'esclave ? Ce que vous diriez de ce perfide, dites-le de vous-même, puisque c'est ainsi que vous en usez à l'égard de Dieu, toutes les fois que vous commettez un péché mortel. *Pensez-y bien.*

Que si vous doutez encore de l'énormité du péché ; si vous avez peine à croire qu'une faute d'un moment puisse vous priver du ciel, rappelez dans votre esprit ce que la foi nous apprend des punitions que Dieu a tirées du péché.

Dieu ayant créé les anges ornés de toutes sortes de perfections, enrichis des dons les plus excellens de la nature et de la grâce, leur révéla le mystère de l'Incarnation, et leur ordonna d'adorer l'Homme-Dieu. Quelques-uns d'eux, dont Lucifer étoit le chef, fiers de leurs perfections, refusèrent de se soumettre aux ordres de leur créateur. Pour punir cette désobéissance, Dieu les précipita aussitôt dans les enfers, sans leur donner un seul moment pour se repentir, et sans avoir aucun égard à leurs perfections naturelles, ni à l'excellence de leur état, ni au don sublime de sages qu'il leur avoit communiqué.

Adam éprouva la même sévérité de la justice divine. Dieu l'ayant créé avec la justice originelle et une

grande abondance de grâces, avec un domaine parfait sur ses passions, lui ayant même accordé le don de l'immortalité avec assurance de tous ces priviléges pour sa postérité, en cas qu'il fût fidèle à observer ce qu'il lui ordonneroit, il le mit dans le Paradis terrestre et lui permit de manger de tous les fruits qui y étoient, à la réserve d'un seul qu'il lui marqua; en sorte que s'il contrevenoit à cette défense, lui et tous ses descendans seroient privés de tous ses avantages et sujets à toutes sortes de misères. Adam, par complaisance pour Eve, mange du fruit défendu. Aussitôt Dieu le chasse du Paradis terrestre, le prive de toutes les grâces dont il l'avoit favorisé, le condamne à une pénitence de neuf cents ans, et à manger son pain à la sueur de son front. Au lieu de cette parfaite tranquillité, dont il jouissoit dans une entière soumission de ses passions à la raison, il se trouve dans le trouble et dans l'inquiétude causée par la révolte de ses passions. Mais la punition de sa désobéissance ne se borne pas

là : toute sa postérité devient en même temps l'héritière de son péché et de tous ses malheurs.

Si Dieu punit si sévèrement les anges pour un seul péché de pensée, un péché d'un moment, commis une seule fois, sans leur avoir donné le temps de faire pénitence; si, pour une désobéissance au commandement qu'il avoit reçu, Adam et toute sa postérité sont châtiés d'une manière si terrible, que ne devez-vous pas appréhender, vous qui avez commis tant de péchés énormes, tant de fois, après en avoir obtenu si souvent le pardon? *Pensez-y bien.*

C'est à quoi avoit bien pensé la reine Blanche, mère de saint Louis; elle concevoit parfaitement l'énormité du péché, lorsque pour en donner de l'horreur à son fils, elle lui disoit qu'elle eût mieux aimé le voir mourir que de le voir offenser Dieu mortellement; et ce grand prince avoit tellement imprimé cette vérité dans son esprit, que dans l'instruction qu'il laissa comme par testament à Philippe,

son fils aîné, il lui recommanda surtout d'éviter le péché « Mon » fils, lui disoit-il, gardez-vous » bien d'offenser Dieu, quand vous » devriez souffrir les tourmens du » monde les plus affreux. »

Vie des Pères par Godescard, 25 *août*.

Avez-vous regardé jusqu'à présent le péché comme le plus grand de tous les maux qui puissent vous arriver dans cette vie ? Etes-vous dans la disposition de tout endurer plutôt que de consentir jamais au péché ? Si cela est, comment se peut-il faire qu'un plaisir d'un moment l'emporte pardessus toutes ces considérations. *Pensez-y bien*.

CHAPITRE IV.

DE LA MORT.

AVEZ-VOUS JAMAIS BIEN PENSÉ

CE que c'est que la mort ? C'est une séparation générale de toutes les choses de ce monde. Quand vous

serez venu à ce moment fatal, il n'y aura plus pour vous ni plaisir, ni charges, ni parens, ni richesses, ni grandeurs, ni amis. Eussiez-vous à votre disposition tous les biens du monde, tout cela ne vous accompagnera que jusqu'au tombeau. Un suaire et un cercueil est tout ce que vous emporterez de cette vie. *Pensez-y bien.*

Nous n'avons tous les jours devant les yeux que trop d'exemples de cette vérité. La mort des grands du siècle et des princes de la terre en est une preuve incontestable : car hélas! que leur reste-t-il à la mort? L'action que Saladin, ce fameux prince sarrasin, si renommé par ses conquêtes, fit à la mort, peut vous en instruire parfaitement. Un moment avant d'expirer, il appela celui qui portoit sa bannière devant lui dans toutes les batailles, et lui commanda d'attacher au bout d'une lance un morceau du drap dans lequel on devoit l'ensevelir, et de le lever comme l'étendard de la mort qui triomphoit d'un si grand prince, et de crier en le

montrant à tout le monde : *Voilà tout ce que le grand Saladin, vainqueur et maître de l'empire d'Orient, emporte de tous ses trésors et de toute la gloire qu'il s'est acquise par tant de conquêtes !* Spectacle qui mérite d'être considéré de tous les hommes comme une vive et excellente leçon de la vanité des grandeurs du monde, et qui doit vous apprendre, en le voyant, que, si la fortune ou la naissance vous élève au-dessus des autres, la mort qui doit un jour vous égaler aux plus pauvres et aux plus misérables, ne vous laissera rien de tout ce qui fait votre grandeur en ce monde, et que ce ne sera jamais que par les biens de l'ame et par vos vertus que vous serez distingué en l'autre vie, puisqu'il n'y aura que cela qui vous accompagnera au tribunal de Dieu. *Pensez-y bien.*

Mais si la mort nous doit priver pour toujours de tous les biens passagers de ce monde, dont nous ne saurions jouir que quelques années, pourquoi donc les chercher

avec

avec tant d'empressement ? Pourquoi les posséder avec tant d'attache ? Ne vaudroit-il pas mieux en faire dès à présent un sacrifice à Dieu en y renonçant entièrement, ou du moins en modérant l'attache que vous y avez ? Vous le pouvez maintenant sans beaucoup de peine, et cependant avec beaucoup de mérite : au lieu qu'à la mort vous ne le pourrez faire que très-difficilement, puisqu'on ne quitte point sans douleur ce qu'on possédé avec attache, et encore ne mériterez-vous pas beaucoup devant Dieu, d'autant plus que ce dépouillement se fera malgré vous en sorte que l'on pourra dire que ce sont plutôt les biens de la terre qui vous quittent, que ce n'est vous qui les quittez. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

SAINT François de Borgia ne seroit jamais parvenu à ce haut point de saintet qui le fait révérer maintenant de tous les infidèles, s'il en avoit usé comme la plupart des hommes, qui ne rompent l'attache qu'ils ont aux biens de la terre que

le plus tard qu'ils peuvent ; voici quelle fut la cause de sa sanctification.

L'impératrice Isabelle étant morte, François de Borgia, qui étoit pour lors duc de Candie, vice-roi de la Catalogne et grand d'Espagne, reçut l'ordre de l'empereur Charles-Quint de conduire le corps de l'impératrice à Grenade, pour y être inhumé. Mais ayant été obligé de faire ouvrir le cercueil pour assurer, selon la coutume, que c'étoit le corps de l'impératrice, il trouva le visage de cette princesse si défiguré, qu'il conçut dès lors un parfait mépris du monde, et résolut de le quitter au plutôt: ce qu'il accomplit fidèlement en se consacrant à Dieu dans l'état religieux. La pensée de la mort et de la vanité de toutes les choses de la terre, qui avoit été la cause de sa conversion, lui demeura tellement gravée dans l'esprit, qu'il avoit coutume de dire qu'on doit se mettre vingt-quatre fois le jour en état de bien mourir, par un généreux mépris du monde, et qu'on n'est jamais plus heureux que lorsqu'on peut dire avec saint Paul : *Je meurs tous les jours.*

Vie de ce saint par le P. Verjus.)

Pouvez-vous dire la même chose? C'est l'état dans lequel il faut absolument que vous vous mettiez, si vous voulez bien mourir. *Pensez-y bien.*

Ce qui doit encore vous engager à rompre l'attache que vous pourriez avoir pour les plaisirs et pour les biens de cette vie, c'est que ce renoncement volontaire est un moyen efficace pour vous garantir des frayeurs de la mort. On meurt en repos, quand il n'y a plus rien qui nous retienne attachés à la terre: on quitte alors avec plaisir ce que l'on a méprisé pendant la vie. Le cœur ainsi dégagé se porte plus aisément vers Dieu. Bien loin de craindre cette dernière heure, on la regarde comme un moment heureux qui doit nous faire jouir des récompenses que Dieu a promises à ceux qui renonceront à tout pour l'amour de lui. *Pensez-y bien.*

Je pourrois rapporter une infinité d'exemples de cette vérité. Je m'arrête à un seul tiré de l'Histoire des hommes illustres de l'ordre de Cîteaux.

HISTOIRE.

Dans le temps que saint Bernard prêchoit en Flandre avec toute l'ardeur que

lui inspiroit son zèle, un jeune gentilhomme fut si vivement frappé des discours de ce grand saint, que quelque engagement qu'il eût au monde, quelque attache qu'il eût pour les douceurs de la vie, il résolut de tout quitter et de sacrifier à Dieu toutes ses espérances, en embrassant la vie religieuse: ce qu'il fit. Après avoir passé plusieurs années dans la religion, il fut attaqué d'une violente maladie dont il mourut. Dans le fort de son mal il s'écrioit souvent: *tout ce que vous avez dit est véritable, ô mon Jésus!* Ce qui obligea quelques-uns des religieux qui étoient présens de lui demander pourquoi il répétoit tant de fois la même chose; mais il ne leur répondoit jamais autre chose que ces mots: *tout ce que vous avez dit est véritable, ô mon Jésus!* Une telle réponse leur fit croire que la violence de la douleur lui avoit fait perdre le jugement; mais ils furent bien surpris lorsque ce moribond leur dit: « Non, non, mes » frères, n'attribuez point ce discours à » aucun égarement d'esprit; c'est un té» moignage que je crois être obligé de » rendre à la vérité des promesses de Jé» sus-Christ, dont je ressens l'accomplis» sement dans moi-même. Il a promis » dans son Evangile, que ceux qui renon» ceront pour l'amour de lui aux choses » de la terre, recevront le centuple en » cette vie, et un bonheur éternel dans » l'autre: c'est ce que j'éprouve mainte» nant. Car la douceur, la joie et les con-

» solations dont Dieu remplit mon ame,
» sont si grandes ; l'espérance que j'ai de
» mon salut est si ferme, que, nonobstant
» la violence des maux que je souffre, je
» goûte un repos que je ne saurois vous
» exprimer. Bien loin de craindre la
» mort, je soupire après cet heureux
» moment qui doit me mettre en liberté,
» et me faire jouir de la présence de mon
» Dieu dans l'éternité bienheureuse. »

Il ne tiendra qu'à vous de vous procurer le même avantage. Dieu ne sera pas moins fidèle à votre égard dans ses promesses, si vous imitez cet exemple. Commencez de bonne heure ; plus vous attendrez, plus vous aurez de peine à le faire. *Pensez-y bien.*

QUI peut donc vous empêcher de prendre une si sainte résolution ? Seriez-vous assez déraisonnable pour douter de la nécessité de la mort ? Il ne faut pour vous en désabuser que faire réflexion à ce qui se passe tous les jours dans le monde. La Providence vous en met tous les jours une infinité d'exemples devant les yeux, qui vous apprennent, malgré que vous en

ayiez, que vous mourrez, puisqu'étant homme comme eux, vous êtes mortel comme eux. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

On ne sauroit trop louer l'exemple de Charles-Quint. Ce prince, pour ne jamais perdre la pensée de la mort, se servit d'un expédient que personne ne put jamais soupçonner. Plusieurs années avant sa mort et avant même qu'il renonçât à l'empire pour mener une vie privée, il se fit faire un cercueil avec tout l'appareil funèbre, qu'il faisoit porter quelque part qu'il allât, sans qu'on sût ce que c'étoit. Il avoit donné ordre que toutes les nuits on le mît dans sa chambre, comme une chose précieuse: ce qui donna lieu à quelques-uns de croire que c'étoit quelque trésor. L'empereur, qui voyoit l'inquiétude de ses courtisans, leur dit en riant, que cela étoit d'un très-grand usage, et qu'il le faisoit porter partout, comme devant lui servir un jour pour une affaire qu'il méditoit. Cette affaire étoit la mort, que ce prince avoit continuellement devant les yeux, pour ne point se laisser éblouir par l'éclat des grandeurs qui l'environnoient, et pour lesquelles il ne pouvoit avoir que du mépris, quand il pensoit qu'il devoit mourir, se disant à lui-même ce que son aïeul

l'empereur Maximilien, dont il suivoit l'exemple, avoit coutume de dire en voyant son cercueil : « Que me sert d'être » le maître de tant de royaumes? Voilà » quelle doit être un jour ma demeure et » mon palais. » *Pensez-y bien.*

Vie de Charles-Quint, par Roberton.

C'EST un arrêt sans appel prononcé par la justice divine contre les hommes, qu'il faut mourir. Un jour viendra qui sera le dernier de votre vie, et auquel il sera vrai de dire que vous n'avez plus qu'un moment à vivre. Heureux celui qui a toujours dans l'esprit la pensée de la mort! Prenez-la pour règle de votre conduite, et *pensez-y bien.*

HISTOIRE.

C'EST ce souvenir de la mort qui engagea le prince Josaphat à embrasser les rigueurs de la pénitence. Abenner, roi des Indes, père de Josaphat, appréhendant, sur la prédiction d'un astrologue, que son fils ne se fît chrétien, avoit pris toutes les mesures imaginables pour l'empêcher d'avoir aucun commerce avec les chrétiens. Il fit bâtir pour cela un superbe palais dans lequel il fit élever son fils, avec ordre à ceux qu'il mit auprè

de lui de ne point souffrir que personne lui parlât de religion chrétienne, ni qu'il eût aucune connoissance des misères de cette vie. Ce jeune prince s'ennuya bientôt d'une vie si retirée. N'ayant pas la liberté de sortir de son palais, il s'en plaignit au roi son père, qui pour le contenter, lui permit de sortir, ordonnant sur toutes choses à son gouverneur d'éloigner de la personne de ce jeune prince tous les pauvres et les misérables. Mais la Providence, qui veilloit à la conversion de Josaphat, disposa tellement les choses, qu'un des premiers objets qui se présentèrent à ce jeune prince en sortant de son palais, fut un vieillard tout courbé et affligé de plusieurs maladies. Comme il n'avoit jamais rien vu de semblable, il fut si surpris d'un tel spectacle, qu'il demanda aussitôt ce que c'étoit. *C'est un effet des misères auxquelles sont sujets tous les hommes*, lui répondit un de ceux qui l'accompagnoient: *personne n'en est exempt ; les princes même y sont exposés aussi bien que leurs sujets, à moins qu'ils ne meurent dans leur jeunesse. Quoi !* reprit le prince, *personne ne peut éviter la mort? Quel moyen donc de vivre en repos, puisque l'on est dans un danger continuel de perdre la vie? Que deviendrai-je après ma mort?* C'est ainsi que Dieu disposoit Josaphat à sortir des ténèbres de l'idolâtrie, et à renoncer entièrement au monde, et cette pensée de la mort lui demeura si profon-

idément gravée dans l'esprit, que depuis ce moment, il n'eut plus que du mépris pour toutes les grandeurs du siècle. Dans l'incertitude où il étoit de ce qu'il devoit faire pour se mettre l'esprit en repos, il pria souvent son gouverneur de lui faire venir quelqu'un qui pût l'instruire et calmer son esprit. Il ne put cependant rien obtenir à cause des défenses expresses du roi. Mais la Providence lui fit enfin trouver ce qu'il désiroit, en lui envoyant un saint hermite nommé Barlaam, à qui elle avoit fait connoître la disposition de Josaphat, et qui s'étant déguisé en marchand, trouva le moyen d'entrer dans le palais, et de parler à ce jeune prince, qu'il confirma tellement dans ses bonnes résolutions, qu'après la mort du roi son père il quitta entièrement le monde pour se retirer dans un désert, où il mourut.

(*Saint Jean Damascène.*)

Si la pensée de la mort a fait tant d'impression sur l'esprit d'un prince idolâtre, que ne doit-elle point faire sur le vôtre, éclairé que vous êtes des lumières de la foi et de la grâce qui nous apprennent qu'infailliblement vous mourrez, et que vous devez y penser continuellement. *Pensez-y bien.*

Mais afin que cette pensée vous touche davantage, ne regardez pas la mort seulement par rapport aux autres, mais par rapport à vous-même. Ainsi considérez l'état dans lequel vous serez alors, couché dans un lit, accablé des douleurs de la maladie, presque sans mouvement et sans connoissance, un prêtre à vos côtés, un crucifix à la main pour vous disposer à ce dernier passage. Que vous aurez pour lors des sentimens bien différens de ceux que vous avez maintenant ! Au lieu de cette ardeur que vous avez pour le plaisir, vous n'en aurez plus que du mépris; vous regretterez tout le temps que vous aurez perdu, et que Dieu vous avoit donné pour travailler à votre salut; vous condamnerez votre conduite passée, mais peut-être trop tard. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

C'est de cette sainte pratique que se servit autrefois un sage confesseur pour faire rentrer en lui-même un jeune homme qu'une vie déréglée avoit jeté

dans un si pitoyable état, qu'on désespéroit presque de son salut. Tout ce qu'on lui disoit de la nécessité de la pénitence ne servoit qu'à lui en donner de l'horreur. Comme les crimes qu'il avoit commis étoient énormes, tous les confesseurs à qui il s'étoit adressé avoient voulu l'obliger à faire une pénitence proportionnée à ses désordres. Quelque raisonnable que fût le procédé de ses sages directeurs, cela cependant l'avoit tellement révolté, qu'il ne vouloit plus entendre parler des Sacremens. Voilà quelles étoient ses dispositions, lorsqu'un jour, par un coup de la Providence, il tomba entre les mains d'un saint homme, qui, ayant bientôt connu l'aversion de ce pécheur pour la pénitence, crut qu'il devoit prendre tous les ménagemens imaginables pour ne le pas rebuter davantage. Ainsi, sans lui parler des rigueurs de la pénitence, il lui demande seulement d'abord d'employer un quart-d'heure à se considérer mort, étendu sur un lit, et couvert d'un suaire. Ce jeune homme, à qui cette pénitence parut fort aisée, et qui d'ailleurs n'en prévoyoit pas les suites, l'accepta sans peine. Mais à peine se fut-il représenté l'état où la mort le réduiroit, que, fondant en larmes, et effrayé de l'horreur de ses crimes, il retourne chercher ce confesseur qui lui avoit suggéré une si sainte pratique; il lui fait une confession générale de toute sa vie, et, bien loin de refuser la pénitence qu'on lui imposoit,

quelque sévère qu'elle pût être, il s'en imposa lui-même de volontaires, et mena depuis une vie très-sainte.

Si la vue de l'état où vous serez à la mort ne fait pas le même effet sur vous, c'est que vous n'y pensez pas, ou que vous ne le faites pas comme il faut pour en retirer le même avantage. *Pensez-y bien.*

Pour tirer de cette vérité tout le fruit que vous pouvez, considérez sérieusement devant Dieu ce que vous voudriez avoir fait à l'article de la mort. S'il falloit mourir aujourd'hui, voudriez-vous avoir fait cette action que vous savez déplaire à Dieu? Voudriez-vous avoir fréquenté cet impie, ce libertin, dont vous n'ignorez pas que la compagnie est pour vous une occasion prochaine de péché? Voudriez-vous avoir lu ces livres qui vous remplissent l'esprit de sales imaginations et de tant de maximes impies et libertines? Ne voudriez-vous pas, au contraire, vous être déclaré hautement pour la vertu, et avoir mené une vie conforme

aux maximes de l'Evangile? Que penseriez-vous de toutes ces immodesties et de toutes ces irrévérences que vous commettez dans les Eglises, même pendant nos plus saints et nos plus redoutables mysteres? Que jugeriez-vous de l'abus que vous avez fait de tant de grâces que Dieu vous avoit données? Vos confessions et vos communions ne vous causeroient-elles point de justes scrupules? Votre conscience ne vous reprocheroit-elle rien sur tous ces articles? Sondez le fond de votre cœur, et mettez ordre à votre conduite; en un mot, voudriez-vous mourir dans l'état où vous êtes? Que si vous souhaiteriez avoir quelque temps pour songer à vous, comment pouvez-vous vivre en repos dans un état dans lequel vous ne voudriez pas mourir? *Pensez-y bien.*

Au reste, ne vous y trompez pas, si vous différez plus long-temps à mettre ordre à votre conscience, vous avez tout sujet de craindre que le temps ne vous manque à la mort pour le faire. Dieu qui vous a promis le pardon de vos fautes, quand

vous serez touché d'un véritable repentir, ne s'est point engagé à vous donner du temps pour faire pénitence, quand vous aurez perdu celui qu'il vous avoit accordé pour cela. La pénitence qui ne se fait qu'à la mort, est fausse ou du moins suspecte. C'est la doctrine de l'apôtre saint Paul ; *ne vous y trompez pas, mes frères, on ne se moque point de Dieu : ce que l'homme aura semé pendant sa vie, il le moissonnera à la mort ; et celui qui aura vécu dans le désordre, y mourra. Pensez-y bien.*

L'ÉCRITURE nous fournit un exemple de cette vérité qui doit faire trembler tous ceux qui se flattent d'une vaine espérance qu'ils auront assez de temps pour se convertir à la mort, et qui fait voir que la mort des pécheurs, si belle en apparence aux yeux des hommes, n'est souvent qu'une abomination devant Dieu.

HISTOIRE.

ANTIOCHUS, ce prince si fameux dans l'Histoire sainte par ses impiétés, se sentant frappé d'une maladie mortelle, s'a-

dresse aussitôt à Dieu pour obtenir le pardon de ses crimes. A juger des choses par l'extérieur, jamais on ne vit une plus belle conversion. Il reconnoît d'abord la main de Dieu qui le frappe ; il accepte le châtiment dû à ses crimes : « Il est juste, Seigneur, s'écrie ce prince mourant, il est » juste que les hommes, quelque grands, » quelque puissans qu'ils puissent être, » reconnoissent votre toute-puissance et » la dépendance qu'ils ont de vous. C'est » une présomption et une témérité cri- » minelle de vouloir s'élever au-dessus de » la condition des hommes et de se sous- » traire aux ordres de votre providence : » c'est en quoi je reconnois avoir manqué » par mes entreprises audacieuses. » Après un aveu si authentique de ses impiétés, il n'en demeure pas là : il promet de mettre en liberté le peuple de Dieu, et de lui accorder toutes sortes de priviléges, quoiqu'il soit venu dans la résolution de l'exterminer et de passer tout au fil de l'épée, sans distinction de sexe, de condition ni d'âge ; et parce qu'il avoit pillé le temple de Jérusalem, il promet de rendre tous les vases sacrés qu'il en avoit emportés, et même d'en donner plus qu'il n'en avoit pris. Il s'engage de fournir à ses dépens tout ce qui sera nécessaire pour les sacrifices, d'embrasser la religion des Juifs, et de parcourir lui-même toute la terre pour publier partout la puissance du vrai Dieu. Quels plus beaux sentimens en apparence que ceux de ce roi impie !

Qui ne prendroit cette mort pour celle d'un prédestiné ? Et cependant qu'en dit l'Ecriture ? « Ce scélérat demandoit miséricorde à Dieu, de qui il ne devoit jamais l'obtenir. » *Orabat hic scelestus Dominum, à quo non esset misericordiam consecuturus.* 2. liv. des Machabées, ch. 9.

Après cela, pouvez-vous vous flatter que vous vous convertirez à la mort. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

Un grand pécheur qui avoit passé sa vie dans l'habitude des plus grands désordres, étant tombé dangereusement malade, un saint prêtre qui lui étoit attaché vint le visiter pour l'engager à penser au salut de son ame. Le malade ne répondit rien. Le prêtre, lui représentant le danger où il est, l'exhorte à se confesser. Oui, oui, je me confesserai, dit-il : et il diffère toujours. Le prêtre, animé d'un saint zèle, l'exhorte plus vivement encore. Eh bien ! venez demain, dit le malade, et je me confesserai. Le lendemain le prêtre vint, et étant seul avec le malade, il fait le signe de la croix et veut commencer cette confession. Le malade reste quelque temps sans rien dire ; ensuite, d'un ton de voix terrible, il prononce ces paroles effrayantes de l'Ecriture : *Peccator videbit et irascetur.* (Ps. 111.) : le pécheur ouvrira les yeux et sera irrité. A l'instant il enfonce

enfonce la tête dans son lit et se couvre le visage sans plus dire mot. Le confesseur le découvrant : il ne s'agit plus de différer, lui dit-il, mais de vous confesser sans délai. Oui, oui, mon père, je me confesserai, répond le malade. Alors il continue ce texte effrayant : *dentibus suis fremet et tabescet* : le pécheur grincera les dents, il frémira de rage ; et à l'instant, comme la première fois, il se cache et s'enfonce dans son lit. Le confesseur le découvre de nouveau, et le prie avec larmes de penser à Dieu et à sa confession. Oui, oui, mon père, confessons-nous, confessons-nous, dit le malade ; et, pour la troisième fois, il se couvre le visage, et avec des yeux égarés, il s'enfonce encore plus avant, en disant ces dernières paroles : *desiderium peccatorum peribit* : les désirs du pécheur périront avec lui. Le confesseur alarmé le découvre et le trouve mort.

(*Tiré du Comte de Valmont.*)

Jugez de là combien l'on doit compter sur la pénitence différée jusqu'au dernier moment. *Pensez-y bien.*

AUTRE HISTOIRE.

J'AI vu, dit M. l'abbé de Choisy, oui, j'ai vu mourir un homme dans ces horribles pensées : *Je l'avoue*, disoit-il, *je ne sais ce qui arrivera. Je n'ai jamais douté et je doute présentement : je suis dans les*

horreurs que je n'eusse jamais prévues. Mais, lui disoit-on, demandez pardon à Dieu ; peut-être est-il encore temps pour vous. *Non*, répliquoit-il, *non, il ne me pardonnera point : il y a trente ans que je le méprise.* (Pensées Chrétiennes par M. l'abbé de Choisy.)

On a vu un événement bien plus étrange encore, et dont les témoins sont subsistans. Un homme, qui, toute sa vie, avoit fait profession de ne rien croire, et qui, à l'article de la mort, venoit de refuser tous les secours de la religion, environné de sa famille en pleurs, demande à haute voix : *quelle heure est-il?* Il est dix heures, lui dit-on. Une heure après même demande, il la réitère l'heure suivante, et on lui répond qu'il est minuit. *Voici donc*, s'écrie-t-il d'une voix qui glace de frayeur tous les assistans, *voici l'heure et le moment où va commencer ma malheureuse éternité.....* En achevant ces mots il se retourne et expire. (*Egaremens de la raison ou le Comte de Valmont*, *par M. Gérard.*) *Pensez-y bien.*

Je vois bien ce qui vous empêche encore d'exécuter les résolutions que vous inspire la mort. La santé dont vous jouissez, la fleur de l'âge où vous êtes, vous font regarder la mort comme bien éloignée. Parce que vous êtes jeune, vous vous imaginez que vous ne mourrez pas

sitôt ; mais, hélas ! ne meurt-on pas à votre âge ? Combien de jeunes gens, de vos amis, de vos parens, de même âge, de même condition que vous, aussi robustes que vous, sont maintenant au nombre des morts ? Ne les entendez-vous pas qui vous crient du fond de leurs tombeaux : *memor esto judicii mei : sic erit et tuum : mihi heri, tibi hodiè.* « Souvenez-vous de ce qui nous » est arrivé ; la même chose vous » arrivera ; ce fut hier notre tour, » ce sera peut-être aujourd'hui le » vôtre. » Ne vous fiez pas à votre âge, ni à vos forces : la mort n'a égard ni à l'un ni à l'autre ; notre exemple doit vous en convaincre et détruire tous les préjugés que vous pourriez avoir du contraire. Ne vous y trompez pas, la mort ne vous traitera pas avec moins de rigueur que nous. Autant de jours qui s'écoulent en votre vie, autant de pas que vous faites vers le tombeau. *Pensez-y bien.*

CETTE fausse confiance que nous donne la fleur de l'âge et la santé, fait que la plupart des hommes sont

surpris de la mort, puisqu'elle vient lorsqu'ils s'y attendent le moins. C'est pour cela que le Fils de Dieu nous avertit si souvent de *nous tenir sur nos gardes, parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure*; et l'expérience nous apprend tous les jours qu'il n'y a presque personne qui n'y soit trompé; car les malades les plus désespérés s'imaginent souvent avoir encore quelques jours à vivre, lors même qu'il ne leur reste qu'un moment de vie. Que ne doit-on pas dire de ceux qu'une santé robuste semble mettre à couvert des surprises de la mort? Et combien cependant sont emportés tous les jours par des morts imprévues, lorsqu'ils s'imaginent n'avoir rien à craindre! Il n'est pas nécessaire d'en aller chercher bien loin des exemples; vous en avez assez tous les jours devant les yeux, et peut-être bientôt servirez-vous d'exemple aux autres. *Pensez-y bien.*

Si la mort subite est si terrible en elle-même que les plus justes la redoutent, elle est encore beaucoup plus à craindre aux pécheurs; car

que peut-on s'imaginer de plus épouvantable que l'état d'un pécheur qui se voit surpris de la mort? La vue de ce dernier moment auquel il n'a jamais pensé, lui cause une frayeur mortelle ; les diverses pensées dont il est agité le mettent hors de lui-même. La nécessité fatale de tout quitter, la séparation qui va se faire de son ame d'avec son corps, l'autre vie dans laquelle il est sur le point d'entrer, la sévérité des jugemens de Dieu, devant qui il va être présenté, la vue de l'éternité : tout l'afflige, le tourmente, l'accable et le jette dans le désespoir. De quelque côté qu'il jette les yeux, il ne voit que des sujets de frayeur et de crainte. S'il les élève vers le ciel, il y voit un Dieu irrité, les foudres à la main, prêt à les lancer sur sa tête criminelle : si, épouvanté d'un tel spectacle, il les abaisse vers la terre, l'horreur du tombeau et l'enfer se présentent à son esprit : s'il envisage le passé, tous ses crimes qu'il a déguisés avec tant d'artifice dans les tribunaux de la pénitence, se présentent à lui malgré qu'il en

ait ; il en voit la multitude, l'énormité et toutes les circonstances. Les sacremens dont on lui parle et qu'on le presse de recevoir, lui rappellent dans l'esprit l'abus sacrilége qu'il en a fait pendant sa vie. Les onctions saintes que les ministres du Dieu vivant font sur lui, ne servent qu'à lui représenter en détail tous ses désordres ; mais ce qui le frappe davantage, c'est la vue d'un Dieu crucifié qu'on lui présente et dont toutes les plaies sont comme autant de bouches qui prononcent l'arrêt de sa condamnation : ce qui le jette dans une consternation qui surpasse tout ce qu'on peut s'imaginer, et qui lui ôte toute la présence d'esprit qui seroit nécessaire pour se convertir. Voilà quel est l'état déplorable d'un pécheur surpris de la mort. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

Je ne puis mieux vous représenter le trouble et la frayeur d'un pécheur à l'article de la mort, qu'en vous mettant devant les yeux la triste fin de l'impie Balthazar. Un jour que ce prince faisoit un

grand festin, auquel il avoit invité tous les principaux seigneurs de son royaume, ayant ordonné, dans la chaleur du vin, qu'on apportât les vases sacrés du temple de Jérusalem pour y faire boire les convives, Dieu lui fait connoître qu'en punition de ses profanations, il ne lui restoit que très-peu d'heures à vivre. Car dans le temps qu'il ne songeoit qu'à se livrer au plaisir, et que tout sembloit conspirer à le lui faire goûter, il aperçut une main qui écrivoit sur la muraille de la salle, certains caractères inconnus, qui ne lui marquoient rien que de funeste. Effrayé d'un tel spectacle, il s'écrie qu'on lui cherche des interprètes pour lui expliquer le sens de ces paroles. Quelque chose qu'on fasse pour calmer le trouble de son esprit, on ne sauroit le rassurer : une sombre pâleur se répand sur son visage; il demeure interdit; toute cette joie qui éclatoit en tant de manières, est changée en une morne tristesse. On fait entrer un grand nombre d'interprètes; mais bien loin de pouvoir expliquer le sens de ces paroles mystérieuses, ils ne peuvent les lire : ce qui augmente encore le trouble et l'inquiétude de ce prince, et jette toute l'assemblée dans la consternation. La reine, au bruit de cet accident, vint trouver le roi pour tâcher de le consoler, mais inutilement. Voyant l'embarras où il étoit de trouver quelqu'un qui pût lui interpréter ces caractères, elle lui apprend qu'il y a dans la ville un homme rempli

de l'esprit de Dieu et habile à expliquer les choses les plus obscures. On cherche Daniel, qui étoit celui dont la reine avoit parlé; on l'amène à Balthazar qui lui fait de grandes promesses. Le prophète, après avoir représenté à ce prince les crimes de Nabuchodonosor, son père, et les siens propres, lui déclare que ces caractères contiennent l'arrêt de sa mort, dont le sens étoit que le temps marqué par la Providence pour son règne alloit finir; que Dieu avoit examiné toute sa vie sans y trouver rien de bon; et qu'enfin pour punir ses crimes, et surtout la profanation qu'il venoit de faire des vases sacrés du temple, il avoit partagé son royaume et l'avoit donné aux Perses et aux Mèdes L'effet suivit de près la prédiction: car dans la nuit même, Balthazar fut tué.

(*Daniel*, 5.)

Exemple qui doit faire trembler tous ceux qui par leurs irrévérences, renouvellent le crime de ce roi impie, en profanant, non les vases du temple, mais le temple même pendant nos plus saints et nos plus redoutables mysteres; et en s'y comportant avec moins de respect que ne feroient les Mahométans dans leurs mosquées, et les Idolâtres dans leurs temples; en sorte qu'à les voir on diroit qu'ils n'y

viennent

viennent que pour insulter à Jésus-Christ sur ses autels. N'avez-vous rien à vous reprocher sur ce sujet? *Pensez-y bien.*

MAIS si l'exemple de Balthazar doit faire trembler les profanateurs des temples, combien plus encore doit-il jeter l'effroi parmi les blasphémateurs, les incrédules et les impies! Ils nioient Dieu en santé; sur le lit de la mort, les passions ne les aveuglant plus, ils croient: leur foi n'étoit qu'étouffée..... Mais ils ne croient que pour se livrer au plus affreux désespoir. Ils ne voient pas seulement leurs ames perdues pour jamais; ils voient les ames qu'ils auront perdues par leurs scandales; ils voient ces scandales se répandre, se propager même après leur mort, et aggraver ainsi leur réprobation, comme le sentit l'infortuné Bérenger.

HISTOIRE.

LACTANCE, Père de l'Eglise, au quatrième siècle, a fait un livre pour démontrer la divinité de la religion par la mort tragique des impies. Après avoir parlé de

la mort horrible d'Hérode, dont les entrailles furent dévorées par les vers, et de la mort non moins effrayante de Néron, de Domitien, de Dèce, d'Aurélien, il parla de celle de Valérien, qui fut pris par les Perses et écorché vif, puis renfermé dans une cage de fer, pour être exposé à mille outrages. Dioclétien, continue-t-il, se laisse mourir de faim. Maximien-Hercule conspire contre Constantin son gendre, et choisit le genre de mort le plus ignominieux; il s'étrangle. Maximien-Daia s'empoisonne: ses entrailles furent embrasées par le venin et sortirent de son corps. Dans l'excès de ses douleurs pendant quatre jours, il prenoit de la terre pour la manger et se frappoit la tête contre la muraille. Ses yeux crevèrent et sortirent de leur orbite. Il croyoit voir Jésus-Christ sur son tribunal, qui lui faisoit souffrir les tortures qu'il avoit fait endurer lui-même aux martyrs; il s'écrioit: ce n'est pas moi qui l'ai fait, ce sont les autres. Ensuite il s'avouoit comme vaincu par les tourmens, et de temps en temps il prioit Jésus-Christ, en pleurant, d'avoir pitié de lui. Il rendit l'esprit avec les gémissemens d'un homme qui se sent brûler.

Galère meurt en désespéré; son corps n'étoit qu'une plaie; et dans ces douleurs affreuses il révoqua les édits des persécutions.

On connoît la mort des Maxence, des Lécinius, des Valens. La suite des siècles

nous offre les mêmes spectacles d'horreur. Dans la mort de tous les impies je ne puis omettre celle de Julien l'apostat et de son oncle le comte Julien. Les saints martyrs Basile d'Ancyre et Théodoret leur avoient prédit la mort la plus épouvantable. Julien marche contre les Perses, résolu d'exterminer à son retour le nom chrétien; dans un combat il est atteint d'une flèche qui lui perce le foie. Il croit voir Jésus-Christ dans une nuée céleste. Alors, remplissant sa main du sang qui couloit de sa blessure, et le jetant contre le ciel, il s'écria : *Quoi! galiléen, tu me poursuis jusqu'au milieu de mon armée! Tout blessé que je suis de ta main, j'aurai encore assez de force pour te renoncer en mourant; rassasie-toi de mon sang, et glorifie-toi d'avoir vaincu Julien.* Il mourut peu après. C'est ce que rapportent des témoins oculaires dans les actes du M. S. Théodoret, comme il suit : « Nous, serviteurs de Dieu, quoique pécheurs, » avons écrit avec une exacte fidélité tout » ce qui s'est passé à la mort du B. Théodoret, dont nous avons été témoins oculaires, étant logés à Antioche dans le » palais de l'empereur, et l'ayant suivi en » Perse. Le comte Julien venoit de participer à la victime d'un sacrifice impie. » Le soir il fut attaqué d'une douleur » violente dans l'estomac et dans les intestins. Le morceau funeste qu'il avoit » avalé dans le temple lui avoit mis le foie » en pièces, et il en jetoit de temps en

» temps des morceaux par la bouche. Elle » devint comme une source infecte de » vers qui en sortoient sans cesse. Enfin, » le mal augmentant, il envoya supplier » l'empereur, son neveu, de faire ouvrir » les Églises. C'est à cause de vous que je » souffre, lui faisoit-il dire, et parce que » j'ai eu pour vous trop de complaisance, » que je meurs. Il ordonna à sa femme de » le recommander aux prières des chré- » tiens. Il expira mangé de vers, après » avoir éprouvé des douleurs incroyables, » et en réclamant, comme Antiochus, » les miséricordes du Dieu qui appesan- » tissoit son bras sur lui. » (*Actes de saint Théodoret et de saint Bonose, etc., etc.*)

L'INCRÉDULE fut-il dans l'incertitude? Put-il s'écrier comme cet impie de nos jours : je ne sais d'où je viens, je ne sais où je vais! Quel sera mon sort? l'enfer ou le néant. Soupçonnez-vous l'angoisse, l'inquiétude qu'un tel sentiment doit opérer dans l'impie mourant? Il interrogera ce néant, il l'implorera, et l'enfer lui répondra. Fut-il jamais assuré que la religion et son dogme d'un enfer éternel n'étoient pas démontrés? Il fut toujours au moins dans le doute; mais qu'opérera sur lui ce doute au lit de la

mort, quand il considérera que son impiété ne l'anéantira pas? Qu'il ne sera pas replongé dans le néant, parce qu'il l'aura cru ou désiré. Que si la religion se trouve vraie, si Jésus-Christ est véritablement son Dieu, son Juge, les doutes qu'il s'est permis suffiront pour le dévouer aux anathèmes éternels. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

CETTE pensée altéroit en santé le chef de l'impiété moderne : elle l'écrasa au lit de la mort, lui qui vouloit écraser Jésus-Christ........ La France frémit encore au souvenir de sa rage et de sa fureur aux derniers momens de sa vie. Ayant d'abord voulu en imposer par une espèce de rétractation de ses impiétés, qui n'étoit qu'une amende honorable au ciel, et sa porte ayant été fermée aux ministres de la réconciliation par ses adeptes, ces impies furent les témoins du triomphe de Jésus-Christ sur son ennemi mourant. Retirez-vous, leur disoit-il dans l'accès de sa fureur, c'est vous qui êtes cause de l'état où je suis......... Quelle malheureuse gloire m'avez-vous donc valu? Tantôt ils l'entendoient appeler, invoquer, blasphémer alternativement ce Dieu, l'ancien objet de ses conjurations et de sa haine. Jésus-

Christ, s'écrioit-il, Jésus-Christ !!! Dieu et les hommes m'abandonnent !!! Tantòt dans sa rage et son désespoir, il prenoit ses excrémens.... La nature se soulève à ce seul souvenir. Le ciel vengeoit les blasphèmes qu'il avoit vomis contre un prophète. Les fureurs d'Oreste ne donnoient qu'une foible idée de celles de l'impie, comme l'attesta son médecin M. Tronchin, qui désiroit que les jeunes-gens en eussent été les spectateurs. Un grand seigneur, témoin lui-même de ce spectacle, s'enfuyoit en disant : *en vérité cela est trop fort, on ne peut y tenir.* Comment mourut un autre chef des impies ? Un de ses plus forcenés disciples se glorifia d'avoir été assez féroce pour combattre son repentir, et d'avoir pu le forcer à mourir dans les remords et l'impénitence. Comment mourut un de ses complices, le héros des athées ? Attendri jusqu'à répandre des larmes, quand son jeune bibliothécaire lui annonça son extrême danger et le conjura de pourvoir à son ame dans le doute affreux s'il en avoit une et s'il existoit un avenir pour elle, il consentit à recevoir un ministre de Dieu. Il le vit plusieurs fois ; c'étoit M. Tersac, curé de Saint-Sulpice à Paris. On préparoit sa rétractation ; mais par un jugement épouvantable de Dieu, il ne peut plus le voir : de faux amis avoient trompé le malade sur son état, et la mort dans le crime anéantit ses espérances. Comment mourut l'auteur d'Emile ? Transporté de la

jalousie la plus grossière, il s'empoisonna, comme vient de l'apprendre à l'Europe un de ses disciples le plus digne de foi dans un pareil témoignage.

Prétendus sages, qui mettez votre sagesse à douter de tout, vous mourrez, comme vos maîtres, dans les angoisses de ce doute affreux. *Pensez-y-bien.*

Enfin, la dernière chose que vous devez bien considérer, et qui doit vous engager à vous préparer à la mort, c'est que de ce dernier moment dépend votre éternité bienheureuse ou malheureuse. Car tel que vous serez dans cet instant, tel vous serez pendant toute l'éternité. Si vous êtes assez heureux pour être en état de grâce, votre salut est en sûreté; si au contraire vous êtes coupable d'un seul péché mortel, eussiez-vous été jusqu'alors le plus grand saint du monde, vous êtes perdu sans ressource et pour l'éternité. *Pensez-y bien.*

C'est pour cette raison que quelques saints ont si fort appréhendé

la mort, qu'ils trembloient aux approches de ce dernier moment.

HISTOIRE.

Il n'y a personne qui ne sache ce que saint Jérôme rapporte de la frayeur dont saint Hilarion fut saisi aux approches de la mort, quoiqu'il eût passé toute sa vie dans les rigueurs de la pénitence la plus austère. Dès l'âge de quinze ans il renonça à tout pour se retirer dans le désert, où, malgré la délicatesse de sa complexion, il n'avoit pour habit qu'un manteau de crin et un méchant sac qu'il ne lavoit jamais, disant qu'il ne falloit pas chercher tant de propreté dans un cilice. Il ne vivoit que de quelques herbes cuites dans l'eau, et d'un peu de pain d'orge. Sa cellule ressembloit plutôt à un tombeau qu'à la demeure d'un homme vivant : elle n'avoit que quatre pieds de long et cinq de haut, de sorte qu'elle étoit trop basse et trop courte pour lui : quelques joncs jetés par terre lui servoient de lit. Voilà quelles furent la vie et la demeure de ce grand saint, l'espace de plus de soixante ans. Croiriez-vous qu'après tant d'austérités, Hilarion tremble encore aux approches de la mort; cette crainte étant cependant accompagnée, comme il arrive toujours à ceux qui meurent dans la grâce de Dieu, d'une parfaite confiance dans les mérites et la miséricorde de Jésus-Christ? Comme il étoit prêt à fermer les

yeux, dit saint Jérôme: « sors, mon ame, » s'écria-t-il, que crains-tu ? Sors, pour- » quoi hésites tu ? Il y a près de soixante- » dix ans que tu sers le Seigneur ; peux-tu » encore redouter la mort? » *Egredere, quid times? Egredere, anima mea, quid dubitas? Septuaginta prope annis serviisti Christo, et mortem times!....*
(S. Hier. in vitâ Hil.)

Si un tel saint, après une vie aussi austère que la sienne, après avoir servi Dieu avec tant de ferveur, pendant tant d'années, craint la mort, combien plus la devez-vous appréhender, vous dont la vie est remplie de tant de désordres. *Pensez-y bien.*

PUISQU'IL est constant que vous mourrez sans savoir cependant quand cela arrivera, et que de ce moment dépend votre éternité, il ne me reste plus qu'à vous apprendre la manière dont vous devez vous préparer à la mort. Je ne puis mieux faire qu'en vous faisant ressouvenir du conseil que vous donne le Saint-Esprit au chapitre 9 de l'Ecclésiastique. *Quodcumque facere potest manus tua instanter operare, quia nec opus, nec ratio,*

nec sapientia, nec scientia erit apud inferos quò tu properas. « Faites » sans différer tout le bien que vous » pourrez, parce qu'il ne sera plus » temps d'y songer à la mort. » C'est pourquoi faites toutes vos actions comme si vous deviez mourir aujourd'hui, et comme si chacune étoit la dernière de votre vie. Quand vous approcherez des sacremens, approchez-en comme si c'étoit pour la dernière fois, puisqu'il est certain qu'il y a une de vos confessions et de vos communions qui sera la dernière. Heureux si vous l'avez bien faite ! Regardez toutes les choses de ce monde par rapport à la mort. En vous comportant de la sorte, jamais elle ne vous surprendra. *Pensez-y bien.*

Il s'en trouve peu qui puissent dire la même chose que ce saint solitaire dont il est parlé dans la vie des Pères du désert, lequel étant averti de se préparer à la mort, parce que la maladie dont il étoit attaqué l'avoit réduit à un tel état, qu'il n'avoit plus d'espérance d'en guérir, répondit à celui qui lui

donnoit ce charitable avis, que, depuis qu'il s'étoit consacré à Dieu, il n'avoit laissé passer aucun jour sans se disposer à mourir, considérant que chaque jour pouvoit être le dernier de sa vie.

N'avez-vous pas la même chose à craindre ? ne pouvez-vous pas mourir à tout moment ? Pourquoi donc ne vous tenez-vous pas prêt ? *Pensez-y bien.*

Vous retirerez encore un autre avantage de cette préparation à la mort ; c'est que l'habitude que vous aurez prise de bien faire toutes vos actions et de former des actes de toutes sortes de vertus, vous procurera une sainte mort, au lieu que si vous ne vous y accoutumez de bonne heure, il sera difficile que vous puissiez le faire à la mort. Quel moyen qu'on puisse bien faire ce qu'on n'a jamais fait ? Demander à un pécheur mourant, qui a passé toute sa vie dans le crime, qu'il fasse des actes d'amour de Dieu, de foi, d'espérance, de soumission aux ordres de la Providence, de résignation, de con-

formité à la volonté de Dieu, c'est lui parler un langage qu'il n'entend point ; outre que dans ce moment l'ame est si abattue par les douleurs de la maladie, qu'elle est toute occupée de son mal. Que si l'on entend quelquefois ce moribond proférer ces actes, ce n'est souvent qu'un écho qui répète ce que le confesseur, ou celui qui l'assiste dans ce dernier passage a dit le premier. Car combien n'en voit-on pas qui, après être revenus, pour ainsi dire, des portes de la mort, ne se ressouviennent aucunement de ce qu'ils ont fait lorsqu'ils étoient à l'extrémité ! Preuve évidente que ce n'étoit point le cœur qui parloit en eux. *Pensez-y bien.*

Enfin, pour vous procurer une sainte mort, faites ces trois choses : 1.° Prenez tous les mois un jour pour penser plus sérieusement, pendant quelque temps, à la mort ; 2.° d'abord que vous vous trouverez attaqué de quelque maladie un peu considérable, disposez-vous à tout ce qui pourra arriver de plus fâ-

cheux ; 3.° ayez un ami fidèle qui vous avertisse librement dès que vous serez en danger, sans qu'il soit nécessaire de prendre tant de précautions pour vous apprendre cette nouvelle. C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner ; car plusieurs tous les jours sont surpris de la mort, faute de trouver un ami sincère qui veuille leur rendre ce bon office. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

FERDINAND, roi de Castille et de Léon, étant tombé en foiblesse le jour de Noël, ne voulut perdre aucun moment d'un temps aussi précieux que celui qui lui restoit, pour se disposer à la mort, sachant que les maladies, quelque légères qu'elles paroissent dans le commencement, peuvent néanmoins avoir de fâcheuses suites. C'est pourquoi, après avoir participé aux divins mystères, il fit assembler tout ce qu'il put d'évêques, d'abbés et de religieux ; et, accompagné des uns et des autres, il se fit porter à l'Eglise, revêtu de ses habits royaux. Là, prosterné au pied de l'autel, il adressa à Dieu ces paroles : « Vous êtes, Seigneur, » le souverain maître de l'Univers ; toute » la terre est en votre puissance, tous les

» monarques du monde dépendent de » vous ; c'est de vous que j'ai reçu le » royaume que je possède. J'en ai joui pen- » dant qu'il a plu à votre providence ; je » vous le remets, Seigneur, entre les » mains. Tout ce que je vous demande, » c'est qu'en sortant de cette vie, vous » me fassiez part de votre royaume éter- » nel, pour lequel vous m'avez créé. » Aussitôt qu'il eut achevé ces paroles, il ôta sa couronne et son manteau royal, et se dépouilla de toutes les marques de la royauté. Dans cet état, les yeux baignés de larmes, il demande à Dieu pardon de ses fautes ; et s'étant revêtu d'un cilice, il reçoit l'extrême onction. Après quoi il vécut encore deux jours dans le même endroit où il avoit rendu un hommage si illustre à la toute-puissance de Dieu, et il expira entre les bras de ces saints prélats qu'il avoit appelés pour l'assister dans ce terrible passage du temps à l'éternité.

Imitez l'exemple de ce prince, et vous ne serez jamais surpris de la mort. *Pensez-y bien.*

(*Godescard*, *au* 30 *mai.*)

CHAPITRE V.

LE JUGEMENT.

AVEZ-VOUS JAMAIS BIEN PENSÉ

QUE non-seulement il faut mourir, mais encore qu'après cela il faut être jugé ? C'est un article de foi : *statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.* Au moment que l'ame se sépare du corps, elle est présentée au tribunal de la justice de Dieu pour y rendre un compte exact de toute sa vie, et pour y être jugée sans appel. Que cette vérité est terrible quand elle est méditée avec attention. *Pensez-y bien.*

MAIS pour mieux comprendre combien ce jugement est terrible, il faut en examiner toutes les circonstances. La première chose à laquelle vous devez faire réflexion, c'est cette solitude de l'ame, au moment où elle est présentée au

tribunal de la justice divine. Elle se voit seule avec Dieu son juge, ayant à soutenir tout le poids de sa majesté, toute la rigueur de sa justice, toute la pénétration de sa sagesse dans l'examen le plus sévère qui fut jamais, et dans l'attente formidable de l'arrêt décisif de son éternité, sans être assistée de personne qui puisse parler en sa faveur. Quelle surprise pour ce pécheur qui ne songeoit qu'à satisfaire ses passions, de se voir cité devant Dieu lorsqu'il y pensoit le moins, dépouillé de tous ses biens, privé de tous les plaisirs et de tous les honneurs qu'il possédoit sur la terre, sans qu'il lui reste la moindre marque de ses grandeurs passées! Comme il change d'état, il change aussi de sentimens; il juge tout autrement qu'il ne faisoit autrefois; il voit en un instant toute la suite de sa vie, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort; et sans attendre le jugement de Dieu, il se condamne lui-même et toute sa conduite. C'est ce que vous devez faire maintenant. *Pensez-y bien.*

LA

La seconde circonstance est l'examen sévère et la recherche exacte que Dieu fera de toutes vos actions. Il examinera tout le mal que vous avez fait commettre aux autres par vos discours et par vos mauvais exemples, ou par votre négligence à veiller sur ceux qui étoient sous votre conduite. Il examinera le bien que vous aurez manqué de faire, et le mauvais usage des grâces que vous aurez négligées. Il n'y a pas jusqu'au bien même que vous aurez fait qui sera examiné. Toutes vos bonnes actions seront pesées au pied du sanctuaire, et telle que vous prenez pour un acte de vertu, vous paroîtra défectueuse. C'est pourquoi le saint homme Job trembloit pour ses actions les plus saintes, parce que Dieu devoit en être le juge; il appréhendoit que Dieu ne trouvât de quoi le condamner dans les choses même qu'il produiroit pour sa justification. Si vous êtes sage, prévenez la sévérité de cet examen, en vous examinant vous-même avec plus de soin, et

vous jugeant avec plus de rigueur. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

Saint Hubert, évêque de Liége, étoit si pénétré de cette terrible vérité, qu'étant à l'article de la mort, il répétoit souvent à ses domestiques qu'il craignoit fort la justice divine, à laquelle il devoit rendre compte de toute sa vie : car, leur disoit-il, considérant d'un côté la perfection que demande mon ministère, et de l'autre le peu de rapport qu'il y a entre ma vie et la sainteté de mon état, et me voyant sur le point d'aller rendre compte des talens qui m'ont été confiés, je frémis dans l'appréhension qu'il ne me dise comme à ce serviteur négligent de l'Evangile: lâche et infidèle, ne deviez-vous pas faire profiter les talens que je vous avois donnés. Je vous avois confié mon troupeau, c'est à vous de me répondre de tous ceux dont vous avez eu la conduite.

(*Mabillon.*)

Saint François de Sales étant malade à l'extrémité, le vicaire-général de Lyon qui l'assistoit lui dit que les plus grands saints avoient appréhendé la mort. François de Sales répondit qu'ils en avoient bien raison, et comme le vicaire-général prononça les paroles du Sage : *O mort! que ton souvenir est amer*, le saint prélat poursuivit, *à celui qui a mis son salut dans*

les richesses. Peu après on l'entendit prononcer ces paroles: *Lavez-moi, Seigneur, de mon iniquité, et ôtez-moi mon péché. Mon Dieu*, ajouta-t-il, *venez à moi ou commandez que j'aille à vous; tirez-moi de cette vallée de larmes, et je courrai à l'odeur de vos parfums.* En disant ces mots, il expira.

(*Vie du Saint, par Marsollier.*)

Si les plus grands saints, quoiqu'enflammés des sentimens les plus sublimes de l'amour divin, redoutoient les jugemens de Dieu, comment pouvez-vous vivre tranquille? Avez-vous fait tout le bien que vous deviez faire? L'avez-vous fait comme il falloit le faire? Les péchés des autres ne sont-ils pas pour vous un sujet de craindre? *Pensez-y bien.*

MAIS surtout mettez-vous bien dans l'esprit que vous avez à faire à un juge à qui rien n'est caché. Il connoît jusqu'aux mouvemens les plus secrets de votre cœur; il sait toutes vos pensées, tous vos désirs, tous vos desseins. Quelque retiré ou caché, quelque obscur qu'ait été le lieu où vous avez commis l'ini-

quité, les lumières de Dieu mille fois plus perçantes que les rayons du soleil, ont pénétré dans l'obscurité de ces lieux. Vous avez pu cacher votre péché aux yeux des hommes, mais non à la connoissance de Dieu. *Pensez-y bien.*

De cette connoissance que Dieu a de tous nos péchés, il s'ensuit qu'il sera impossible de lui rien déguiser, et que toutes les excuses seront inutiles, surtout ayant au dedans de vous-même un témoin irréprochable, je veux dire votre conscience. Eh! que pourriez-vous apporter pour vous disculper? Direz-vous que c'est faute de grâces que vous avez péché? Dieu vous fera voir en détail toutes celles que vous aurez reçues, mais sans en faire aucun profit, il vous représentera tous les bons avis, toutes les remontrances, tous les conseils que vous auront donnés vos amis, vos parens, vos confesseurs et ceux qui avoient soin de votre conduite. Direz-vous que c'est que vous n'avez pas pensé à ces grandes vérités? Bien loin de vous justifier par là,

c'est justement ce qui servira à votre condamnation. Direz vous que c'est la passion qui vous a entraîné, et qu'il vous étoit impossible à votre âge d'y résister ? Dieu vous fera souvenir de tant de jeunes-gens de votre qualité et de votre âge, qui ont résisté courageusement au penchant qui les portoit au mal aussi bien que vous. Qu'aurez-vous à répondre ? Vous serez le premier à vous condamner. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

C'EST la forte persuasion que Saint Augustin avoit de cette vérité qui acheva de le convertir. « Seigneur, dit il en parlant
» à Dieu, rien ne contribua davantage
» à me retirer du gouffre profond où la
» volupté m'avoit plongé, que la crainte
» de vos jugemens éternels. Car, quoi-
» qu'une curiosité dangereuse m'eût fait
» égarer et passer par différentes sectes
» de philosophes et d'hérétiques, je n'a-
» vois jamais pu m'ôter de l'esprit la
» créance d'un jugement. La chose me
» paroissoit trop claire et trop universel-
» lement établie pour en douter. En quel
» état, me disois-je à moi-même, faudra-
» t-il, au sortir de la vie, que je paroisse
» devant Dieu ? Que lui dirai-je ? Pour-
» rai-je alléguer pour excuse mon igno-

» rance dans une matière qui me paroît
» si évidente ? Mais avouerai-je ma cré-
» ance, après avoir vécu dans un liberti-
» nage aussi déclaré que si j'avois cru tous
» les péchés impunis ! Serai-je excusable,
» croyant ce que je crois, de vivre comme
» je vis ! »

(*Tiré de ses Confessions.*)

Voilà ce que disoit saint Augustin avant sa conversion, ne pouvez-vous pas dire la même chose. *Pensez-y bien.*

Après une recherche si exacte et un examen si sévère, Dieu prononcera la sentence décisive de votre éternité, et elle s'exécutera sur l'heure. S'il vous reste seulement quelque chose à payer à la justice divine, vous satisferez dans le purgatoire. Si vous êtes assez malheureux pour être trouvé coupable de quelque péché mortel, vous serez condamné pour une éternité aux flammes de l'enfer. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

La troisième année que le roi Hérode Agrippa régnoit sur la Judée, il vint à

Césarée et y célébra des jeux pour la santé de l'empereur. Le second jour de la solennité, il vint le matin au théâtre, s'assit sur un tribunal et harangua le peuple. Il étoit revêtu d'un manteau fait d'une étoffe brochée d'argent, d'un ouvrage admirable, et dont les rayons du soleil relevoient encore l'éclat. Ses flatteurs commencèrent à crier de divers côtés de l'assemblée : *c'est un Dieu, c'est la voix d'un Dieu et non celle d'un homme.* Le roi souffrit cette impiété sans imposer silence aux impies. Aussitôt un Ange le frappa. Il sentit des douleurs d'entrailles et des tranchées violentes qui le réduisirent à l'extrémité : Voilà, dit-il, votre Dieu qui va mourir. On le rapporte dans son palais, où il mourut au bout de cinq jours, rongé de vers, pour passer au formidable jugement de Dieu.

(*Actes des Apôtres*, *ch.* 12.)

AUTRE HISTOIRE.

Sainte Elisabeth, reine de Portugal, avoit un page extrêmement vertueux, dont elle se servoit pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissoit à cause de sa vertu, résolut de le perdre ; et pour y réussir, il persuada au roi qu'il avoit un commerce criminel avec la reine. Le prince, que la corruption de son cœur portoit à mal penser des autres, ajouta foi à la calomnie et forma le projet

d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit au maître d'un four à chaux qu'il lui enverroit un page pour lui demander *s'il avoit exécuté ses ordres*, et que c'étoit là le signal auquel il le reconnoîtroit. « Vous » le prendrez, ajouta-t-il, et le jetterez » dans le four, afin qu'il y soit brûlé. Il a » mérité la mort, pour avoir justement » encouru mon indignation. » Au jour marqué, le page fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église, il y entra pour adorer Jésus-Christ. Il entendit une messe, indépendamment de celle qui étoit commencée quand il entra dans l'église. Cependant, le roi impatient de savoir ce qui s'étoit passé, envoya le délateur s'informer si on avoit exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page dont le prince lui avoit parlé, le saisit et le jeta dans le feu, qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, arrive au four et demande si l'ordre du roi est exécuté; et, comme on lui répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement étonné en le voyant de retour contre son attente; mais lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugemens de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

(*Godescard*, 8 *juillet*.)

Apprenez

Apprenez de ces jugemens manifestés dès ce monde, combien c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. *Pensez-y bien.*

Mais outre ce jugement particulier qui se fait à la mort de chacun, il y en a encore un autre qui doit se faire à la fin des siècles, et qui s'appelle le jugement universel, parce que tous les hommes doivent y comparoître. Quand les prophètes parlent de ce jour, ils l'appellent un jour terrible, un jour de colère, le jour des vengeances de Dieu, et ce n'est pas sans raison. Car, que peut-on s'imaginer de plus épouvantable? Le soleil s'éclipsera, la lune sera de couleur de sang, les étoiles tomberont du firmament, la terre ébranlée jusque dans ses fondemens, la mer en fureur et hors de ses bornes, les élémens confondus toute la nature déconcertée, feront sécher les hommes de frayeur. Le feu du ciel réduira tout en cendres, et, après cet embrasement de l'univers, l'ange du Seigneur

fera retentir dans les quatre parties du monde cette trompette fatale, qui doit citer tous les morts au tribunal de la justice divine : *Surgite, mortui, et venite ad judicium.* Levez-vous, morts, et venez au jugement. Au même instant tous les morts sortiront de leurs tombeaux et se trouveront devant le tribunal du souverain juge, les prédestinés avec des corps plus brillans que le soleil, et les réprouvés avec des corps hideux, défigurés et réservés aux flammes éternelles ; car la principale cause de la résurrection des corps est afin que ces corps, qui ont participé au bien et au mal qu'a fait l'ame, aient aussi part à sa récompense ou à sa peine. Vous qui ne cherchez qu'à contenter votre corps et qui évitez avec tant de soin tout ce qui peut tant soit peu l'incommoder. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

Saint Jérôme, tout exténué qu'il étoit des jeûnes et des austérités de la pénitence, ne pensoit jamais au jour du Jugement, qu'il ne tremblât, et quelque

chose qu'il fît, quelque part qu'il allât, il s'imaginoit toujours entendre cette trompette fatale qui doit citer tous les hommes au jugement.

(*Godescard*, 30 *septembre.*)

Demandez à Dieu qu'il vous pénètre de cette crainte salutaire. Pour obtenir cette grâce, *pensez-y bien.*

Après ce désordre et cette confusion de la nature, on verra paroître l'étendard de la croix et le Sauveur du monde avec tout l'éclat de sa majesté. Alors les Anges sépareront les élus des réprouvés, mettant les premiers à la droite, et les seconds à la gauche : séparation fatale qui couvrira les damnés de honte et de confusion. C'est pour lors que, touchés d'un vif, mais inutile repentir, ils diront dans l'amertume de leur cœur : O insensés que nous sommes ! nous nous sommes égarés de la voie de la vérité ; nous avons marché par des routes rudes et difficiles ; nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité. Que nous servent maintenant tous ces biens que nous avons possédés,

et tous ces plaisirs que nous recherchions avec tant d'empressement ? Tout cela a disparu comme un songe, sans qu'il nous en reste autre chose que les malheurs éternels dans lesquels ils nous ont précipités, pendant que ceux dont nous blâmions la vie réglée sont maintenant au nombre des enfans de Dieu, jouissent d'un bonheur qui ne finira jamais..... Du nombre desquels voulez-vous être ? Votre sort est entre vos mains. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

Bocaris, roi des Bulgares, avoit été instruit, par de fervens missionnaires, des vérités de la religion ; mais son esprit trop occupé des affaires du monde, et son cœur trop livré aux plaisirs des sens, donnoient peu d'accès aux impressions de la grâce ; il restoit païen, toujours attaché aux superstitions de l'idolâtrie, et enseveli dans les ombres de la mort. Il arriva par hasard, ou plutôt par une providence spéciale, qu'un peintre fameux fit un voyage en Bulgarie. On le présenta au roi ; et comme ce prince se plaisoit extrêmement aux plaisirs de la chasse, et qu'on est charmé de voir en peinture ce que l'on aime, il commanda à ce peintre de

lui tracer le tableau d'une chasse, avec tous ses agrémens, dans un palais qu'il avoit fait bâtir tout nouvellement; lui recommandant surtout d'y peindre des animaux affreux, et des figures épouvantables: car c'étoit là ce qui étoit le plus de son goût.

Le peintre, qui étoit chrétien, croyant que la providence lui avoit ménagé une occasion favorable pour porter le dernier coup à la conversion de ce prince infidèle, au lieu de peindre une chasse telle qu'il la demandoit, lui traça un tableau frappant et terrible du dernier jugement. Tout y inspiroit la terreur et l'effroi. D'un côté on voyoit un ciel obscur et caché sous de sombres nuages; de l'autre, la terre toute en feu et la mer teinte d'une couleur de sang. Le trône du souverain Juge des vivans et des morts paroissoit suspendu dans les airs, au milieu des éclairs ménaçans, et environné d'un nombre innombrable d'Anges, ministres de ses vengeances. Tous les hommes assemblés dans une vaste plaine, saisis de crainte et de frayeur, attendoient l'arrêt qui devoit décider de leur bonheur ou de leur malheur éternel; plus bas étoient les démons avec des figures hideuses, attendant les ames malheureuses qui seroient livrées à leur fureur; l'abîme des enfers étoit ouvert pour les recevoir, et vomissoit des tourbillons horribles de flammes et de fumée.

Le peintre travailloit toujours en secret

à ce tableau, et tenoit le roi en suspens, lui disant qu'il vouloit autant qu'il étoit en lui, tracer un tableau parfait, et qui fût son chef-d'œuvre.

Le jour assigné où l'on devoit présenter ce grand ouvrage dans sa perfection, étant venu, tous les courtisans étant assemblés avec le prince, le peintre tira tout à coup le rideau et découvrit sa peinture aux yeux des spectateurs. A cette vue, le roi demeura long-temps étonné et comme sans sentiment, tant il étoit frappé de la terreur de ce spectacle. Puis se retournant du côté du peintre : Eh! qu'est-ce donc, dit-il, que représente ce terrible tableau? Alors le peintre prit occasion de parler des jugemens de Dieu, des peines réservées aux méchans, des récompenses préparées aux bons, des horreurs d'une éternité malheureuse, et des délices d'une éternité de bonheur, de toutes les vérités, en un mot, de la religion; et il en parla avec tant de force, d'énergie et de feu, que le prince, déjà ému, ne put résister aux impressions que faisoit sur lui cette image effrayante. Peu de temps après il se rendit à Dieu par une conversion sincère, et embrassa la religion, bien résolu d'y persévérer jusqu'à la fin.

(*Tiré de Curopalate.*)

Si la pensée du jugement ne fait pas la même impression sur vous, c'est parce que vous n'y faites pas

assez de réflexion : ainsi *pensez-y bien.*

QUELQUE honteuse que soit pour les réprouvés cette séparation dont je viens de parler, la manifestation de leur conscience le sera encore plus. Jugez-en vous-même par la confusion que vous auriez, si ces péchés, que vous avez commis en secret, venoient à la connoissance des hommes. Voilà cependant ce qui arrivera au jour du jugement. Dieu fera connoître à tout l'univers tous vos péchés, vos pensées les plus cachées, vos désirs déréglés, vos intentions, tous les mouvemens de votre cœur corrompu, en un mot, tous les replis de votre conscience. Quelque soin que vous ayez eu de cacher vos dérèglemens sous les dehors d'un air modeste et d'une vertu apparente, quelqu'impénétrable qu'ait été jusqu'alors votre conduite, aux yeux les plus clairvoyans, tout cela sera exposé à la vue de tous les hommes. Vous aviez pris les mesures les plus justes pour faire réussir ce mauvais dessein ; vous aviez épié le temps

le plus propre et cherché les lieux les plus écartés : personne n'en avoit jamais rien su, pas même vos confesseurs. Vous vous flattiez peut-être que cette action demeureroit ensevelie dans les ténèbres ; mais Dieu, pour vous confondre, révélera tous ces mystères d'iniquité. Si vous avez tant de peine à déclarer ces péchés à un seul homme au tribunal de la pénitence, quoique vous sachiez qu'il ne peut en parler à personne, quelle honte n'aurez-vous point, lorsque vous verrez vos œuvres les plus secrètes découvertes à tout le monde. *Pensez-y bien.*

Et, afin que vous en soyiez plus pleinement convaincu, et que vous ne puissiez pas dire que vous n'avez persisté dans ces désordres, que parce que vous n'aviez personne qui vous en retirât, une troupe de témoins s'élèveront contre vous. Votre Ange gardien, vos confesseurs, vos directeurs et tous ceux qui auront eu quelque zèle pour votre salut, déposeront contre vous et produiront un compte exact de

tous les bons sentimens qu'ils vous ont inspirés, de tous les moyens qu'ils vous ont suggérés, sans que vous ayiez jamais voulu en profiter. *Pensez-y bien.*

CETTE déposition, contre laquelle il n'y aura rien à répondre, sera suivie de sanglans reproches que le Sauveur du monde fera aux pécheurs. Qu'ai-je pu faire, leur dira Jésus-Christ, que je n'aie fait? Je me suis fait homme pour vous, je me suis assujetti à toutes les misères de la vie; je n'ai rien épargné pour vous sauver; et après avoir travaillé l'espace de trente-trois ans, j'ai donné mon sang et ma vie pour vous racheter. Serviteurs lâches et infidèles, quel usage avez-vous fait de toutes ces grâces? N'ai-je donc tant souffert pour vous, et ne vous ai-je comblés de mes faveurs que pour vous voir pendant toute l'éternité l'objet de ma haine? Puisque vous n'avez pas voulu m'avoir pour Sauveur, vous m'aurez pour juge, mais juge inflexible, inexorable et sans miséricorde.

HISTOIRE.

SAINT Jérôme rapporte dans la Vie des Pères du désert une histoire qui vient fort a mon sujet. Un jeune homme, touché d'un désir sincère de faire son salut, voulant se retirer dans la solitude, sa mère qui l'aimoit tendrement, fit ses efforts pour l'en détourner, mais inutilement; car, quelques raisons qu'elle lui apportât pour l'en dissuader, il ne répondoit jamais autre chose, sinon : *je veux me sauver.* Elle se rendit enfin à cette raison, et permit à son fils d'exécuter son dessein; ce qu'il fit. Mais cette ferveur qu'il avoit marquée à embrasser la vie religieuse se ralentit bientôt; de sorte qu'il menoit une vie fort relâchée. Sa mère étant morte en ce temps-là, et lui étant tombé malade, il fut présenté au jugement de Dieu, soit qu'il fût effectivement ravi en esprit, soit que ce fût un simple effet de son imagination. Sa mère, qui se trouva présente, ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle lui adressa ces paroles: « Etes-vous » venu pour être condamné? Que sont de» venus tous ces beaux sentimens que vous » faisiez paroître, me répétant sans cesse » que *vous vouliez vous sauver*? Est-ce là » ce que je devois attendre de l'empresse» ment que vous aviez de renoncer au » monde? » Ce solitaire demeura si frappé de ces reproches, qu'étant revenu à soi et ayant recouvré sa santé, il changea en-

tièrement de conduite, regardant cette vision comme un avertissement que Dieu lui donnoit pour le faire rentrer en lui-même. La pénitence qu'il fit de ses négligences passées fut si rigoureuse, que les autres solitaires firent ce qu'ils purent pour l'engager à modérer un peu ses austérités ; mais ils ne purent jamais rien gagner sur lui. Si je n'ai pu, disoit-il, soutenir les reproches de ma mère, comment soutiendrai je ceux de Jésus-Christ au jour du jugement, quand il me reprochera mes lâchetés à la vue de tous les hommes ?

Un peu de réflexion sur vous-même. N'avez-vous point lá même chose à craindre ? *Pensez-y bien.*

Si ce que j'ai dit jusqu'à présent est si terrible, quelle impression ne doit point faire sur vous la sentence décisive que le juge prononcera pour confirmer celle qui aura été portée à l'article de la mort, au jugement particulier : *intelligite hœc qui obliviscimini Deum :* écoutez ceci, pécheurs, et comprenez-le. Tout l'univers étant dans un profond silence, le Fils de Dieu, après avoir dit aux élus : « venez, » les bénis de mon Père, posséder

« le royaume qui vous a été pré-
» paré depuis le commencement du
» monde, » il se retournera du côté des réprouvés avec un visage où se peindront la colère et l'indignation, et fulminera contre eux ce terrible anathème, cette épouvantable sentence : *Discedite à me, maledicti : ite in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus :* Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges. Je vous avois créés pour le ciel et pour être éternellement heureux ; mais vous avez mieux aimé satisfaire vos passions que de vous faire la moindre violence pour mériter cette félicité. Vous avez préféré une vile créature aux intérêts de ma gloire : vous avez fait plus d'état d'un plaisir d'un moment, que d'un bonheur éternel que je vous avois préparé. Vous avez vécu sans foi, sans piété, sans religion ; vous avez tourné en raillerie les plus saints mystères et les vérités les plus terribles de mon évangile ; vous avez profané mes temples par votre immodestie et par vos irrévé-

rences : vous avez été une pierre de scandale par vos discours libertins et impies ; vous avez eu honte de paroître mes disciples, et vous avez pris en toutes rencontres le parti du démon contre moi : *allez donc au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses sectateurs.* Comprenez-vous bien le sens de ces paroles ? Qu'elles sont épouvantables et capables de jeter la terreur dans les esprits les plus intrépides ! Voudriez-vous entendre prononcer contre vous cette terrible sentence ? Si vous le craignez, voyez dans votre conduite quelle peut être la cause de cette crainte, et mettez-y ordre. Quelque mauvais usage que vous ayez fait des grâces du ciel, quelque grand qu'ait été votre égarement jusqu'à présent, vous pouvez encore remédier à ce mal par une sincère pénitence. Si vous différez, peut-être n'en aurez-vous jamais le temps. L'affaire est d'assez grande conséquence pour que vous fassiez une sérieuse réflexion, puisqu'il s'agit d'une éternité. *Pensez-y bien.*

Après que cette sentence décisive aura été prononcée, les réprouvés, ces malheureuses victimes de la colère de Dieu, ne trouvant plus d'autres ressources, souhaiteront mille fois d'être anéanties, mais en vain. Il faudra toujours exister, et que l'arrêt prononcé s'exécute sans appel et dans toute sa rigueur. Un tourbillon de flammes les investira ; la terre s'ouvrant sous leurs pieds, ils seront précipités dans les brasiers éternels allumés par la justice divine, tandis que les justes iront prendre possession d'un royaume éternel : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam*. Cruelle séparation ! les damnés se verront séparés de Dieu et de la compagnie des Saints pour toute l'éternité. Avez-vous bien compris l'importance de cette vérité, dont vous ne sauriez douter sans renoncer à la foi ? Mais si vous la croyez, comment pouvez-vous vivre comme vous vivez. *Pensez-y bien*.

HISTOIRE.

Rien ne fait mieux comprendre ce que

peut la pensée du jugement, que ce qui est rapporté par saint Jean Climaque, de ces saints pénitens qui vivoient de son temps. Voici comme il s'en explique :

Etant entré dans le monastère des pénitens, j'en vis quelques-uns qui passoient les nuits entières debout, exposés aux injures de l'air, sans prendre aucun repos; que si quelquefois, la nature étant accablée, ils se sentoient pressés du sommeil, ils se tourmentoient en différentes manières pour s'empêcher de dormir. D'autres, revêtus d'un rude cilice, n'avoient point d'autre lit que le pavé, et se frappoient continuellement la poitrine avec des pierres, et avec tant de violence qu'ils en jetoient le sang par la bouche en abondance; plusieurs se chargeoient de chaînes de fer, dont le poids les accabloit et les rendoit immobiles. Ceux-ci se déchiroient impitoyablement, demandan à Dieu de leur faire souffrir tout ce qu'il lui plairoit en cette vie, pourvu qu'il leur fît miséricorde; ceux-là, fondant en larmes, poussoient des gémissemens capables de toucher les cœurs les plus insensibles. On en voyoit qui, demeurant les jours entiers aux ardeurs du soleil, étoient brûlés d'une soif violente qui les faisoit hâleter et tirer la langue comme des chiens harassés de courses. D'autres, à peine avoient-ils pris un peu de pain, qu'ils se l'arrachoient de la bouche, se jugeant indignes de ce soulagement. Quelques-uns, tout couverts d'ulcères, se laissoient pourrir dans l'or-

dure et manger tout vifs aux vers qui s'engendroient dans leurs plaies. Les uns et les autres n'avoient presque point d'autre nourriture que leurs larmes ; et après qu'ils avoient vécu de cette manière durant trente et quarante ans, on ne pouvoit encore les rassurer contre la frayeur de la justice divine. Ils trembloient aux approches d'une mort qu'ils avoient hâtée par leurs austérités excessives, et qui étoit plutôt en eux l'effet de la pénitence que la peine du péché. Lorsque quelqu'un d'entr'eux étoit à l'extrémité, une troupe de squelettes vivans, pâles et décharnés, les yeux enfoncés et les joues cavées par l'abondance des larmes qu'ils avoient versées, s'assembloient autour du moribond et l'interrogeoient sur l'état dans lequel il étoit. Eh bien ! mon frère, lui disoient-ils d'une voix lugubre et entrecoupée de sanglots, comment êtes-vous affecté ? Quels sont maintenant vos sentimens ? Avez-vous quelque espérance d'obtenir ce que vous demandez depuis si long-temps avec tant de gémissemens et de larmes, ou bien êtes-vous encore dans l'incertitude de votre salut ? Dieu ne vous a-t-il point fait connoitre par quelque sentiment intérieur qu'il acceptoit votre pénitence et qu'il vous pardonnoit vos péchés ? Que dites-vous, mon frère ? Nous vous conjurons tous de nous expliquer vos sentimens, afin que nous puissions savoir ce que nous devons attendre nous-mêmes. Vous voilà enfin au terme de votre car-

rière

rière, et il n'y a plus de temps pour vous: croyez-vous que la justice divine se laisse fléchir par votre pénitence?.....

Quelle différence entre votre vie et celle de ces saints pénitens! N'avez-vous pas beaucoup plus de raison qu'eux d'appréhender les jugemens de Dieu? et cependant, les craignez-vous autant qu'eux? Qu'il s'en faut! *Pensez-y bien.*

CHAPITRE VI.

DE L'ENFER.

AVEZ-VOUS JAMAIS BIEN PENSÉ

CE que c'est que l'enfer? C'est un lieu que la justice divine a destiné pour la punition de ceux qui meurent en péché mortel; un lieu de tourmens où l'on souffre en même temps tous les maux imaginables, sans relâche, sans diminution, sans consolation, sans espérance de soulagement. Ainsi, joignez ensemble toutes les maladies les plus fâcheuses, les supplices les plus affreux,

les douleurs les plus aiguës: tout cela n'est rien encore en comparaison des peines de l'enfer. *Pensez-y bien.*

Nous n'aurions jamais fait si nous voulions parcourir toutes les peines qu'on souffre dans l'enfer : nous nous arrêterons seulement à quelques-unes. La première est la peine du dam, qui consiste dans la privation de la vue de Dieu : peine si terrible, que saint Chrysostôme assure que, quand les supplices qu'endurent les damnés seroient dix mille fois plus grands, ils ne seroient rien en comparaison de celui-là. L'habitude que nous avons de ne juger des choses que par les sens, fait que nous ne concevons pas cette vérité ; mais quand l'ame sera séparée du corps, elle la concevra parfaitement ; car alors ce bandeau ſatal qui nous cache Dieu étant levé, elle le connoîtra comme son souverain bien, et, suivant l'inclination que l'auteur de la nature lui a donnée, elle se portera, avec toute la vivacité dont elle est capable, vers cet être infiniment

parfait, qui est sa dernière fin, comme il est son premier principe; mais elle se sentira toujours repoussée avec d'autant plus de violence, qu'elle aura plus d'ardeur pour posséder ce souverain bien. Elle redoublera ses efforts, mais toujours inutilement, puisque elle ne verra jamais Dieu; ce qui jettera cette malheureuse ame dans un désespoir qui surpasse tout ce qu'on peut s'imaginer. Représentez-vous, si vous voulez, le chagrin, l'abattement et la consternation que ressentiroit un prince qui se verroit dépouillé de ses états, réduit à la dernière misère, détenu dans une obscure prison, traité comme un esclave. Quelque grande que fût sa peine, elle ne seroit rien en comparaison de ce que souffre un damné qui se voit privé du royaume des cieux et d'une éternité bienheureuse, non pas pour vingt, trente ou quarante ans, mais pour une éternité toute entière. Si David, après avoir perdu la grâce par son péché, fut saisi d'une si vive douleur qu'il en pleuroit jour et nuit, quelle sera la consternation d'un ré-

prouvé quand il verra qu'il a perdu pour jamais son Dieu, et que les démons, pour lui insulter, lui diront : Où est ton Dieu : *Ubi est Deus* ? Tu avois été créé pour jouir éternellement de la présence de Dieu : qu'est-il devenu ce Dieu qui devoit faire ton bonheur ? *Ubi est Deus tuus* ? Tu l'as perdu pour jamais ; jamais tu ne le verras, jamais tu ne le posséderas. Concevez-vous la grandeur de ce supplice ? Fasse le ciel que vous ne l'éprouviez jamais ! Pour l'éviter, *pensez-y bien.*

La seconde peine des damnés est celle du sens. Comme elle est plus sensible, aussi fait-elle ordinairement plus d'impression sur nos esprits. Elle consiste à souffrir la violence d'un feu si actif, que le nôtre, en comparaison, n'est qu'une peinture. Si nous ne saurions songer sans frayeur au supplice du feu dont on punit quelquefois les criminels, quoiqu'ils ne l'endurent que quelques instans, que devons-nous penser à la vue de ces brasiers éternels, allumés par la justice divine pour punir les pécheurs? Pour

vous en donner quelque légère idée, représentez-vous ces malheureuses victimes de la colère de Dieu, plongées dans un étang de soufre et de feu, et toutes pénétrées de ces flammes dévorantes qui agissent sur elles d'une manière si terrible, que, bien loin de les consumer, elles les conservent pour les faire souffrir davantage. ***Pensez-y bien.***

HISTOIRE.

Un des plus grands prodiges qu'ait jamais opéré la crainte de l'enfer, c'est, sans contredit, la célèbre conversion du père Balthazar de Loyola-Mandez, de la compagnie de Jésus, dont toutes les circonstances extraites de plusieurs lettres écrites de Madrid, de Toulouse, de Marseille et d'autres lieux par où le père est passé, sont également admirables et avérées.

Il étoit fils du roi de Fez, selon les informations juridiques prises sur son extraction royale en Italie, à Malte, en Espagne, et même dans la ville de Fez. Avant sa conversion, il s'appeloit Sceih Mahamedat Tazi, et son père, Muley Abdalvarid. C'étoit un prince fort humain, brave, libéral et savant; il excelloit dans toutes les sciences des Maures, mais surtout dans la connoissance de l'alcoran. Il avoit commandé deux armées les plus

nombreuses qu'on ait vues en Afrique dans le siècle dernier, avec lesquelles il soumit deux rois feudataires de celui de Fez, le roi de Maroc et un autre. Ce fut après cette victoire fameuse qu'ayant voulu en témoigner sa reconnoissance à Mahomet, il entreprit de faire un pèlerinage à son tombeau.

Etant donc sorti du port de Tunis avec six vaisseaux, sur lesquels il avoit mis l'élite de ses meilleures troupes, à peine fut-il en haute mer, que la flotte Maltoise parut et vint à lui. Le prince, se confiant en ses forces et en son courage, ne refusa point le combat, dans lequel il fut pris et conduit à Malte, où il demeura deux ans; jusqu'à ce qu'étant racheté moyennant une rançon considérable que fournit le roi de Tunis, son intime ami, il se remit en mer pour retourner promptement dans son pays. Mais, ô providence! ô bonté du ciel à jamais mémorable! à peine a-t-il avancé trois lieues, qu'il voit tout à coup la mer en feu et semblable à l'enfer. En même temps l'auguste Mère de Dieu lui apparoissant au milieu d'une grande lumière, lui fait entendre ces mots: « Faites-vous baptiser; » vous serez mon serviteur, et je vous » serai toujours favorable: autrement, » vous périrez dans ces flammes dont » vous êtes menacé. »

Cette vision produisit son effet. Il revint à Malte en plus grande diligence qu'il n'en étoit parti; et, dès qu'il eut

pris terre, il se rendit en hâte à la principale église, suivi d'une foule de peuple et d'un grand nombre de chevaliers qui lui demandoient où il alloit et ce qu'il prétendoit faire; pour toute réponse, il répétoit sans cesse: *A l'Eglise*, *a l'Eglise*. Quand il y fut arrivé, il se prosterna devant l'image de la très-sainte Vierge, et y demeura pendant deux heures, à genoux, les mains jointes, les yeux élevés au ciel, sans changer de posture. Après quoi s'étant levé, il demanda instamment qu'on l'instruisît pour lui administrer le saint baptême, qu'il reçut l'an 1656, avec une ferveur qui ravit tous les assistans et gagna à Jésus-Christ tous ceux de sa suite, excepté deux, que le démon, sans doute, empêcha d'imiter l'exemple de leur maître.

L'illustre néophite avoit conçu une si profonde estime de notre sainte religion, que, répondant à un fameux docteur africain, qui étoit comme le pontife de toute la secte mahométane à Fez, il l'assura que jamais il n'avoit trouvé le repos de l'esprit ni dans les délices des sens, ni dans les grandeurs du monde, ni dans l'éclat du trône; au lieu que, depuis qu'il avoit embrassé la Foi, il éprouvoit un contentement si pur, qu'il voudroit être le maître de tous les empires de la terre, non pour en jouir, mais pour en faire le sacrifice à Jésus-Christ, n'ayant plus d'autre ambition que celle de souffrir pour sa gloire et pour son amour.

Après le baptême, son premier dessein étoit de se retirer dans un désert pour y vivre ignoré des hommes, dans la contemplation des sublimes vérités du salut. Mais ayant bientôt reconnu qu'il feroit une chose plus agréable à Dieu, en s'appliquant à convertir les ames, et surtout celles qu'il avoit vu engagées dans l'erreur, tandis qu'il étoit livré au fanatisme de l'alcoran, il résolut de s'adonner incessamment à l'étude de la langue latine et de la théologie, qu'il commença à Messine et continua à Rome, où il entra dans la compagnie de Jésus, pour s'employer uniquement au salut des ames et principalement à la conversion des Maures. Ce grand homme ne brûloit que du zèle de l'apostolat, et ne respiroit que le martyre. Durant six ans qu'il vécut dans la compagnie, savoir: depuis l'année 1661 jusqu'à l'année 1667, il convertit deux mille Maures.

(*Annales de la société de Jésus.*)

Dites-vous souvent à vous-même ces paroles du prophète : *Quis poterit habitare cum igne devorante, cum ardoribus sempiternis?* Qui pourra demeurer dans ce feu dévorant ? Qui pourra souffrir l'ardeur de ces brasiers éternels? *Pensez-y bien.*

Le meilleur conseil que je puisse

vous

vous donner, et le moyen le plus efficace pour vous préserver du péché, est celui-ci. Lorsque vous vous trouverez en danger d'offenser Dieu, lorsque vous vous sentirez attaqué d'une passion violente, rappelez aussitôt dans votre esprit la pensée du feu de l'enfer ; représentez-vous l'état d'une ame à son entrée dans ce lieu de supplices, lorsqu'elle compare ses plaisirs passés avec les maux qu'elle doit endurer, et qu'elle ne voit que feu et que flammes, que démons acharnés à la tourmenter ; dites-vous à vous-même : voudrois-je, pour ce plaisir d'un moment, brûler pendant toute l'éternité ? Voilà cependant à quoi je m'expose, en consentant à cette mauvaise pensée, et me laissant aller à cette passion : car si je viens à mourir dans cet état, comme il est arrivé à tant d'autres, et comme j'ai grand sujet de craindre qu'il ne m'arrive à moi même, je brûlerai éternellement. *Pensez-y bien.*

Outre cette propriété qu'a le feu de l'enfer de brûler les damnés sans

les consumer, il en a encore une autre, qui est de discerner en quelque sorte les criminels et de proportionner son activité à la grandeur de leurs crimes, selon la sentence que Dieu en a portée dans l'Apocalypse : *quantùm fuit in deliciis, tantùm date illi tormentum et luctum.* Ce feu sage et intelligent, comme l'appelle saint Augustin, démêlera parmi cette multitude confuse de coupables ce voluptueux et ce sensuel, qui ne cherchoit en tout que son plaisir, sans pouvoir rien souffrir, et lui fera sentir toute son activité avec encore plus de violence; et, quoiqu'il agisse d'une manière terrible sur tout le corps, il agira avec encore plus de force sur la langue de ce médisant, de ce blasphémateur et de cet impie qui railloit sur les vérités les plus terribles de la religion, et qui, par ses mauvais discours, étoit une pierre de scandale pour tous ceux qui avoient le malheur de le fréquenter. Il se fera sentir dans les yeux de ce libertin, pour y punir tous ses regards déshonnêtes; il ira chercher dans ce cœur corrompu

tous ses désirs criminels de haine, de vengeance et d'impureté. En un mot, tout ce qui aura servi à l'iniquité sera encore plus pénétré de ce feu dévorant, que le reste du corps. *Pensez-y bien.*

Quelque effroyable que soit le feu de l'enfer, ce n'est pas là cependant où se terminent les peines des damnés. Chaque partie du corps et chaque faculté de l'ame souffre son supplice particulier dans ce lieu de tourmens. Les yeux n'y voient que des spectres affreux; les oreilles n'y entendent que des cris, des hurlemens et d'horribles blasphèmes; l'odorat y est tourmenté par les odeurs infectes qui sortent des corps des damnés; le goût, par une faim et une soif insupportables. *Pensez-y bien.*

Pour mieux comprendre encore le supplice d'un damné, représentez-vous un malade tourmenté des douleurs aiguës de la goutte ou de quelque violente colique: il ne faut que le voir pour juger combien il souffre; il crie, il pleure, il gémit,

il se tourne en tout sens, il se désespère ; il souhaite la mort pour mettre fin à son mal. Cependant ce n'est qu'une maladie ; il ne souffre que dans une partie du corps, et chacun s'empresse de le soulager. Que seroit-ce donc, si en chaque partie du corps il souffroit une douleur différente, aussi vive que celle-ci ? Or, voilà justement l'état d'un damné. Ce n'est pas seulement une maladie, une goutte, une colique qui le tourmente ; ce sont tous les maux ensemble, et mille fois plus que vous ne sauriez vous l'imaginer ; ce sont des douleurs universelles, aiguës, compliquées ; ce n'est pas seulement une partie du corps qui souffre, ce sont toutes ensemble. *Pensez-y bien.*

Mais ce qui est encore plus effroyable, c'est que ces maux, si horribles en eux-mêmes, si universels par rapport aux parties qu'ils font souffrir, infinis en quelque sorte dans leur nombre, sont de plus éternels dans leur durée. Encore si ces tourmens inexprimables ne devoient durer qu'un temps;

s'ils devoient finir après cent, après mille ans, après un million, ou même après mille millions, cent mille millions d'années, les damnés pourroient espérer de s'en voir délivrés quelque jour. Mais, hélas! ces tourmens ne finiront jamais: après cent millions de millions de siècles, ils recommenceront autant de millions de fois qu'il y a d'étoiles au firmament, d'atômes dans l'air, de gouttes d'eau dans la mer, de grains de sable sur la terre; et les damnés ne seront pas plus avancés dans l'éternité que le premier jour, puisqu'il leur restera encore à souffrir l'éternité toute entière. O éternité! éternité! que tu es épouvantable! Méditez bien ces trois mots, *toujours*, *jamais*, *éternité*. Toujours brûler, ne cesser jamais de souffrir, être malheureux pendant toute l'éternité!........ *Pensez-y bien.*

Ajoutez à tout ce que nous avons dit, que les damnés souffrent et souffriront pendant toute l'éternité, sans consolation, sans relâche, sans diminution; car il y a cette diffé-

rence entre les maux de cette vie et ceux de l'autre, que, quelque violentes que soient les peines de cette vie, elles sont toujours mêlées de quelque adoucissement qui en diminue l'amertume. La compagnie de nos amis, leurs entretiens, la part qu'ils prennent à nos maux, ne contribuent pas peu à adoucir nos misères: outre que ces maux ne sont pas si continuels, que nous n'ayions quelque moment de repos et quelque relâche; de temps en temps la violence du mal diminue. Mais il n'en est pas ainsi des réprouvés: ils souffrent sans pouvoir trouver la moindre consolation dans leurs peines. Tout ce qui se présente à eux ne sert qu'à augmenter leur supplice. La vue de leurs meilleurs amis, la compagnie de ces malheureux complices de leurs crimes, qui avoient autrefois tant de charmes pour eux, leur est insupportable; et, comme l'amour qu'ils avoient les uns pour les autres s'est changé en une haine implacable, ils se tourmentent impitoyablement les uns les autres Quelques plaintes qu'ils fassent,

quelques larmes qu'ils versent, quelques cris qu'ils poussent du milieu de cet étang de feu dans lequel ils sont plongés, personne n'est touché de leurs cris, de leurs larmes et de leurs plaintes. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

L'EXEMPLE du mauvais riche dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, est une preuve incontestable de tout ce que j'ai avancé jusqu'ici. Depuis près de deux mille ans que ce malheureux brûle dans les enfers, il demande une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, sans pouvoir l'obtenir. Il ne demande pas qu'on le délivre de ses peines, ni qu'on en abrége la durée : il demande seulement que Lazare trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau, pour en faire tomber une goutte sur sa langue desséchée. Qu'est ce qu'une goutte d'eau pour éteindre une soif si brûlante? Ce n'est rien ; et cependant ce faible rafraîchissement lui est refusé depuis tant de siècles, et lui sera refusé pendant toute l'éternité. *Pensez-y bien.*

ENFIN, pour comble de misères, les damnés savent et pensent incessamment qu'ils seront éternellement malheureux. Du moins, s'ils

pouvoient ignorer cette fatale vérité, ou en détourner leur esprit! Mais non : quelque chose qu'ils fassent pour chasser cette pensée importune, ils ne sauroient en venir à bout ; ils ont continuellement dans l'esprit qu'ils ne sortiront jamais de ce lieu de supplices ; et, comme ils n'ont point pensé à l'éternité pendant leur vie, Dieu fait, pour les punir, qu'ils sont toujours occupés de cette pensée, de sorte qu'à chaque moment ils souffrent l'éternité toute entière. Je suis damné et je le suis pour toujours : voilà ce qui occupe continuellement l'esprit d'un réprouvé; voilà ce ver rongeur dont parle l'Ecriture ; ver immortel qui déchire l'ame impitoyablement ; *et vermis eorum non moritur*........ Pensez-y bien.

Qui pourroit comprendre le désespoir et la fureur des damnés, lorsque, comparant le passé avec l'avenir, ils voient que c'est pour un plaisir d'un moment, pour une satisfaction de peu de durée, qu'ils se sont précipités dans ces abîmes

de tous les malheurs ; ils voient qu'il n'a tenu qu'à eux de se sauver ; ils voient toutes les grâces dont Dieu les avoit prévenus, et dont ils ont abusé ; et ce cruel souvenir, dont ils ne sauroient se défaire, les tourmente horriblement. « Faut-il, se » disent-ils à eux-mêmes, que » nous ayons été assez insensés pour » acheter si chèrement un plaisir » passager ! Quoi ! pour une chose » de si peu de durée, souffrir et » brûler une éternité ! » *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt :* voilà les regrets inutiles des damnés dans l'enfer. *Pensez-y bien.*

Mais, si l'on pensoit souvent à cela, me direz-vous, cette pensée seroit capable de renverser l'esprit qui voudroit s'y attacher un peu fortement. Je prends acte de cet aveu contre vous-même : *ex ore tuo te judico.* Quoi ! c'est une chose si effroyable de penser seulement aux peines de l'enfer ; que sera-ce donc de les endurer ? Et vous vous y exposez !!! Vous faites tous vos efforts pour éloigner de votre esprit cette

affreuse pensée ; et vous ne faites rien pour vous garantir de ce malheur auquel vous n'osez penser ! Au contraire, vous vous y précipitez aveuglément, puisque vous ne voulez pas vous servir du seul moyen qui puisse vous en garantir, c'est-à-dire, de la pensée de l'enfer. *Pensez-y bien.*

Ce qui vous empêche de penser sérieusement à l'enfer, n'est-ce point peut-être aussi que vous en doutez et que vous regardez ce que l'on vous en dit comme des exagérations faites à plaisir pour vous épouvanter ? Ne tâchez-vous point de vous aveugler par cent fausses raisons sur la certitude de ce dogme, pour pécher plus librement ? Je veux donc aujourd'hui vous convaincre de sa vérité. Je me sers d'abord pour cela des lumières de la foi : car je suppose que je parle à un chrétien, qui, par conséquent, croit à l'Evangile. Or, que dit l'Ecriture sur ce point ? Voici ce que saint Jean en dit dans l'Apocalypse, chap. XXI. « Le partage des meur-« triers, des avares, des impudi-

» ques, des idolâtres, sera de de-
» meurer dans un étang de soufre
» et de feu. » Quoi de plus clair!
Ecoutez Jésus-Christ lui-même:
« Allez, maudits, au feu éternel
» qui a été préparé au démon et
» aux anges rebelles..... Dans ce
» lieu de tourment où tout est dans
» le désordre et dans la confusion,
» il n'y aura que pleurs et grince-
» mens de dents: ils souffriront une
» faim horrible; ils passeront d'un
» froid extrême à une chaleur ex-
» cessive. » Voilà la diversité des
supplices que souffriront les dam-
nés. « Le ver rongeur qui les tour-
» mente ne mourra jamais, comme
» le feu qui les brûle ne s'éteindra
» jamais. » Voilà la durée de leurs
peines. *Pensez-y bien.*

Un bon chrétien croit humblement toutes les vérités que Dieu lui-même a révélées : nous ajouterons cependant, pour les esprits orgueilleux et téméraires, que la même raison qui prouve l'existence d'un Dieu, prouve invinciblement la nécessité d'un enfer. Car, s'il y a un Dieu, il faut qu'il soit infiniment

saint et infiniment juste. Comme saint, il doit avoir une horreur extrême du péché : comme juste, il doit punir le mal partout où il le rencontre, n'étant pas moins de la justice divine de punir le vice, que de récompenser la vertu. Par conséquent, s'il trouve une ame attachée au péché pendant toute l'éternité, il doit nécessairement la punir pendant toute l'éternité. Voici comme s'exprime saint Grégoire : *ad magnam justitiam pertinet judicantis, ut nunquam careant supplicio qui nunquam voluerunt carere peccato* : il appartient à la souveraine justice de Dieu de punir éternellement ceux qui auroient voulu pécher éternellement. Or, voilà justement le caractère d'un damné : il est toujours dans une haine actuelle de Dieu ; car le malheureux état dans lequel il s'est précipité étant immuable, et étant mort dans le péché, sa volonté demeure toujours attachée au péché. Qu'avez-vous à répondre à cela ? *Pensez-y bien.*

Ce qui me fait de la peine en ce

point, direz-vous, et ce qui me paroît difficile à croire, c'est que Dieu punisse un péché d'un moment par une éternité de supplices : il semble qu'il y a en cela de l'injustice. Je veux répondre à votre doute. Est-il jamais venu en pensée à personne d'accuser d'injustice un juge qui condamne à mort un criminel pour un meurtre ou un crime qui n'a duré qu'un moment ? Et cependant la vie qu'il lui ôte est un bien dont il le prive pour toujours ? Pourquoi trouvez-vous donc étrange que Dieu punisse pendant toute l'éternité des pécheurs qui sont dans la volonté continuelle de l'offenser? Ce qui vous trompe en cela, c'est que vous ne regardez dans le péché que l'acte extérieur qui passe, sans considérer la volonté de pécher, dans laquelle le pécheur persiste pendant toute l'éternité. Quoi de plus juste que de n'accorder jamais de pardon à celui qui ne se repentira jamais, et qui, reconnoissant le danger auquel il s'exposoit de souffrir éternellement, a préféré un plaisir d'un moment

à une éternité de supplices. ***Pensez-y bien.***

(Voyez sur ce sujet les pensées du P. Bourdaloue, tome premier.)

HISTOIRE.

Un chrétien de Candie, nouvellement converti à la foi, avoit été séduit par un païen et rengagé dans l'idolâtrie. Carpus, homme d'une vie très-pure et très-sainte, qui, selon les apparences, avoit été Evêque de Candie, apprenant la manière dont ce misérablé étoit tombé, en conçut une si grande indignation, qu'il n'avoit jamais rien vu de pareil. Sa passion alla si avant, que, s'étant levé à minuit pou prier selon sa coutume, et jugeant qu'il n'étoit pas raisonnable que les impies fussent long-temps sur la terre, dans un mouvement d'indignation, il demanda à la justice divine de faire mourir d'un coup de foudre ces deux coupables ensemble, le païen séducteur et le chrétien séduit. Mais Dieu, pour corriger l'âpreté de ce zèle, ou plutot la violence de cette passion, fit d'abord voir à Carpus, (comme il avoit fait voir à saint Etienne) le ciel ouvert, Notre Seigneur assis sur un trône élevé, et entouré d'une multitude d'anges sous une forme humaine. Il lui montra ensuite la terre avec une vaste ouverture qui laissoit voir un gouffre horrible, et les deux coupables contre lesquels étoit il si fort indigné, saisis d'effroi sur le bord

du précipice, craignant d'y être engloutis à chaque moment : d'un côté, une grande multitude de serpens qui, sortant de l'abîme, s'entortilloient aux jambes de ces malheureux, les piquoient pour les faire tomber; et, de l'autre, les hommes qui les frappoient et qui les poussoient pour hâter leur chute, de sorte qu'ils étoient sur le point d'être abîmés. Elevant ensuite ses regards vers le ciel, il vit notre aimable Sauveur se lever de son trône, descendre jusqu'au lieu où étoient ces malheureux, leur tendre une main secourable, tandis que les anges s'empressoient, les uns d'un côté, les autres de l'autre, pour les empêcher de tomber. Enfin, Jésus-Christ adressant la parole à celui qui avoit poussé si loin le courroux : Tiens, Carpus, lui dit-il, c'est sur moi qu'il faut frapper désormais : car je suis prêt à souffrir encore une fois pour sauver les hommes, si cela pouvoit se faire sans que d'autres hommes péchassent, et pour les préserver de tomber dans l'enfer. (*Traité de l'amour de Dieu de saint François de Sales, liv.* 10.)

Méditation de Sainte Thérèse sur l'Enfer.

« O mon Dieu, mon Dieu ! faites-moi miséricorde. Comment pourrois-je exprimer quelle est ma douleur lorsque je me représente

l'état d'une ame qui, s'étant vue dans le monde toujours considérée, toujours aimée, toujours servie, toujours respectée, toujours caressée, au moment qu'elle sortira de cette vie, se verra perdue pour jamais, et comprendra clairement que sa misère n'aura point de fin; qu'il ne lui servira plus de rien de détourner son esprit des vérités de la foi, ainsi qu'elle avoit accoutumé de faire ici bas; qu'elle se verra séparée et comme arrachée de ses divertissemens et de ses plaisirs; lorsqu'il lui semblera qu'elle n'avoit pas encore commencé seulement à les goûter, parce qu'en effet tout ce qui passe avec la vie, n'est qu'un souffle et une vapeur: qu'elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse et si cruelle, avec laquelle elle doit souffrir éternellement; et enfin, qu'elle se trouvera comme abîmée dans cette terrible obscurité, qui, n'ayant pour toute lumière qu'une flamme ténébreuse, ne lui permettra de voir que ce qui peut entretenir pour jamais ses peines et ses tourmens! Oh! que ce que je dis est peu en comparaison

paraison de ce qu'il en est ! O Seigneur ! Eh ! qui a donc tellement fasciné les yeux de cette ame, qu'elle n'ait point aperçu cet état funeste, jusqu'à ce qu'elle s'y soit vue pour jamais réduite ? Qui a tellement bouché ses oreilles qu'elle n'ait point entendu ce qu'on lui a dit mille et mille fois de la grandeur et de l'éternité de ces tourmens ? O vie éternellement malheureuse ! O supplices sans fin et sans relâche ! est-il possible que ceux-là ne vous craignent point qui craignent tellement les moindres incommodités du corps, qu'ils ne peuvent souffrir de passer seulement une nuit dans un lit qui soit un peu dur ?

« O Seigneur ! que je regrette le temps auquel je n'ai point compris ces vérités ! Mais puisque vous savez, mon Dieu, le déplaisir que je souffre de voir le grand nombre de ceux qui ne veulent pas les entendre, faites au moins, je vous en conjure, que votre lumière éclaire quelque ame qui soit capable d'en éclairer beaucoup d'autres. Je ne vous demande pas, Seigneur, que

vous le fassiez pour l'amour de moi, car j'en suis indigne : mais je vous le demande par les mérites de votre fils. Jetez, ô mon Dieu ! les yeux sur ses plaies ; et, puisqu'il les a pardonnées à ceux qui les lui ont faites, pardonnez-nous aussi les péchés que nous avons commis contre vous.

Ainsi soit-il. »

La même sainte dépeint ailleurs l'enfer, tel que Dieu le lui avoit fait voir en esprit. C'est ici la place naturelle de ce passage, l'un des plus remarquables qui soient dans tous ses écrits, et qui renferme la peinture de l'enfer la plus vive et la plus énergique qu'il y ait vraisemblablement dans aucun écrivain ecclésiastique. Le voici :

HISTOIRE.

« Etant un jour en oraison, il me sembla que je me trouvai en un moment dans l'enfer, sans savoir de quelle manière j'y avois été portée. Je compris seulement que Dieu vouloit que je visse le lieu que mes péchés méritoient. Cela dura très-peu ; mais quand je vivrois encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

« L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites, qui sont fermées par un bout, et telle que le seroit celle d'un four fort bas, fort serré et fort obscur. Le terrain me sembloit être comme de la boue extrêmement sale, d'une odeur insupportable, et pleine d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue étoit un creux fait dans la muraille, en forme de niche, où je me vis logée très-à l'étroit; et quoique tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvoit passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris quand je fus dans cette espèce de niche.

« Ce tourment étoit si terrible, que tout ce qu'on en peut dire ne sauroit en représenter la moindre partie. Je sentis mon ame brûler dans un si horrible feu, qu'il me seroit impossible de le décrire tel qu'il étoit, puisque je ne saurois même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables que l'on puisse endurer en cette vie, de l'aveu des médecins : mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur que j'avois de voir que ces peines étoient éternelles: et cela même est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'ame. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle: et son affliction et son désespoir vont à un tel excès, que j'entreprendrois en vain

de les dépeindre. C'est peu de dire qu'il lui semble qu'on la déchire sans cesse, parce que ce seroit ainsi une force étrangère qui voudroit lui ôter la vie, au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant au feu intérieur et au désespoir qui sont comme le comble de tant d'horribles tourmens, j'avoue pouvoir encore moins les représenter. Je ne savois qui me les faisoit endurer: mais je me sentois brûler et comme hâcher en mille pièces; et ils me sembloient être les plus terribles de toutes les peines.

» Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'y étois comme dans un trou fait dans la muraille; et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent ce qu'elles enferment. Ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière; et je ne comprends pas comment il se peut faire que quoiqu'il n'y ait pas de clarté, on y voit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

» Notre-Seigneur ne voulut pas me donner alors une plus grande connoissance de l'enfer: mais il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtimens encore plus épouvantables, pour certains péchés. Mais comme je n'en souffrois pas la peine, elles ne me pénétrèrent pas d'une crainte aussi grande que celle

que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle Notre-Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourmens aussi réellement et aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvois rien comprendre à la manière dont cela se passoit : mais je comprenois bien que c'étoit une grande grâce que Dieu me faisoit, de vouloir que je visse aussi de quel abîme son infinie miséricorde m'avoit tirée ; car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginée des différentes peines des damnés, n'est pas moins différent de la vérité, qu'une copie l'est de son original ; et brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

» Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se passa, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace d'effroi dans mes veines. Depuis cette vision, tout ce qu'on peut endurer ici bas me paroît méprisable, et il me semble que c'est sans sujet que nous nous plaignons. Il n'y a pas de maux, quelque grands qu'ils soient, qui ne me paroissent faciles à supporter en comparaison d'un seul moment de ce que je souffrois alors ; et je ne puis assez m'étonner qu'ayant lu auparavant tant de livres qui traitoient des peines de l'enfer, je n'en fusse pas fort effrayée, ne me les imaginant pas du tout telles qu'elles sont.

» Cette même vision m'a causé l'in-

croyable peine que je souffre de voir tant de Luthériens (elle auroit dit aujourd'hui tant d'*impies*) que le baptême avoit rendus membres de l'Eglise, se perdre malheureusement : et ma passion pour leur salut est si violente, que je crois certainement que si j'avois plusieurs vies, je les donnerois toutes de très-bon cœur pour délivrer une de ces ames de tant d'horribles tourmens. Que si nous ne pouvons voir souffrir une personne que nous aimons, sans être touchés de compassion, et sans ressentir vivement sa douleur lorsqu'elle est grande, de quelle affliction ne devons-nous pas être pénétrés, en voyant une ame se précipiter pour jamais dans les plus effroyables de toutes les peines, puisqu'il n'y a pas de proportion entre celles qui finissent avec la vie, et celles qu'endureront à jamais ceux que le démon entraîne chaque jour avec lui dans cet épouvantable gouffre.

» Je ne saurois donc trop désirer, puisque cela est si important, qu'il n'y ait rien que nous ne fassions pour nous efforcer de plaire à Dieu, ni trop lui demander de nous aider de sa grâce : et j'avoue ne pouvoir considérer sans frayeur que, quoique j'eusse quelque soin (toute pécheresse que je suis) de servir le Seigneur, et de ne point tomber dans certaines fautes que l'on compte pour rien dans le monde ; que Dieu me fît la grâce de souffrir avec patience de fort grandes maladies ; que je ne fusse sujette, ce me

semble, ni au murmure, ni à la médisance, ni à la haine, ni à l'envie, ni aux autres péchés; en sorte que j'y offensasse Dieu grièvement; enfin, que j'eusse presque toujours sa crainte devant les yeux, il m'ait fait voir néanmoins le lieu que les démons m'avoient préparé pour la punition de mes péchés, et fait connoître que, quelque terribles que fussent ces tourmens, je méritois d'en souffrir de plus grands encore. Ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un extrême danger, se tenir en assurance, et qu'une personne qui tombe à tout moment dans le péché mortel, ne peut manquer de se perdre, si elle ne se résout, pour l'amour de Dieu, à fuir les occasions qui l'engagent à l'offenser, afin d'attirer par ce moyen sa miséricorde, et de le porter à l'assister comme il m'a assisté? Je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute-puissante, pour m'empêcher de retomber et de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étois digne. Je vous conjure, mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté infinie. Ainsi soit-il. (*Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même.*)

Nicole, un des plus grands hommes du siècle de Louis XIV, n'étoit pas un esprit foible. Ecoutez ce qu'il dit sur cette vision de sainte Thérèse, qu'il rapporte aussi dans

le quatrième volume de ses *Essais morales*.

« Je ne crains pas de dire que ce seroit une force d'esprit très-mal entendue, que de ne pas être effrayé de cette vision, et de traiter cela d'imagination. Il faudroit être assuré que c'en fût une, pour avoir droit de la mépriser. Or, on est bien éloigné d'avoir cette assurance à l'égard des visions que sainte Thérèse rapporte. On peut dire avec vérité au contraire qu'y ayant deux choses qu'on peut mettre en doute dans les visions, 1. si la personne qui les rapporte est sincère ; 2. si ce n'est point une illusion de son imagination ; les personnes de bon sens qui examineront sans prévention les ouvrages de cette illustre Sainte, seront d'abord pleinement convaincues de la première, qui est son entière sincérité ; et à l'égard de la seconde, elles auront de la peine à se persuader que des imaginations mettent les ames dans un état aussi saint et aussi divin que celui où il paroît que Dieu la mettoit par ces visions, ni que Dieu ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illusions fantastiques. »

Après avoir rapporté la vision, il ajoute : « Dieu, sans doute, ne fit voir à cette Sainte, que l'image d'une partie de l'enfer, et autant qu'il lui étoit utile pour le bien de son

son ame : ainsi on a lieu de conclure que l'enfer dans toute sa réalité est encore toute autre chose que cette image si horrible qu'on en trace. » *Pensez-y bien.*

Vous croirez peut-être que Thérèse avoit mérité par de grands péchés, la place qui lui étoit réservée en enfer, si elle eût continué à vivre dans le même état ; mais avez-vous oublié ce qu'elle dit elle-même des fautes qu'elle commettoit ? Ecoutez-la donc encore. A la vérité, sa mère lui avoit fait lire les romans de son siècle ; elle y apprit cependant la vanité, le goût des parures, le désir de plaire, la fierté. « Dans tout cela néanmoins » mon intention n'étoit pas mau- » vaise, et je n'aurois pas voulu » être cause que personne eût of- » fensé Dieu à mon sujet. Plusieurs » années se passèrent ainsi dans » cet amour extrême de parure et » de propreté, sans que je me dou- » tasse qu'il y eût le moindre mal ; » mais je vois maintenant combien » il devoit y en avoir. »

Elle avoit encore fréquenté des

personnes honnêtes, de proches parens, qui aimoient la frivolité et le plaisir, mais dont la société étoit surveillée par un père attentif et vertueux. « Il me semble que je » n'avois point offensé Dieu mortellement : sa crainte avoit toujours été gravée dans mon cœur; » mais je craignois encore davantage de manquer à ce que l'honneur du monde exige. J'avois naturellement de l'horreur pour les « choses déshonnêtes. » Ses confesseurs déclarèrent depuis, avec son autorisation, qu'elle n'avoit pas commis en toute sa vie un seul péché mortel. Cependant, s'étant consacrée à Dieu par la profession religieuse, elle se relâcha après une cruelle maladie qui dura trois ans. On la recherchoit à raison des qualités éminentes de son esprit et de son cœur : cédant aux exemples de sa communauté, elle se dissipa par des visites trop multipliées ; elle interrompit son oraison s'en tenant aux prières vocales.... Dieu lui montra alors quelle place elle se préparoit en enfer.

Quelle place vous y verriez-vous

destinée par ces bals, ces spectacles, ces fréquentations..... ce luxe effréné..... ces romans prétendus moraux de nos jours malheureux, et sans comparaison plus dangereux que ceux qui compromirent le salut de Thérèse; où on ne corrompt les mœurs que pour vous enlever la foi qui en est l'appui, comme elle est aussi le fondement du salut. *Pensez-y bien.*

Saint Augustin étoit si surpris de l'insensibilité des hommes sur cette épouvantable vérité, et du peu de crainte que la plupart ont de l'enfer, qu'il disoit que dans la république chrétienne il ne falloit que deux prisons, l'une pour les fous, l'autre pour les athées; car, ou l'on croit qu'il y a un enfer, ou on ne le croit pas. Quiconque ne le croit pas est un impie qu'il faut mettre dans un cachot avec les athées; mais celui qui le croit et qui cependant persiste dans un péché mortel, est un insensé qu'on doit enfermer avec les fous. Voilà le sentiment de ce grand Saint sur l'enfer. *Pensez-y bien.*

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, vous devez conclure deux choses : la première, que vous avez de grandes actions de grâces à rendre à Dieu de ce que jusqu'à présent il vous a préservés d'un tel malheur. Car si dès le premier péché mortel que vous avez commis, il en avoit usé à votre égard comme il a fait à l'égard de tant d'autres, où en seriez-vous maintenant ? La seconde, c'est que vous devez souffrir avec patience tout ce qui peut vous arriver de fâcheux dans la vie, sans aucune exception, dans la pensée que vous en avez bien mérité davantage. Si Dieu permettoit aux damnés de sortir de ces flammes dévorantes, à condition de passer plusieurs années dans l'exercice de la pénitence la plus austère, ils s'estimeroient heureux de souffrir des peines si légères, et regarderoient ce changement comme une faveur singulière. Avez-vous moins d'obligation de souffrir qu'eux ; et Dieu, pour ne vous avoir pas précipité dans les enfers, vous a-t-il fait une

moindre grâce, que s'il vous en avoit retiré, après vous y avoir fait ressentir, pendant plusieurs siècles, le châtiment que méritent vos péchés.

HISTOIRE.

Le jeune prince Josaphat, dont nous avons déjà parlé, étant un jour fort tourmenté d'une pensée d'impureté, au commencement de sa conversion, s'adressa à Dieu, lui demandant avec une grande abondance de larmes, de le délivrer d'une tentation si fâcheuse. Accablé qu'il étoit de tristesse, il s'endormit; et pendant son sommeil il aperçut deux hommes ayant un air pensif, qui le conduisirent par un pays inconnu, dans une grande campagne toute émaillée de fleurs et remplie d'une quantité prodigieuse d'arbres de toutes sortes d'espèces, et chargés des plus beaux fruits qu'on pût s'imaginer; les feuilles de ces arbres avoient la propriété qu'étant agitées par un petit zéphir qui soufflоit toujours dans cet endroit, elles rendoient un son mélodieux et une odeur exquise. Après avoir traversé cette plaine qui étoit bordée de palais magnifiques, il fut conduit dans une ville d'une beauté inexprimable: ce n'étoit qu'or et pierres précieuses qui brilloient de tous côtés. Pendant que Josaphat étoit ravi en admiration à la vue de ces merveilles, il entendit une

voix qui lui dit que c'étoit la demeure de ceux qui s'appliquoient à observer exactement la loi du Seigneur. Charmé de la beauté de ce séjour, il demanda à ses conducteurs de le laisser dans ce lieu de délices; mais ils lui répondirent aussitôt qu'on n'obtenoit cette grâce qu'après avoir beaucoup souffert; et après s'être fait long-temps violence; que le chemin pour y arriver étoit semé d'épines, et qu'il falloit nécessairement y passer avant que de pouvoir jouir de l'aimable repos qu'on goûtoit dans ce bienheureux séjour. En même temps les deux guides qui l'avoient emmené, lui font encore traverser une fois cette plaine, et le conduisent dans un lieu obscur et ténébreux, plein d'horreur et de confusion, au milieu duquel étoit un étang de soufre et de feu, dans lequel étoient plongés une infinité de malheureux, entassés les uns sur les autres, pénétrés de ces flammes dévorantes, et environnés d'une troupe de spectres affreux, acharnés à les tourmenter en toutes manières. On n'entendoit de tous côtés que cris et hurlemens que la rigueur des tourmens faisoit jeter à ces infortunés. Parmi ce bruit confus, une voix se fit entendre: *c'est ici le lieu destiné pour les pécheurs; c'est dans ces brasiers éternels que souffriront à jamais ceux qui se sont abandonnés aux passions déréglées de leur cœur corrompu; c'est ici qu'un plaisir d'un moment est puni d'une éternité de supplices.* La frayeur

dont ce prince fut saisi, le frappa si vivement, qu'il revint aussitôt de son assoupissement ; mais il demeura si épouvanté, qu'il trembloit de tout son corps. Le souvenir des maux qu'il avoit vus, lui demeura si profondément gravé dans l'esprit, que jamais depuis il ne fut tourmenté de cette tentation qui lui avoit causé tant de peines. Tout ceci est rapporté dans l'histoire de saint Josaphat, écrite par saint Jean Damascène.

Il n'est pas que vous n'ayez songé quelquefois à l'enfer. Cette pensée a-t-elle fait la même impression sur votre esprit ? Si elle ne l'a pas faite, c'est que vous n'avez pas bien pénétré cette vérité ; ainsi, *Pensez-y bien*.



CHAPITRE VII.

DU PURGATOIRE.

AVEZ-VOUS JAMAIS BIEN PENSÉ ?

QU'OUTRE ce lieu d'horreur et de confusion que Dieu a préparé pour les pécheurs qui meurent dans leurs crimes, il y a un autre lieu de

supplice pour les justes même qui n'ont pas entièrement satisfait pendant leur vie à la justice divine, c'est-à-dire, le purgatoire, dont je veux vous entretenir maintenant. Ce point est un article de foi dont il n'est pas permis de douter. Le Saint-Esprit s'en explique assez clairement dans l'Ecriture : c'est au chap. XII du 2.e livre des Macchabées, où il est rapporté que Judas-Macchabée, après une sanglante bataille, où plusieurs de ses soldats avoient été tués, envoya douze mille drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on y offrît un sacrifice de proposition pour les morts : *car c'est une sainte et une salutaire pensée de prier pour les morts, afin que leurs péchés leur soient remis ;* d'où il s'ensuit qu'il y a des péchés qui se remettent dans l'autre vie. Ce n'est pas dans l'enfer, puisqu'il n'y a point de grâce à attendre dans ce lieu de supplices : *in inferno nulla redemptio*. Ce n'est pas non plus dans le ciel, puisque rien de souillé n'entre dans le royaume des cieux. Il faut donc nécessairement conclure que c'est

dans le purgatoire, et par conséquent il y en a un. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

L'ILLUSTRE sainte Perpétue, qui mourut pour la foi, au commencement du troisième siècle, et qui a écrit en partie l'histoire de son martyre, raconte en ces termes une vision qu'elle eut pendant qu'elle étoit en prison, et qui vient très-bien à l'appui de ce que nous venons de dire touchant l'existence du purgatoire.

« Comme nous étions tous en prière (elle et les autres confesseurs de la foi), tout d'un coup il m'échappa de nommer Dimocrate (jeune enfant, frère de la sainte, mort depuis peu, comme elle le raconte plus bas), et je fus étonnée de ce qu'il ne m'étoit pas encore venu à l'esprit. Le souvenir de son malheur m'affligea, et je connus à l'instant que j'étois digne de prier pour lui et que je le devois. Je commençai donc à le faire avec ferveur, en gémissant devant Dieu : et la même nuit j'eus cette vision.

» Je vis Démocrate sortir d'un lieu ténébreux, où il y avoit plusieurs autres personnes; il étoit dans une grande ardeur et dans une grande soif, le visage crasseux, le teint pâle, avec l'ulcère qu'il avoit quand il mourut. Ce Dimocrate étoit mon frère selon la chair : à sept ans il mourut malheureusement d'un cancer au visage, faisant horreur à tout le monde.

C'étoit pour lui que j'avois prié. Il y avoit une grande distance entre lui et moi, en sorte qu'il nous étoit impossible de nous approcher. Près de lui étoit un bassin plein d'eau, dont le bord étoit plus haut que la taille de l'enfant; il s'étendoit pour boire; et quoiqu'il y eût de l'eau, il ne pouvoit y atteindre : ce qui m'affligeoit fort. Je m'éveillai, et je connus que mon frère étoit dans la peine; mais j'eus confiance que je pourrois le soulager. Je commençai donc à prier pour lui, demandant à Dieu jour et nuit avec larmes qu'il me l'accordât. Je continuai jusqu'à ce que nous fûmes transférés à la prison du camp, étant destinés au spectacle qu'on devoit donner à la fête du César Géta.

» Le jour que nous étions dans les ceps, j'eus cette vision. Je vis le même lieu que j'avois vu, et Dimocrate, le corps net, bien vêtu, se rafraîchissant; et au lieu de sa plaie, une cicatrice. Le bord du bassin que j'avois vu étoit abaissé jusqu'au nombril de l'enfant; il en tiroit de l'eau sans cesse, et sur ce rebord étoit une fiole d'or pleine d'eau. Dimocrate s'approcha et commença à en boire sans qu'elle diminuât; et lorsqu'il fut rassasié, il quitta l'eau avec joie, pour aller jouer comme font les enfans. Je m'éveillai là-dessus, et connus qu'il avoit été tiré de la peine. »

(*Fleury*, *liv.* 5. *n.*° 14.)

Saint Augustin remarque sur ce dernier passage de l'écrit de la

sainte, que sans doute cet enfant avoit été baptisé et avoit péché depuis son baptême.

L'EMPEREUR Théodose étant mort, saint Ambroise fit publiquement son oraison funèbre dans l'église, au service du quarantième jour, en présence de l'empereur Honorius. Or, il marque expressément dans ce discours que les uns observoient le troisième et le trentième jour du décès, les autres le septième et le quarantième ; ce que l'on trouve confirmé d'ailleurs dans l'antiquité ecclésiastique, ce qui démontre visiblement la foi du purgatoire.

(*Fleury*, *liv.* 19, *n.*° 58.)

IL y a deux sortes de peines dans le purgatoire, aussi bien que dans l'enfer ; avec cette différence que celles-ci sont éternelles, au lieu que celles-là ne sont que pour un temps. La première est d'être privé de la vue de Dieu : séparation d'autant plus douloureuse, que cette ame souffrante a plus d'amour pour Dieu dont elle connoît très-clairement les perfections et par consé-

quent plus d'ardeur pour s'unir à lui. Concevez, si vous pouvez, la grandeur de cette peine, car, moi je n'ai point de termes assez forts pour vous en exprimer la violence. Hélas ! si la douleur que ressentit Absalon lorsqu'il apprit que David ne le vouloit plus voir, fut si violente que ce prince demandoit de mourir plutôt que de vivre dans un état si triste, que devez-vous penser du tourment d'une ame du purgatoire, laquelle se voit privée, quelquefois pour plusieurs années, de la possession de Dieu, qui seul peut la mettre en repos. *Pensez-y bien.*

LA seconde peine que souffrent les ames du purgatoire, est le feu dont elles sont brûlées, et qui, selon le sentiment de plusieurs Saints Pères, est le même que celui de l'enfer, au désespoir et à la durée près; de sorte que non-seulement tout ce qu'on peut souffrir en cette vie, mais même tout ce qu'on peut s'imaginer de plus affreux, n'est rien en comparaison. Ce sont les propres termes de saint Augustin.

Ainsi, continue ce saint Docteur, ne dites pas : *pourvu que je sois sauvé, il m'importe peu combien je sois en purgatoire.* Les Saints ne pensoient pas ainsi, comme vous pourrez vous en convaincre par l'histoire suivante. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

SAINTE Monique étant au lit de la mort, et voyant à ses côtés saint Augustin et Navigius, ses deux fils, leur dit : « vous » ne devez point être en peine de mon » corps; il importe peu où vous l'ense- » velissiez. *La seule chose que je vous* » *demande, c'est qu'en quelque lieu que* » *vous soyez, vous vous souveniez de moi* » *à l'autel du Seigneur :* » sans doute pour qu'ils obtinssent par leurs prières qu'elle fût délivrée des peines qu'elle s'attendoit à souffrir dans le purgatoire, et dont elle désiroit vivement d'être affranchie. Elle ne souhaita de nous, dit saint Augustin, racontant ce beau trait dans ses confessions et adressant la parole au Seigneur : elle ne souhaita de nous ni que nous la fissions enterrer somptueusement, ni que nous prissions soin de faire embaumer son corps, ni que nous lui fissions dresser un tombeau magnifique, ni que nous la fissions porter dans celui qu'elle s'étoit fait faire en son pays; mais seulement que *nous nous souvinssions d'elle à votre*

saint autel, au mystère duquel elle avoit assisté tous les jours de sa vie, et d'où elle savoit que l'on dispense la victime sainte par le sang de laquelle a été effacée la cédule de mort qui nous étoit si fatale.

Mais pourquoi croyez-vous qu'on souffre ces peines si terribles ? Faut-il être coupable de quelque grand crime ? Point du tout : il ne faut qu'un petit péché véniel, que vous commettez cependant sans scrupule. Pour un petit mensonge que vous traitez de bagatelle, pour une petite négligence au service de Dieu, pour une petite raillerie, une légere impatience, une petite vanité, un peu trop d'ardeur pour le plaisir, il faudra souffrir longtemps dans les flammes du purgatoire. L'aviez-vous cru jusqu'à présent ? Y avez-vous fait la moindre réflexion ? Rien n'est cependant plus vrai ; et c'est un article dont il est de la dernière importance pour vous de vous bien convaincre. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

Saint Augustin, d'abord après la mort

si chrétienne de sainte Monique dont nous venons de parler, s'empressa de remplir ses dernières intentions, en priant avec ardeur et en faisant prier pour elle : et tant qu'il vécut, il ne discontinua pas de lui donner cette marque de sa tendresse et de sa fidélité à exécuter ses ordres. Rien n'est si touchant, ni si propre à nous faire redouter les rigueurs de la justice divine, que ses pieuses alarmes et les vœux ardens qu'il adresse au Seigneur pour le repos de l'ame de sa sainte mère, à une époque où il y avoit, ce semble, tout lieu de croire qu'elle jouissoit déjà depuis long-temps du bonheur des Saints. Voici ses propres paroles :

» Les larmes que je répands aujourd'hui pour ma mère, ô mon Dieu ! sont bien différentes de celles que la douleur de l'avoir perdue faisoit couler de mes yeux d'abord après ce triste événement ; elles viennent de la frayeur dont je me trouve saisi, quand je considère combien il y a sujet de craindre pour tous ceux qui meurent après avoir participé au péché d'Adam. Car, quoique ma mère ait été vivifiée en Jésus-Christ, et que dans le temps qu'elle a habité cette maison de chair, où notre naissance nous engage, ses mœurs ayant été si pures et sa foi si vive, que nous avons grand sujet d'en louer votre saint nom, je n'ose pourtant assurer que depuis que vous l'aviez régénérée par le saint baptême, il ne lui soit échappé aucune parole par où elle ait violé vos com-

mandemens ; et c'est un oracle prononcé par la bouche de la vérité même, Jésus-Christ votre Fils, que celui qui aura seulement appelé son frère fou, méritera la gêne du feu. Ainsi, malheur à ceux même qui ont mené une vie louable et réglée, si vous venez à les juger sans miséricorde ! Quoique j'aie donc sujet de me réjouir en vous de tout ce que ma mère a fait de bien durant sa vie, ô le Dieu de mon cœur ! je le laisse à part quant à présent, pour vous demander le pardon de ses péchés. Exaucez-moi, je vous en conjure par celui qui a bien voulu être attaché pour nous à la croix...... Je sais qu'elle a pratiqué les œuvres de miséricorde, et qu'elle a pardonné de tout son cœur à ceux qui l'avoient offénsée : pardonnez-lui donc les fautes par où elle a pu vous offenser pendant tant d'années qui se sont écoulées depuis son baptême. Pardonnez-lui, Seigneur, je vous en conjure ; que votre miséricorde prévale sur votre justice, et n'entrez point en jugement avec elle. (*Liv.* 9 *des Confessions.*) »

Quelle idée avoit donc de la rigueur et de la durée des peines infligées dans le purgatoire aux plus légères fautes des justes, un saint, qui prioit avec cette ardeur et cette vivacité de sentiment pour l'ame de sa mère, *douze ans au moins* après la mort de cette sainte, honorée depuis dans l'Eglise d'un culte public et solennel. *Pensez-y bien.*

La

La crainte des flammes du Purgatoire n'est pas le seul sentiment que doit inspirer la pensée des peines qu'on y endure : elle doit encore vous porter à soulager les ames qui y satisfont à la justice divine. Plusieurs raisons vous y engagent : ce sont des ames justes et chéries de Dieu qui souffrent étrangement, et qui, par ce seul motif, méritent bien que vous les aidiez. Vous ne sauriez voir sans compassion un criminel dans les flammes, quelque inconnu qu'il soit et quelque scélérat qu'il puisse être ; et vous serez insensible aux peines excessives de ces ames justes, qui ont des liaisons si étroites avec vous ! Ce sont vos amis, vos parens, votre père, votre mère, qui ne sont peut-être dans ces feux que pour avoir eu trop de complaisance pour vous, et qui vous crient du milieu de ces flammes : *Miseremini, miseremini meî, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me ;* Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, parce que la main de Dieu m'a frappé ! L'état

tout seul de souffrance dans lequel ils sont, leur donne donc le droit d'attendre de vous du soulagement dans leurs peines ; et vous ne sauriez, sans injustice et sans cruauté, leur refuser ce qu'ils vous demandent. *Pensez-y bien.*

QUELLE raison, d'ailleurs, pourriez-vous avoir pour vous dispenser de leur accorder le secours qu'ils sollicitent ? Est-ce la difficulté que vous trouvez à le faire ? Mais qu'y a-t-il de plus aisé ? Car enfin que faut-il pour retirer ces ames souffrantes du milieu de ces feux qui les dévorent ? une aumône, un jeûne, quelques prières, quelques messes surtout peuvent abréger la durée de leurs peines, et les mettre en possession de la gloire. Car le saint sacrifice a une vertu particulière pour éteindre les flammes du Purgatoire. Que trouvez-vous en cela de difficile ? *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

SAINT Bernard rapporte dans la vie de saint Malachie, un exemple qui fait voir évidemment ce que peut le saint Sacrifice

de la Messe pour le soulagement des ames du purgatoire. St. Malachie avoit une sœur, qui, après sa mort, lui apparut plusieurs fois pour lui demander le secours de ses prières. La première demande qu'elle lui en fit, fut une nuit que St. Malachie entendit une voix qui l'avertissoit que sa sœur étoit hors de l'église, n'ayant point mangé depuis trente jours. Le saint comprit aussitôt quelle étoit cette nourriture qu'elle demandoit; car, après avoir fait réflexion au nombre des jours, il trouva que c'étoit justement depuis ce temps-là qu'il avoit cessé d'offrir pour elle le Sacrifice de la Messe. C'est pourquoi, dès le lendemain, il recommença de prier pour elle; et ce ne fut pas sans effet, car peu de jours après, il aperçut sa sœur vêtue de noir à la porte de l'église, sans qu'elle pût encore y entrer; et n'ayant point discontinué ses prières, il la vit une seconde fois, mais habillée d'un gris-blanc, et dans l'église, néanmoins éloignée de l'autel. Enfin, sa persévérance obtint ce qu'il souhaitoit: car, la troisième fois, au lieu de cet air triste et lugubre avec lequel il l'avoit vue, elle lui parut en habit blanc, au milieu d'une troupe de saints: ce qui faisoit assez connoître qu'elle avoit déjà été admise au nombre des bienheureux.

Apprenez de là ce que peuvent les prières des fidèles pour soulager les ames du purgatoire, et prenez la résolution de les assister autant que vous pourrez. Il ne tient qu'à vous de mettre fin à leurs peines. *Pensez-y bien.*

A tous ces motifs, j'en ajoute un dernier, qui doit faire sur votre esprit une vive impression : c'est votre propre intérêt; car, en soulageant ces ames affligées, vous vous rendez service à vous-même. Redevables qu'elles vous seront de leur bonheur, elles emploîront tout leur crédit auprès de Dieu pour obtenir les grâces qui vous seront nécessaires; et lorsque vous serez en purgatoire, elles vous procureront du soulagement, en vous ménageant les prières des fidèles. Que si, au contraire, vous êtes insensible à leurs cris et à leurs gémissemens, Dieu permettra que lorsque vous serez dans le même état, personne ne priera pour vous. Quelques mesures que vous preniez à la mort pour abréger la durée de vos souffrances dans le purgatoire, vous n'en retirerez que très-peu de fruit, parce que vos amis, vos parens, vos héritiers vous oublieront; ils ne seront aucunement touchés de vos peines, comme vous ne l'aurez point été de celle des autres; et vous demeu-

rerez dans ces feux jusqu'au dernier moment marqué par la justice divine, sans recevoir aucun soulagement. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

Eusèbe raconte que l'empereur Constantin, par un mouvement de foi fit placer son tombeau au milieu des statues des douze Apôtres, dans l'église qu'il leur avoit fait bâtir à Constantinople, afin de participer après sa mort aux prières qui s'y célébroient en leur honneur, persuadé de l'utilité qui en reviendroit à son ame.

Saint François de Sales rapporte l'histoire suivante, arrivée à Padoue, ville où il avoit fait une partie de ses études.

Ceux qui étudient en cette université, ont la mauvaise coutume de courir la nuit dans les rues, avec des armes, de demander : *qui va là?* et de tirer sur ceux qui ne répondent pas à leur gré.

Il arriva qu'un écolier passant par la rue, et ne répondant point à cette interpellation, fut tué, et celui qui l'avoit tué alla se réfugier chez une bonne veuve, dont le fils étoit son compagnon d'école et son ami. Il la prie de le cacher en quelque lieu secret, lui confessant le mauvais coup qu'il venoit de faire.

Cette bonne veuve l'enferme dans un cabinet retiré; et voilà que peu de temps

après, on lui rapporte son fils mort. Il ne fallut pas une longue recherche pour savoir qui en étoit le meurtrier. Elle va le trouver, et toute éplorée lui dit : Hélas ! que vous avoit fait mon pauvre fils, pour le tuer si cruellement ? L'autre, sachant que c'étoit son ami, se mit à crier et à s'arracher les cheveux ; et au lieu de demander pardon à cette bonne mère, il se mit à genoux devant elle, et la supplie de le mettre entre les mains de la justice, voulant expier publiquement un crime si barbare.

Cette mère, qui étoit extrêmement chrétienne et miséricordieuse, fut si touchée du repentir de ce jeune homme, qu'elle lui dit que pourvu qu'il en demandât pardon à Dieu, et qu'il promît de changer de vie, elle le laisseroit aller ; ce qu'elle fit effectivement sur sa parole.

Ce grand exemple de clémence fut si agréable à Dieu, qu'il permit que l'ame de ce fils apparût à cette bonne mère, l'assurant que le pardon si charitable qu'elle avoit accordé à celui qui l'avoit tué sans le connoître, et duquel elle pouvoit si légitimement et si facilement poursuivre la vengeance, avoit été si agréable à Dieu, qu'en sa considération il l'avoit délivré du purgatoire, dans lequel, sans cela, il eût été détenu long-temps. *O que bienheureux sont les miséricordieux ! car ils obtiendront miséricorde*, et pour eux et pour les autres.

(*Esprit de S. François de Sales*, *p*. 405.)

CHAPITRE VIII.

DU PARADIS.

AVEZ-VOUS JAMAIS BIEN PENSÉ

CE que c'est que le Paradis ?

C'est l'assemblage de tous les biens sans mélange d'aucun mal, le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, le prix du sang de Jésus-Christ, en un mot, le bonheur de Dieu même. Ainsi, imaginez-vous tout ce qu'il y a de beau, de grand, de magnifique ; supposez réunis tous les biens imaginables ; tout cela n'est rien en comparaison du bonheur dont les saints jouissent dans le ciel, puisque, comme dit l'apôtre saint Paul : « l'œil n'a ja- » mais vu, l'oreille n'a jamais en- » tendu, et l'esprit de l'homme » n'a jamais conçu le bonheur que » Dieu a préparé à ceux qui l'ai- » ment. » *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

SAINT Adrien étant encore jeune soldat à l'âge de dix-huit ans, et voyant avec admiration la constance invincible des martyrs au milieu des tourmens les plus horribles, leur demanda quelle sorte de biens ils espéroient pour tant de souffrances. Ils lui répondirent : « Nous espérons des biens qui surpassent tout ce » que l'on peut s'imaginer ; voilà ce qui » nous encourage et ce qui nous fait endurer avec joie tous les supplices les plus » cruels. Cette espérance adoucit tellement la rigueur de nos tourmens, que si » nous avions mille vies, nous les donnerions avec plaisir. Les maux que nous » souffrons sont passagers, et le bonheur » que nous attendons ne finira jamais. » Ce jeune soldat fut si touché de cette réponse, qu'il demanda le baptême, et eut assez de courage pour donner sa vie pour Jésus-Christ. (*Actes des Martyrs.*)

Le ciel mérite-t-il moins vos soins que ceux de ce jeune martyr ; avez vous moins d'obligation que lui de travailler à acquérir ce bonheur ? Pouvez vous espérer d'y arriver sans la même disposition que lui ? Que faites-vous pour l'obtenir ? *Pensez-y bien.*

MAIS en quoi consiste donc ce bonheur si grand et si ineffable ? St. Augustin le comprend en deux mots

mots, quand il dit : *Videbimus, amabimus, laudabimus.* Nous verrons Dieu comme il est en lui-même ; nous connoîtrons ses divines perfections, sa bonté, sa toute-puissance, sa sagesse, son immensité, son éternité, tous les soins de sa providence sur nous, tous les moyens qu'elle aura pris pour nous conduire à la persévérance finale. 2.° Nous l'aimerons sans mesure. 3.° Nous le louerons sans interruption, et le posséderons sans crainte de le perdre. *Pensez-y bien.*

OUTRE cette connoissance claire et distincte de Dieu, qui fera l'essence de notre bonheur, nous verrons encore l'humanité sainte du Sauveur, la reine des anges, et cette multitude innombrable de Saints qui sont devant le trône de l'agneau, comme parle saint Jean. O quel plaisir et quel bonheur délicieux, s'écrie saint Augustin, de voir les saints, d'être avec les saints, de contempler Dieu, et de le posséder éternellement ! Nous ne saurions lire sans admiration les grâces dont Dieu et la sainte Vierge ont favo-

risé quelquefois les saints pendant leur vie, en se faisant voir à eux, quoique ce ne fût que pour peu de temps : que sera-ce donc de voir Dieu, non durant quelques heures, mais pendant toute l'éternité! S'il ne falloit que mourir mille fois par jour, dit saint Jean Chrysostôme, pour mériter d'être écrit au livre de vie, et pour voir Jésus-Christ dans sa gloire, nous devrions y consentir de grand cœur pour nous rendre dignes d'un si grand bonheur. *Pensez-y bien.*

De cette vue de Dieu naît une joie, un repos, un contentement qui surpasse tout ce que l'on peut imaginer. Quelque chose que nous ayons en cette vie, jamais nous ne sommes contens, parce qu'il nous reste toujours quelque chose à souhaiter; mais lorsque nous verrons Dieu, tous nos désirs seront accomplis : nous goûterons ces torrens de délices, dont le prophète dit *que les bienheureux sont enivrés*. Il n'y aura plus ni douleur ni maladie; plus de chagrin ni d'affliction : les larmes, les soupirs, et les gémisse-

mens, seront bannis de ce lieu de délices. On n'y entendra de toutes parts que des cantiques de louanges et des chants d'allégresse. Vous qui cherchez le plaisir avec tant d'ardeur, voilà de quoi vous satisfaire pleinement. *Pensez-y bien.*

MAIS il en coûte beaucoup pour parvenir au ciel, me direz-vous ; il faut se faire une violence continuelle, combattre ses inclinations sans relâche, étouffer tous les sentimens de la nature, refuser tout à ses sens, ne rien accorder à ses passions. J'en tombe d'accord : mais dites-moi, je vous prie, n'a-t-on point de peine à faire sa fortune ? Ne faut-il point travailler pour s'enrichir ? On traverse les mers, on s'expose à mille dangers, on va jusqu'aux extrémités de la terre, dans l'espérance d'un petit gain. Si on a un procès, on y pense jour et nuit, on se prive de tous les plaisirs de la vie ; on n'épargne ni peines ni soins. Que ne souffrent point tous les jours ceux qui suivent le parti des armes ? Sans parler des dangers auxquels ils sont

continuellement exposés, combien de fatigues sont-ils obligés d'essuyer, sans que les uns ni les autres songent même à se plaindre? Et cependant à quoi prétendent-ils tous? A un bien passager et de peu de durée : *illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant*: au lieu que les biens que Dieu vous propose sont des biens infinis, immenses et éternels : *nos autem incorruptam*. Vous avez tant d'ardeur pour les biens de la terre : n'y aura-t-il que ceux du ciel pour lesquels vous n'aurez que du dégoût? *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

THOMAS MORUS, grand chancelier d'Angleterre, si justement célèbre par sa fermeté à défendre le parti de la vertu, étoit bien dans d'autres sentimens que vous. Ayant été mis en prison par l'ordre du roi Henri VIII, dont il condamnoit ouvertement l'apostasie et l'impiété, sa femme vint le trouver pour essayer de le faire condescendre aux volontés injustes du roi, en lui représentant d'un côté la ruine et la désolation entière de sa famille, et de l'autre les grands avantages que ce prince lui promettoit s'il vouloit relâcher

quelque chose de cette fermeté, trop sévère et trop scrupuleuse pour le temps. Morus, après l'avoir écoutée, lui demanda combien de temps il pourroit jouir des bienfaits et de la faveur du roi. « Vous » êtes encore en âge, répondit-elle, d'en » jouir au moins vingt ans. Allez, in- » sensée que vous êtes, répliqua ce grand » homme : quoi ! me croyez-vous si fou, » que de préférer quelques misérables » avantages d'une fortune temporelle à » des biens infinis que j'espère dans l'éter- » nité ? A Dieu ne plaise que je fasse un » choix si déraisonnable ! Sachez que » j'aime beaucoup mieux demeurer toute » ma vie dans cette prison, et souffrir la » confiscation de mes biens et la mort » même, s'il est nécessaire, que de per- » dre le bonheur qui m'est réservé dans le » paradis. » Une constance si généreuse et si chrétienne fut bien récompensée, car elle lui mérita la couronne du martyre qu'il reçut à Londres, où il eut la tête tranchée pour la défense de la piété et de la foi. *Pensez-y bien.*

Ce sont les sentimens dans lesquels vous devez entrer toutes les fois que la passion vous sollicite au mal. Lorsque vous êtes affligé, soit de maladie, soit autrement, dites-vous à vous-même avec l'apôtre St. Paul : Tous ces maux passeront;

ce ne sera que pour un temps ; et la récompense que je recevrai, si je les supporte avec patience ne finira jamais : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ suprà modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Pensez-y bien.

Mais je veux qu'il y ait encore plus de peines à se sauver que vous ne le dites, que prétendez-vous conclure de là ? Quoi ! que le ciel ne mérite pas que vous travailliez tant pour l'acquérir ? Que vous vous trompez ! L'apôtre St. Paul, qui avoit assurément plus souffert que vous ne souffrirez jamais, après avoir vu dans un ravissement un foible rayon de cette gloire dont jouissent les bienheureux dans le ciel, ne fait point difficulté de dire que, pour mériter ce bonheur, s'il falloit endurer toutes les peines qu'on a souffertes, et celles qu'on souffrira jusqu'à la fin des siècles, ce ne seroit encore rien au prix d'une si riche récompense ; et vous, vous croyez que Dieu vous

en demande trop pour vous sauver? *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

SAINT François étant un jour fort tourmenté d'un grand mal de tête, et le démon l'affligeant en même temps par des tentations si violentes, qu'elles sembloient être au-dessus de ses forces, il entendit une voix qui lui dit : Si toute la terre étoit couverte en or; si toutes les rivières et la mer même n'étoient plus qu'un baume précieux; si les rochers et les montagnes étoient changés en diamans, et que pour vous animer à souffrir avec constance, on vous promît un trésor qui surpassât autant en valeur toutes ces choses que l'or surpasse la terre; le baume, l'eau, et les diamans, les pierres les plus communes, n'en auriez-vous pas une joie extrême? Eh bien! sachez que je vous prépare ce trésor, qui est la vie éternelle, pour prix de votre courage et de votre patience. (*Tiré de sa vie par Saint Bonaventure.*)

Ce que Dieu promettoit à St. François, c'est ce qu'il vous destine : il ne tiendra qu'à vous de jouir de ce bonheur. Direz-vous encore que ce souverain bien ne mérite pas que vous vous donniez tant de peines. *Pensez-y bien.*

QUE si ce n'est pas là ce que vous prétendez, lorsque vous dites qu'il

vous en coûte trop pour être sauvé, je ne vois pas quel autre sens on peut donner à vos paroles, si ce n'est celui-ci : que, puisque cela est si difficile, vous ne voulez pas faire ce qu'il faut pour vous sauver. Vous ne le dites pas à la vérité clairement : mais c'est cependant ce que vous pensez; et ce qui vous trompe, ce sont ces velléités, ces demi-volontés de vous sauver que vous avez, et que vous prenez pour des volontés sincères. Lorsqu'on vous parle de l'affaire importante de votre salut et qu'on vous presse plus vivement, vous répondez aussitôt : Je voudrois de tout mon cœur me sauver; et en disant cela, vous croyez avoir une envie sincère et efficace de votre salut. Mais, pour vous faire connoître votre illusion, examinez de bonne foi et sans prévention ce que signifient ces paroles : je voudrois me sauver. Cela signifie : je voudrois bien aller au ciel, mais je voudrois que ce fût par un autre chemin que par celui des mortifications et des souffrances; je voudrois que cela pût s'accorder avec

mon plaisir et mes inclinations ; je vois bien que ces deux choses sont incompatibles ; mais je ne puis me déterminer à me faire continuellement violence. Je vous en fais juge vous-même, n'est-ce pas là dire : je ne veux pas me sauver ? *Pensez-y bien.*

RECONNOISSEZ donc de bonne foi l'erreur dans laquelle vous êtes ; prenez une sainte et efficace résolution de travailler à votre salut : ne dites plus : je voudrois me sauver : car l'enfer est plein de ces sortes de désirs inefficaces ; mais dites tout de bon : je veux me sauver, quoi qu'il m'en coûte. Ayez pitié de mon ame, d'une ame qui a tant coûté à Jésus-Christ, pour laquelle il a tant souffert, et donné jusqu'à la dernière goutte de son sang : *Miserere animæ tuæ.* Et ce qui doit encore plus vous engager à travailler à votre salut, c'est que la perte de cette ame est irréparable. Dieu l'a créée pour le ciel ; pour être éternellement heureuse, pourquoi voulez-vous la précipiter dans l'enfer ? Si c'étoit l'ame de

votre plus mortel ennemi, pourriez-vous la traiter plus cruellement? *miserere animœ tuœ, placens Deo.*

SUR LE BONHEUR DU CIEL.

Rien n'est capable de nous donner une si haute idée de la gloire du ciel que ce que dit St. Jean, que c'est une fête éternelle que Dieu le père prépare à son fils, pour le glorifier à jamais. Qu'est-ce que le Fils n'a point fait pour la gloire de son Père? et qu'est-ce que le Père ne fera point pour la gloire du Fils? Comme le Fils a fait par des torrens de sang ce qu'il pouvoit faire par une goutte pour la gloire de son Père, et que ce qui pouvoit suffire au mérite n'a pas suffi à son amour, aussi le Père ne gardera point de bornes dans la récompense qu'il prépare à un Fils qui l'a si magnifiquement honoré.

Mais quelle récompense peut répondre à tout le mérite d'un tel fils? C'est à quoi pense le Père: c'est l'objet de ses desseins éternels; c'est le grand ouvrage de sa toute-puissance. Le monde, les anges, les hommes, toutes les créatures n'entrent dans ses vues adorables qu'après la souveraine béatitude, la gloire immense, le triomphe éternel qu'il destine au chef des prédestinés, son Fils unique et bien-aimé, l'objet de ses complaisances infinies;

et c'est cette béatitude, cette gloire, ce triomphe que Jésus-Christ nous a promis de partager avec nous ! Le prix inestimable de tout le sang de Jésus-Christ sera la mesure de notre bonheur ! Voilà le comble de tout ce que la foi nous révèle, de tout ce que peuvent dire les anges et les hommes. Au delà, il n'y a plus rien à concevoir et à imaginer ; il n'y a plus d'images, plus de figures, plus d'expressions pour expliquer cette éternité bienheureuse. Ainsi, notre joie, nos plaisirs, nos délices seront la joie, les plaisirs, les délices de Jésus-Christ. Chaque prédestiné possédera tout ce que Jésus-Christ a mérité.... O Isaïe ! ô Paul, que votre silence sur cet incompréhensible bonheur est éloquent ! qu'il est sage ! et que nous sommes insensés de ne pas penser, de ne pas tendre sans cesse à une fin si sublime ! *Pensez-y bien.*

La félicité d'un seul prédestiné dans le ciel est si grande, qu'elle l'emporte de beaucoup sur tous les maux de tous les réprouvés ensemble. Aussi a-t-elle une valeur qui répond aux mérites du sang de Jésus-Christ. Ce sont des agens créés qui causent les tourmens de l'enfer ; c'est Dieu lui-même immédiatement qui fait le bonheur des cieux. Il y a donc entre la joie des élus et la peine des damnés la même proportion qu'entre le créateur et les créatures. La punition des méchans est l'ouvrage de la justice ; la récompense des saints est le chef-d'œuvre de la miséricorde

et de l'amour. Or, qui ne sait combien le Seigneur est plus porté à aimer et à récompenser, qu'à haïr et à punir? Dans le châtiment éternel des pécheurs, la miséricorde tempère les coups de la justice, et empêche que son bras vengeur ne déploie toute sa force contre les infortunées victimes qui l'ont offensée; mais dans le séjour de la gloire, rien ne s'oppose aux divins excès, aux efforts, aux prodiges de magnificence d'un Dieu rémunérateur. *Pensez-y bien.*

Enfin, la justice seule agit contre les réprouvés; au lieu que la justice et la miséricorde conspirent à la gloire et à la béatitude des saints. Voilà ce qui a fait dire à St. Augustin, que la rage et tous les supplices des damnés cesseroient s'ils pouvoient, durant un seul moment, voir Dieu dans sa gloire. Si tel est le pouvoir d'un seul moment de la jouissance du bien suprême, que sera-ce que de le posséder en assurance pour une éternité? Quel sera l'océan des délices du paradis, si tant est une goutte? *Tanta est dulcedo futuræ gloriæ, ut si una gutta in infernum deflueret, totam damnatorum amaritudinem dulcoraret. S. Aug.* Pensez-y bien.

Lorsque notre ame, au grand jour du jugement viendra se réunir à nos cendres ou à nos membres dispersés, elle leur communiquera tout à coup sa vie, son immortalité, sa gloire substantielle. Par cette communication subite, la gloire de l'ame éclatera sur tout le corps, lui ser-

vira de pourpre et de diadème ; de sorte qu'il n'aura point d'autre parure ni d'autres ornemens de sa dignité. Elle se répandra autour de lui comme une sphère de rayons qui éclairera le ciel empyrée, et formera une partie du grand jour de l'éternité.

Il est vrai, comme le disent les prophètes, que nos visages seront plus resplendissans que le soleil ; mais leur splendeur n'éblouira pas les yeux. Plus la lumière est parfaite, moins elle est incommode, parce qu'elle se montre moins elle-même que l'objet auquel elle est inhérente. La lumière du soleil ne permet pas de découvrir les autres qualités et propriétés de cet astre ; mais la lumière de gloire rayonnant autour des bienheureux, en fera voir tous les traits avec une grâce et une douceur admirables, et leur conservera, parmi tant de nouveaux charmes et de beautés surnaturelles, l'air ancien de la nature. Ainsi, nous nous reconnoîtrons les uns les autres ; et comme il est de foi que dans le ciel nous aurons des yeux et de la mémoire, il est certain que nous distinguerons ceux que nous avons vus sur la terre, que nous nous souviendrons de les avoir aimés, que nous rentrerons dans le commerce d'une amitié véritable, et d'autant plus heureuse, qu'il n'y aura plus ni séparation ni changement à craindre. Dans nos délicieux entretiens avec eux, notre esprit sera occupé de Dieu sans distraction, et nos yeux se-

ront occupés des créatures sans abstraction. Quoique élevée au premier et au plus éminent degré de l'union, l'ame sera néanmoins toujours présente aux sens, et tous les justes converseront ensemble avec autant de familiarité et de liberté que s'il n'y avoit point de recueillement dans l'ame, ni d'attachement à un objet infini et infiniment intérieur.

Le ciel empyrée, ainsi que je l'apprends des interprètes de l'Apocalypse, a une enceinte immense. Figurez-vous dans cette immensité l'assemblée générale des saints. Quel spectacle pour les yeux et pour le cœur! quelle gloire! quelle splendeur! quelle magnificence! quelle majesté! quels réjaillissemens de la beauté increéée, toujours ancienne, toujours nouvelle! C'est là que l'Etre immuable soutiendra l'ame par lui-même, sera son centre; et l'ame soutiendra le corps, dont toutes les jouissances souverainement raisonnables, infiniment pures et paisibles (toute autre étant indigne de ce fortuné séjour), auront pour garant l'immortalité de l'ame désormais inséparable de son principe. C'est là que nous contemplerons à jamais, face à face, que nous aimerons sans mesure le Roi des rois, le Dieu des dieux, le Dieu en trois personnes; que nous verrons tous, nous aimerons tous, et passerons tous ensemble les douces et belles journées de l'éternité bienheureuse: *Illic nos videbimus sine termino, amabimus sine modo, collaudabimus* [illegible]

bimus sine malo, pleni laude, pleni gloriâ, pleni Deo.

(Le trésor du Chrétien, par *M. Champion de Pontallier*, tome 1, p. 323 et suivantes.)

CHAPITRE IX.

DU PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

AVEZ-VOUS JAMAIS BIEN PENSÉ

A CETTE importante vérité qui doit vous inspirer une crainte salutaire, et vous engager en même temps à travailler avec application à l'affaire de votre salut : *qu'il y aura peu d'élus*. C'est que la persévérance seule peut vous mettre en possession de la gloire ; et c'est une faveur qui est accordée à peu d'âmes : vous devez la demander sans cesse et tâcher de l'obtenir de sa miséricorde par une fidèle correspondance à sa grâce ; car tous les hommes sont appelés au bonheur éternel, mais peu l'obtiendront. C'est Jésus-Christ qui nous en assure lui-même dans son Evangile :

multi sunt vocati, pauci verò electi. Pensez-y bien.

Si Dieu vous faisoit connoître que la foudre doit tomber sur la ville que vous habitez, et qu'elle doit écraser la moitié des personnes qui y demeurent avec vous, n'auriez-vous pas un juste sujet de craindre d'être de ce grand nombre? Quelle frayeur ne devez-vous donc point avoir, lorsque Jésus-Christ vous assure que la plupart des hommes se damneront. Après cela ne devez-vous pas travailler avec crainte à l'affaire de votre salut? *Pensez-y bien.*

Au reste, ne vous fiez pas trop sur les bonnes œuvres que vous avez faites jusqu'à présent; et, pour avoir bien vécu, ne croyez pas que vous n'ayiez plus rien à appréhender. L'apôtre saint Paul, qui avoit tant fait pour la gloire de Dieu, disoit: « Je traite rude- » ment mon corps, et je le réduis » en servitude, de peur qu'ayant » prêché aux autres, je ne sois ré- » prouvé moi-même. *Cor.* 9. 27. »

Etes-vous

Etes-vous plus assuré de votre salut que ce grand saint ne l'étoit du sien ? *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

Du temps des Empereurs Valérien et Gallien, il y avoit à Antioche deux chrétiens, dont l'un se nommoit Saprice et l'autre Nicéphore. Ils furent pendant quelque temps autant unis ensemble qu'on le peut être : mais ayant eu quelque démêlé, ils conçurent une si forte aversion l'un pour l'autre, qu'ils ne pouvoient se voir. Mais enfin, Nicéphore ayant senti combien cet esprit de haine étoit contraire aux lois du christianisme, envoya d'abord ses amis pour tâcher de le réconcilier avec Saprice, mais sans aucun effet ; ensuite, il alla le trouver lui-même, se jeta à ses pieds, et le conjura vainement de lui pardonner. Dans ce temps-là, il s'éleva une cruelle persécution contre les chrétiens, pendant laquelle Saprice fut pris et mené devant le président, où, ayant confessé hautement qu'il étoit chrétien et prêtre du vrai Dieu, il fut cruellement tourmenté et enfin condamné à avoir la tête tranchée. Nicéphore n'eut pas plutôt appris cette nouvelle que, croyant cette occasion favorable pour se réconcilier avec Saprice, il court, il l'aborde comme on le conduisoit au martyre, et le conjure de nouveau au nom de Jésus-Christ, pour lequel il alloit donner sa vie, de vouloir

lui pardonner. Saprice demeure toujours inflexible ; et en punition de sa haine obstinée, il perd la couronne du martyre qu'il alloit recevoir, s'il eût voulu pardonner à son ennemi ; car au moment où le bourreau alloit lui trancher la tête, il renonça honteusement au christianisme pour lequel il avoit souffert si généreusement. (*Actes des Martyrs.*)

Ceci doit vous faire comprendre que, quelque bien qu'on ait fait, on a toujours sujet de craindre pour son salut, puisqu'il ne faut qu'une passion pour nous perdre. *Pensez-y bien.*

AUTRE HISTOIRE.

J'ajouterai à l'exemple précédent, celui des quarante martyrs de Sébaste. Durant la persécution de Licinius, quarante soldats de l'armée de cet empereur n'ayant pas voulu obéir à l'édit qu'il avoit fait pour obliger les chrétiens de renoncer à la loi de Jésus-Christ, ils furent pris et tourmentés en différentes manières ; mais comme le tyran vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur ces généreux athlètes, il les fit dépouiller et placer, durant une nuit du plus rude hiver, sur un étang glacé, espérant de vaincre leur constance par la rigueur de ce tourment ; mais ces saints martyrs, bien loin de succomber à la violence du froid, s'encourageoient les uns les autres, et demandoient à Dieu de ne pas permettre qu'aucun d'eux manquât

de constance. Leurs prières, quelque ferventes qu'elles fussent ne furent pas cependant pleinement exaucées; car un d'entr'eux, après avoir long-temps souffert, succomba à la rigueur du froid, et demanda d'être retiré de cet étang, résolu de tout faire pour se procurer du soulagement aux dépens même de son ame. Ainsi, en un moment il perdit le fruit de tous ses travaux avec la couronne du martyre, laissant les autres sensiblement affligés de sa perte; mais Dieu consola bientôt ses serviteurs; car un des gardes qui étoient là, ayant aperçu en l'air trente-neuf couronnes pour ceux qui avoient persisté à être fidèles à Dieu, cria hautement qu'il étoit chrétien, et se jeta dans l'étang pour y prendre la place de ce malheureux apostat. (*Actes des Martyrs.*)

Cet exemple vous apprend deux choses. La première que, quelque fervent que vous ayez été dans le bien, vous ne devez pas vous tenir entièrement assuré de votre salut. La seconde, que si vous ne faites un bon usage de la grâce, Dieu donnera celles qu'il vous avoit destinées à d'autres qui en profiteront mieux que vous. *Pensez-y bien.*

ET ne dites pas, comme ſont les libertins, afin de s'endurcir, et de pécher plus hardiment : ou je suis prédestiné, ou je dois être réprouvé.

Si je suis prédestiné, quelque chose que je fasse, je serai sauvé; si, au contraire, je dois être réprouvé, j'ai beau faire, quand je serois le plus vertueux du monde, je serai damné. Ainsi ma destinée est réglée, je n'ai qu'à me tenir en repos sur l'avenir. Or, qu'y a-t-il de plus injuste et de plus faux que ce raisonnement? Est-ce ainsi que vous raisonnez dans vos affaires temporelles? Si vous aviez un grand procès, où il s'agît de votre bien, de votre honneur, de votre vie, vous tiendriez vous en repos, sans vous mettre en peine d'instruire vos juges, et de produire les pièces propres à faire valoir votre bon droit; et ne regarderiez-vous pas comme un insensé celui qui se comporteroit de la sorte? C'est cependant ce que vous devriez faire pour être conséquent; car on peut faire le même raisonnement dans ce cas que dans le précédent: Ou Dieu a prévu que vous gagneriez votre procès, ou il a prévu que vous le perdriez. S'il a prévu que vous le gagneriez, quelque chose qui arrive, vous le gagnerez. Si, au con-

traire, il a prévu que vous le perdriez, quelque bon que soit votre droit, quelque convaincantes que soient vos pièces à produire, vous le perdrez. De bonne foi, voudriez-vous suivre ce principe dans une occasion d'une aussi grande importance, et vous tiendriez-vous tranquille sur le succès de votre affaire? Pourquoi donc voulez-vous prendre ce raisonnement pour la règle de votre conduite dans l'affaire infiniment plus importante de votre salut. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

C'ÉTOIT ainsi que raisonnoit Louis Landgrave de Thuringe, dont parle Césaire, au livre premier de son histoire. Ce prince, que les plaisirs avoient entièrement aveuglé, et qui ne trouvoit d'autre moyen d'étouffer les remords de sa conscience que ce faux raisonnement, ne manquoit jamais de s'en servir pour répondre à tous les gens de bien qui tâchoient de le faire rentrer en lui-même; et il en étoit si prévenu que toutes les charitables remontrances de ces personnes zélées étoient inutiles, il seroit mort dans cette damnable maxime sans un coup de la Providence; voici le fait: ce prince étant tombé dangereusement malade, fit appeler son

médecin, homme d'une vertu et d'une capacité distinguées, et qui se servit de cette heureuse conjoncture pour le guérir de l'aveuglement de son esprit, beaucoup plus dangereux que n'étoit sa maladie corporelle. Après avoir examiné le mal, il répondit au prince : « Prince, il est inu- » tile de vous faire aucun remède, parce » que, ajouta-t-il, ou Dieu a prévu que » vous mourrez de cette maladie, ou il a » prévu que vous en réchapperez. S'il a » prévu que vous en mourrez, en vain » emploîrions-nous tous les remèdes de » l'art. Que si, au contraire, il a prévu » que vous n'en mourrez pas, vous gué- » rirez infailliblement. Comment, reprit » le malade? eh! ne voyez-vous pas que » si vous ne me secourez au plutôt, la » violence du mal m'emportera infailliblement, » et qu'il est de la prudence de ne » rien négliger dans de semblables ren- » contres. » Alors ce sage médecin se servant de cette occasion, lui fit cette belle réponse ? « Prince, si ce raisonnement » vous paroît défectueux, maintenant » qu'il s'agit de vous sauver la vie du » corps, pourquoi voulez-vous vous en » servir lorsqu'il s'agit du salut de votre » ame? Si vous croyez qu'il est de la pru- » dence d'employer tous les remèdes ima- » ginables pour vous conserver la vie, » quoique vous sachiez que l'heure de vo- » tre mort est arrêtée de toute éternité, » pourquoi refusez-vous de faire péni- » tence et de mener une vie plus réglée,

» sous prétexte que Dieu ayant prévu
» que vous serez damné ou que vous serez
» sauvé, vous ne sauriez changer les dé-
» crets de la Providence? L'incertitude
» du temps de votre mort vous engage à
» ne rien omettre pour vous conserver la
» vie; et l'incertitude de votre éternité
» bienheureuse ou malheureuse ne pourra
» vous porter à prendre les moyens d'as-
» surer votre salut !..... » Ce discours fit tant d'impression sur l'esprit du prince, quelque aveugle et quelque endurci qu'il fût, qu'il résolut de changer de conduite.

Cet exemple, bien médité, vous servira d'un excellent préservatif contre le venin de ce faux raisonnement dont se servent les libertins pour s'autoriser dans leurs désordres. *Pensez-y bien.*

MAIS afin de vous convaincre de la fausseté de ce raisonnement, examinons un peu ce que signifient ces propositions : ou je suis prédestiné, ou je suis réprouvé; ou Dieu a prévu que je serois sauvé, ou il a prévu que je serois damné; elles signifient : ou Dieu a prévu de toute éternité que je ferois un bon usage des grâces qu'il me donneroit, que je pratiquerois la vertu, que je persévérerois dans le bien, et que par conséquent je me sauverois; ou bien il a prévu que j'abu-

serois de ses grâces, que je m'abandonnerois à mes passions, et mourrois dans le crime, et qu'ainsi je me damnerois; car voilà le véritable sens de ces propositions. Or, je vous demande maintenant, pouvez-vous raisonnablement conclure de ce principe : donc je ne dois songer qu'à mes plaisirs, et suivre tant que je voudrai le torrent de mes passions, parce que, quelque dereglée que soit ma conduite, quelques abus que je fasse des grâces du ciel quoique je vive et que je meure dans le péché, si Dieu m'a prédestiné, je serai sauvé. Etes-vous assez aveugle pour ne pas voir la fausseté de ce raisonnement, l'opposition qu'il y a entre ces deux choses : mourir dans le péché, et être sauvé, puisque Dieu n'a résolu de vous sauver que par la pratique de la vertu et par le bon usage de la grâces? Fortifiez-vous donc contre ce faux raisonnement que les libertins font tous les jours, et applique-vous à en connoître la fausseté, pour ne pas vous y laisser surprendre. *Pensez-y bien.*

POUR vous mettre entièrement l'esprit en repos sur le point de la prédestination, et vous délivrer de cette crainte qui vous inquiète, je vous prie de faire trois réflexions dont voici la première. Cette crainte qui vous vient de l'incertitude de votre prédestination, ne procède point de Dieu ; mais c'est une des tentations les plus dangereuses que vous ayez à craindre, et un des plus grands obstacles à votre salut, puisqu'elle vous porte au relâchement et au désordre. Car, que conclut-on de ce damnable principe : ou je suis prédestiné, ou je suis réprouvé ? Ce qu'on en conclut, le voici : donc, dit-on, je ne dois songer qu'à contenter mes passions et à jouir des plaisirs de la vie présente, sans m'embarrasser de ce qui arrivera dans l'autre. De bonne foi, une telle pensée peut-elle vous venir de Dieu? et si elle vient du démon, pourquoi la prenez-vous pour règle de votre conduite? *Pensez-y bien.*

Seconde réflexion : ou vous vivez dans la crainte de Dieu et dans la pratique de la vertu, ou vous vivez dans le désordre. Si vous avez de la crainte de Dieu, si vous vous appliquez à observer ses commandemens, si vous êtes continuellement sur vos gardes pour éviter le péché, si vous êtes résolu de mourir plutôt que d'en commettre un seul, vous avez tout sujet de croire que, quelque petit que soit le nombre des élus, vous en serez, puisque Dieu ne damnera jamais un homme de bien, et que la disposition où vous êtes est une assurance morale de votre prédestination. Ce désir sincère que vous avez de votre salut est un effet du sincère désir que Dieu a de vous sauver : ainsi vous devez être en repos. *Pensez-y bien.*

Que si, au contraire, vous vivez dans le désordre ; si vous rendez inutiles toutes les grâces du ciel ; si vous êtes endurci jusqu'à ce point que de n'être aucunement touché des vérités éternelles, de la mort,

du jugement, de l'enfer, du paradis, en vain vous vous flattez d'une prédestination imaginaire. L'état du péché dans lequel vous vivez est une preuve de celui dans lequel vous mourrez; car si ces paroles du Fils de Dieu: *in peccato vestro moriemini*, sont véritables de quelques-uns, c'est, sans doute, de ceux qui vivent dans le crime. Il est vrai que le bon larron s'est converti à la mort, quoiqu'il eût mené une vie fort déréglée; mais un exemple aussi rare que celui-là ne doit pas vous servir de règle. La conversion qui dépend d'un miracle est bien casuelle. *Pensez-y bien*.

Enfin, la troisième réflexion que vous devez faire, c'est que ce faux raisonnement sur la prédestination est ordinairement un effet de la corruption du cœur, puisqu'on ne s'en sert qu'afin de pécher plus librement, afin d'étouffer tous les remords de sa conscience, et de s'endurcir dans le crime; aussi est-ce là le langage ordinaire de tous les libertins. Voilà la regle de leur conduite; et ils sont si entêtés de

cette maxime, que, quelque chose qu'on fasse pour les détromper, ils s'en tiennent toujours au principe qui favorise leur libertinage, sans vouloir jamais faire réflexion aux conséquences qui s'ensuivent, parce qu'elles sont trop fâcheuses pour eux. Cette derniere réflexion bien méditée, peut tout sur un cœur qui n'est pas entièrement gâté. *Pensez-y bien.*

Ce qui vous trompe en cette matière, c'est la fausse persuasion où nous sommes que la connoissance que Dieu a de l'avenir, nous impose une nécessité fatale à laquelle il est impossible de résister; en sorte que s'il a prévu que nous nous damnerions, quelque chose que nous puissions faire, il nous est impossible de nous sauver; autre faux raisonnement dont il faut vous désabuser. Lorsque Dieu a prévu que vous vous damneriez, il a prévu que vous le feriez librement, puisqu'il n'a résolu de vous sauver que par vos mérites, et de vous damner que pour vos péchés, et que les uns ou les autres ne peuvent

être sans liberté : et par conséquent il a prévu que quelque connoissance qu'il ait de ce qui doit arriver, vous pouviez faire ou ne pas faire cette action pour laquelle vous serez damné. *Pensez-y bien.*

De tout ce que nous venons de dire, vous devez conclure deux choses : 1.º que Dieu veut sincèrement vous sauver, et que vous ne serez jamais damné que vous ne le vouliez.

2.º Que dans cette incertitude, si vous serez sauvé ou réprouvé, vous devez, suivant le conseil de saint Pierre, assurer votre salut par de bonnes œuvres : *satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* Sans tant vous embarrasser désormais l'esprit des pensées de la prédestination et de la connoissance que Dieu a eue avant tous les siècles, travaillez à assurer vous-même votre prédestination par lapratique des œuvres de piété : résistez constamment à vos passions : purifiez-vous de tous vos péchés passés par une sincère pénitence ; fuyez avec

un soin extrême tout ce qui peut vous engager dans le péché ; profitez de toutes les occasions que vous trouverez de pratiquer le bien, et jetez-vous ensuite avec confiance entre les bras de la divine miséricorde. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

C'EST ainsi qu'en usa autrefois Saint François de Sales, dans le temps qu'il faisoit ses études à Paris. Le démon, jaloux de la vertu de ce Saint, tâcha de le jeter dans le désespoir, en lui mettant fortement dans l'esprit que toutes ses bonnes œuvres étoient inutiles, puisque Dieu l'avoit réprouvé. Ce jeune homme fut saisi de frayeur, comme si sa damnation eût été certaine. L'amour extrême qu'il avoit pour Dieu le faisoit souffrir cruellement quand il pensoit qu'il étoit destiné à le haïr éternellement. Les frayeurs de l'enfer et l'agitation de son esprit le jetèrent dans une profonde tristesse. Il passoit les jours et les nuits dans les larmes, et à peine avoit-il la force de prendre quelque nourriture. Dans cet abattement, il se retira dans l'Eglise de St. Etienne-des-Grès ; et là, prosterné devant une image de la Vierge, fondant en larmes, il la conjura de lui obtenir la grâce d'aimer Dieu durant sa vie avec toute la ferveur dont il étoit capable, puisqu'il devoit être si

malheureux que de le haïr pendant l'éternité. Cette admirable prière lui rendit aussitôt un calme parfait. (*Tiré de sa vie par Marsollier.*)

Imitez cet exemple : et lorsque ces pensées de prédestination ou de réprobation vous feront de la peine, appliquez-vous encore avec plu sde ferveur à servir Dieu, bien sûr qu e tandis que vous serez fidèle à son service, vous n'avez rien à craindre. Le meilleur moyen que vous puissiez prendre pour vous y conserver, c'est de repasser souvent dans votre esprit les vérités que l'on vous a expliquées dans ce livre. *Pensez-y bien.*

(Ici finissoit ce livre ; ce qui suit a été ajouté depuis.)



AVERTISSEMENT.

LA dévotion envers la sainte Vierge est singulièrement une grande ressource dans les tentations contre l'espérance. Elle est un puissant moyen du salut, une source féconde de toutes sortes de biens, et même une marque de prédestination selon saint Anselme et plusieurs autres Pères de l'Eglise. « Si les » remords de votre conscience et » la crainte des jugemens de Dieu

» vous jettent dans une profonde
» tristesse, dit saint Bernard : si le
» poids énorme de vos crimes vous
» entraîne vers l'abîme du déses-
» poir, tournez-vous vers Marie,
» implorez son assistance, et vous
» verrez bientôt renaître dans votre
» ame, la confiance, la paix et la
» joie. »

Nous avons donc cru devoir enrichir cet ouvrage d'un chapitre sur la dévotion à la sainte Vierge, lequel sera suivi d'un petit nombre d'histoires édifiantes, de quelques paroles qui nous ont paru singulièrement remarquables, et de prières pour entendre dévotement la sainte messe et les vêpres, etc.

CHAPITRE X.

DE LA DÉVOTION A LA STE. VIERGE

SAINT Germain, archevêque de Constantinople, avoit raison de dire que, comme la respiration est une marque assurée de la vie d'un homme, quelque malade qu'il

soit, ainsi l'invocation de Marie est une preuve certaine que le pécheur vit encore dans le souvenir de Dieu, et que son salut n'étoit pas désespéré, quelque endurci et obstiné qu'il paroisse. *Pensez-y bien.*



Marie, dit saint Bernard, n'a rien d'austere ni de rigoureux; elle n'a que de la douceur et de la clémence. Que voit-on en elle qui puisse donner de la terreur? Quoiqu'elle soit moins miséricordieuse que son Fils, elle n'est point engagée comme lui à se montrer aussi sévère qu'indulgente, parce qu'elle est seulement notre avocate, et ne sauroit être véritablement notre juge. Tout en elle doit nous encourager et nous inspirer une confiance sans bornes. Elle n'a été créée de Dieu que pour seconder sa miséricorde et contribuer au dessein qu'il avoit de sauver tous les hommes. Elle est même comme obligée, par reconnoissance, d'aimer les pécheurs, puisqu'elle leur est redevable, en partie, de sa gloire.

Jamais elle n'auroit été mère de Dieu, si Dieu ne s'étoit incarné pour réparer le péché de l'homme. Le péché, qui a été la cause des humiliations, des tourmens et de la mort de Jésus-Christ, a donc donné lieu à la sainteté, à l'élévation et à la maternité divine de Marie. Ainsi, lors même qu'elle sent de l'indignation contre les pécheurs, parce qu'ils ont fait mourir son adorable Fils, elle éprouve tout à la fois pour eux, et de la compassion, parce qu'ils sont les images de Jésus-Christ, et de la tendresse, parce que c'est pour et par eux qu'elle a l'honneur infini d'être la mère de Jésus-Christ. *Pensez-y bien.*

La pensée de saint Bonaventure sur la charité de Marie est admirable. Il compare cette aimable Vierge à une amie officieuse qui va glaner dans le champ au profit du propriétaire, qui ramasse précieusement le grain que les moissonneurs ont abandonné comme inutile, et dont le père de famille lui-même ne faisoit aucun cas, le laissant sur la terre pour la nourriture

des oiseaux du ciel. Souvent, en effet, les pasteurs, les prédicateurs, qui sont les ouvriers que Dieu envoie recueillir sa moisson, quittent le soin et la conduite des pécheurs qu'ils jugent incorrigibles : quelquefois leurs anges gardiens les abandonnent, pour ainsi dire, comme des malades désespérés : Dieu lui-même détourne ses regards favorables de ces impies, qu'il laisse croupir dans leurs vices, jusqu'à ce qu'ils deviennent la proie des démons que Jésus Christ compare aux oiseaux du ciel.

Il n'y a donc plus que Marie, mère de grâce et de miséricorde, qui ne rejette jamais les coupables, lorsqu'ils réclament sa bonté au milieu même de leurs désordres. Sa tendresse maternelle l'oblige à leur tendre la main aussitôt qu'ils l'appellent à leur secours. Elle se rend leur médiatrice auprès du souverain juge ; elle calme, elle apaise le courroux du tout-puissant ; elle leur inspire tout ce qui doit contribuer à leur réconciliation parfaite ; et, comme une colombe mystérieuse, dont celle qui

rentra dans l'arche avec une branche d'olivier n'étoit que la figure, elle leur apprend que le déluge de la colère du Seigneur est passé, et qu'ils peuvent aller lui offrir le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. *Pensez-y bien.*



Tandis que Jésus-Christ a paru sur la terre, comme s'il n'eût été qu'un homme, il a employé ses soins et ses travaux pour honorer et aimer Dieu son pere, parce qu'il falloit qu'un Homme-Dieu l'aimât et l'honorât, afin qu'il fût dignement aimé et honoré des hommes; et il a fait peu de chose pour montrer quelle étoit sa tendresse envers sa sainte Mere. Mais aujourd'hui qu'il est tout absorbé en Dieu, selon l'expression de saint Ambroise; aujourd'hui qu'il n'agit plus qu'en Souverain de l'éternité, avec l'éclat de la toute-puissance, il veut que dans le ciel les chérubins et les séraphins, qui sont les plus élevés de ses sujets, réverent Marie comme leur reine; il veut que sur la terre, l'Eglise, sa fidele épouse,

honore Marie comme sa mère; qu'en conséquence elle exhorte ses enfans à lui rendre constamment leurs devoirs et leurs hommages; qu'elle leur représente en toute occasion combien sa puissance est grande, afin qu'ils implorent sa protection, et combien sa sainteté est éminente, afin qu'ils imitent ses vertus. *Pensez-y bien.*



De même que la chair de Marie devint la chair de Jésus-Christ lorsqu'il s'incarna pour apaiser son Père irrité contre nous; de même que Jésus-Christ prit le sang de Marie pour nous racheter par lui; ainsi il s'approprie les louanges qu'on donne à sa divine Mere, le culte qu'on lui rend, les œuvres saintes qu'on lui adresse, afin de satisfaire par là à sa justice, et de nous dispenser plus facilement la grâce qui doit opérer ou augmenter notre justification. Et comment Jésus-Christ ne regarderoit-il pas notre amour pour Marie, au moins comme le commencement de l'amour que nous lui devons à lui-

même, puisque cette Vierge si pure et si parfaite, n'est, si j'ose le dire, guère moins unie à l'humanité adorable du Sauveur, que cette humanité même à sa divinité? D'un côté, ses rapports nécessaires avec Dieu ; de l'autre, sa liaison intime et naturelle avec l'homme ; combien ces motifs doivent-ils nous la rendre chère! Voilà pourquoi l'Eglise, si éclairée sur nos intérêts, nous propose sans cesse la dévotion envers Marie comme le plus sûr moyen de plaire à son Fils, comme la dévotion des élus; c'est tout dire. *Pensez-y bien.*

HISTOIRE.

Saint François d'Assise, dans une vision céleste, remarqua deux échelles semblables à celle de Jacob, qui touchoient de leurs extrémités le ciel et la terre. Au-dessus de l'une paroissoit Notre-Seigneur, au-dessus de l'autre sa très-sainte Mère. Ensuite il regardoit quantité de ses frères qui tâchoient de monter au ciel par les degrés de l'échelle où le Sauveur se faisoit voir : mais tous, après être montés quelques degrés, les uns plus, les autres moins, opprimés de la gloire et de la majesté du Dieu des vertus, étoient obli-

gés de descendre sans pouvoir avancer: ce qu'ayant remarqué, ce saint exhorta ses enfans à recourir à la Mère de Dieu. Ils le firent, et tous furent introduits devant Dieu, et sauvés par le crédit tout-puissant de celle qui n'a jamais délaissé ceux qui ont en elle une solide confiance. (*Tiré de sa vie par St. Bonaventure.*)

AUTRE HISTOIRE.

SOPHRONIUS, évêque de Jérusalem, auteur très célèbre pour sa doctrine et pour sa sainteté, rapporte un grand exemple des miséricordes de la Vierge envers les pécheurs, qui est célèbre dans toute la terre, et dont on fit le récit dans le second concile de Nicée; c'est celui de sainte Marie Egyptienne, qui vivoit environ cinq cents ans après notre Seigneur. Cette femme ayant mené pendant dix-sept ans la vie la plus infâme et la plus dissolue qu'on puisse imaginer, et voyant que tous les chrétiens alloient à Jérusalem adorer la sainte Croix le jour de son exaltation, y alla avec les autres. Mais comme elle entroit dans l'église, elle se sentit arrêtée par une vertu secrète et une main invisible qui l'empêchoit d'avancer, quelque effort qu'elle pût faire. Il y avoit au portail de l'église une image de la Vierge qui tenoit son Fils entre ses bras. Cette pauvre pécheresse, touchée de ce qui venoit de lui arriver, se prosterne devant cette image, demande pardon à la Sainte Vierge des

crimes qu'elle avoit commis, promet d'en faire pénitence, et la conjure de lui obtenir la grâce de pouvoir adorer avec les autres la croix de son Fils.

Ayant fait cette prière, elle se lève, entre sans peine dans l'église ; et après avoir adoré la sainte croix, prend la résolution de faire pénitence. « O ma sainte « Dame, disoit elle, vous avez eu pitié » de moi, vous n'avez point rejeté mes » prières, vous m'avez obtenu la grâce de » voir et d'adorer la croix de mon Sau- » veur : je veux dorénavant glorifier mon » Dieu qui reçoit les pécheurs à la péni- » tence. O ma chère Dame ! ne m'aban- » donnez point, mais conservez-moi en » quelque lieu que j'aille ; car je vous » choisis pour ma caution auprès de Dieu, » et pour ma défense contre le démon. » Cette prière achevée, elle se confesse et reçoit le corps de Notre-Seigneur dans la même église ; puis ayant passé le Jourdain, elle se jette dans un vaste désert, où elle passa quarante-sept ans, menant une vie plus angélique que humaine. Puis sentant sa fin approcher elle vint en un lieu où le saint abbé Zozime la trouva. Elle lui raconta que s'étant jetée dans ce désert, elle avoit été tourmentée de tentations impures, durant autant d'années qu'elle en avoit passé dans le désordre. « Pendant » ce temps-là, ajouta-t-elle, je m'adres- » sois à la sainte Vierge, ma caution et » ma répondante auprès de Dieu ; je la » priois de m'assister, et elle ne manquoit

point

» point de venir à mon secours en tout » lieu, en tout temps et en toutes mes » nécessités, veillant sur moi comme un » pasteur sur sa brebis, et comme une » mère sur son enfant. » Après avoir fait ce récit au saint abbé, elle se confessa, puis reçut de ses mains le saint viatique, et rendit doucement son esprit à Dieu, la nuit suivante, qui étoit celle de la passion.

M. de Quérioglet, conseiller au parlement de Bretagne, au milieu du dix-septième siècle, étoit un impie si forcené, qu'un jour il osa, au moment où la foudre venoit de tomber sur son lit, tirer un coup de pistolet contre le ciel.... Voyageant en Poitou, et passant par Loudun, dans le temps qu'on instruisoit le fameux procès au sujet des Ursulines obsédées, il entre dans l'église où se faisoit la procédure, et où étoit assemblée une grande multitude de peuple. Quel n'est pas son étonnement, quand tout à coup il s'entend appeler par une de ces religieuses, il ne connoissoit personne et n'étoit point connu dans la ville. Cette religieuse fait la révélation publique des désordres les plus secrets de cet impie. Il y a donc des démons, s'écrie-t-il ! ... Il y auroit donc aussi un Dieu peut-être !..... Vivement frappé de cette pensée, il cède à la grace qui le presse, et bientôt étonne la France par les saintes rigueurs de sa pénitence. On lui demandoit un jour à qui il se

croyoit redevable d'une si grande grâce? *Au milieu de mes plus grandes impiétés*, répondit-il, *je récitois tous les jours, par coutume, une prière à Marie*.... Pécheurs, pensez-y bien.

(*Tiré de sa vie par M. Collet.*)



Il n'est pas possible, dit le père Crasset, de la compagnie de Jésus, dans son livre sur la *dévotion à la Sainte Vierge*, de rapporter tous les miracles que Dieu a faits par les prières de la Sainte Vierge, en faveur de ceux qui visitent ses églises. J'ai vu des hommes qui avoient marché toute leur vie sur leurs mains et sur leurs genoux, ne pouvant se tenir sur leurs pieds, retourner de Notre-Dame-de-Liesse droits et en bonne santé, après avoir accompli leurs vœux.

Toute la ville de Rouen et quantité de nos pères qui sont encore vivans, ont vu une fille qui a parlé près de cinquante ans sans avoir de langue. Elle la cracha toute entière jusqu'à la racine, étant jeune et malade de la petite vérole. Son pauvre père voyant cet accident, fit vœu pour elle à Notre-Dame-

de-Liesse, et à son retour, il la trouva qui parloit sans langue aussi bien que lui. Ce miracle a duré jusqu'à sa mort, qui arriva plus de quarante ans après. Elle demeuroit en un village nommé Romare, près de Rouen, chez M. Vaignon, greffier. Au reste, ce miracle, tout extraordinaire qu'il paroît, n'est pas nouveau dans l'Eglise.

Au cinquième siècle, des catholiques, à qui Huneric, roi des Vandales, fit couper la langue, parce qu'ils ne voulurent pas renoncer à la foi, parlèrent miraculeusement le reste de leur vie. Ce fait est attesté par cinq historiens contemporains, qui ne certifient que ce qu'ils ont vu eux-mêmes. L'un d'eux, Enée de Gaze, philosophe platonicien, s'exprime ainsi : « J'ai vu » moi-même de mes yeux ces hom- » mes, je les ai entendus parler ; » et leur ayant fait ouvrir la bou- » che, j'ai vu que leur langue avoit » été entièrement arrachée jusqu'à » la racine. » L'historien Procope s'exprime presque dans les mêmes termes : il ajoute que deux de ces hommes ayant péché grièvement,

depuis cessèrent de parler. Enfin, ce miracle est attesté dans le texte même des lois de Justinien. « Nous » avons vu, dit cet empereur, de » ces hommes vénérables, qui, » ayant souffert l'amputation de la » langue jusqu'à la racine, faisoient » le récit touchant des maux qu'ils » avoient endurés : » *vidimus venerabiles viros qui, abscissis radicitùs linguis, pœnas suas miserabiliter loquebantur.* (Cod. Just. lib. 1. tit. 27, de Offic. præf. Af.)

Voyez Tillemont, t. 16. p. 578; Fleury, hist. eccl. l. 30, et un ouvrage intitulé : *La religion chrétienne prouvée par un seul fait.*

On a composé, poursuit le Père Crasset, de gros livres de miracles que Dieu a faits et qu'il continue de faire pour autoriser les confréries à l'honneur de la sainte Vierge, comme celles du Rosaire et du Scapulaire. Je n'en puis omettre un qui est arrivé depuis quatre ans, au lieu où s'est donnée la bataille de Senef, par Mgr. le prince. M. le marquis de S.... qui a été témoin de cette merveille, et qui est géné-

ralement reconnu pour un homme d'honneur et de probité, me raconta ce que je vais dire, au retour de la campagne. Il me dit, que le troisième jour d'après le combat, ayant eu ordre de son Altesse de se transporter sur le champ de bataille, et de faire porter à l'hôpital les soldats blessés qu'il y trouveroit, il vit, parmi quantité de morts et de blessés qui étoient tout nus, un soldat qui tenoit d'une main un scapulaire, et de l'autre un chapelet, et qui demandoit un prêtre pour se confesser. Le marquis s'étant approché de lui, remarqua qu'entre plusieurs plaies qu'il avoit dans le corps, il avoit un grand coup de sabre sur la tête et un coup de mousquet qui lui avoit percé le front et qui sortoit par le derrière de la tête, de manière qu'on voyoit la cervelle des deux côtés. L'apercevant en cet état, il dit aux gens de sa suite : Voilà un homme mort, il faut le laisser là. Le soldat l'ayant entendu, le pria instamment de le faire jeter sur la charrette avec les blessés, ajoutant qu'après qu'il se seroit confessé au premier prêtre

qu'il rencontreroit, on le laisseroit, si on vouloit, dans la campagne. Cela lui fut accordé. Après quelque chemin, un aumônier s'étant rencontré, il se confessa avec une grande présence d'esprit; et, après avoir reçu l'absolution, rendit son ame à Dieu.

Depuis l'impression de ce livre, ajoute le P. Crasset dans un *post-scriptum*, j'ai eu l'honneur de voir le marquis qui m'a rapporté le miracle de ce soldat qui fut trouvé après la bataille de Senef, tenant son chapelet d'une main, et un scapulaire de l'autre, quoiqu'il eût la tête percée d'outre en outre d'un coup de mousquet, lequel m'a attesté de nouveau la vérité de ce fait, et m'a dit que les révérends pères récollets d'un couvent près d'Ath, avoient dressé une espèce de procès-verbal qu'il avoit signé, lui et deux autres seigneurs de la Cour, qu'il m'a nommés et qui ont été témoins de cette merveille.

La dévotion à la sainte Vierge étant fondée sur des raisons si solides et sur des faits si frappans à la fois et si authen-

tiques, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en plaçant ici la célèbre Oraison de saint Bernard à cette mère de miséricorde, en faveur de ceux qui ne la connoîtroient pas.

Oraison de Saint Bernard.

« Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie! qu'il est inouï que personne qui ait eu recours à votre protection, qui ait imploré votre secours et réclamé vos suffrages ait été délaissé. Animé de cette confiance, je recours à vous, ô Vierge mère des Vierges! je viens à vous, je me prosterne à vos pieds, gémissant sous le poids énorme de mes péchés; ne méprisez pas mes paroles, vous qui êtes la mère de la parole incréée, mais écoutez-les avec bonté et daignez les exaucer. Ainsi soit-il. »

Que de conversions miraculeuses opérées par cette prière! Ce fut par elle que M. Bernard, surnommé le pauvre prêtre, convertit un criminel condamné à mort, qui désespéroit entièrement de son salut, et auquel il en arracha, comme par force, la récitation.

(*Tiré de sa vie par M. Collet.*)

Pécheurs, qui que vous soyez, ne désespérez jamais du pouvoir ni de la bonté de Marie; adoptez au

moins la pratique facile de réciter chaque jour cette courte prière ; votre salut y est peut-être attaché. *Pensez-y bien.*

HISTOIRES ÉDIFIANTES SUR DIVERS SUJETS.

L'IMPIÉTÉ CONFONDUE PAR LA PUISSANCE DIVINE.

Après avoir renoncé au christianisme, Julien l'Apostat porta l'impiété jusqu'à entreprendre de démentir les prophéties, tant celle de Daniel qui annonce la ruine du temple de Jérusalem comme irréparable, que celle de Jésus-Christ qui porte expressément qu'il n'y demeurera pas pierre sur pierre. Il attira les plus habiles ouvriers de toutes les contrées, commanda des troupes de travailleurs, et commit la surintendance de l'ouvrage à Alipius, l'un de ses officiers les plus affidés. Les Juifs se rendoient de toutes les parties du monde à Jérusalem, en triomphant et en publiant que le royaume d'Israël alloit être rétabli : ils ne craignoient pas même d'insulter aux chrétiens en mille manières, parce qu'ils se sentoient soutenus par la puissance impériale.

On

On détruisit facilement ce qui restoit de l'ancien temple, jusqu'à n'y pas laisser pierre sur pierre, selon la lettre des écritures. On creusa avec la même facilité les fondations du nouveau; mais sitôt qu'on eut posé les premières pierres, il survint un horrible tremblement de terre : celle-ci les vomit en quelque sorte de son sein, et les jeta à une grande distance. Des courbillons de vent emportèrent le sable, la chaux et tous les autres matériaux dont on avoit fait des amas immenses. Mais ce qu'il y eut de plus terrible comme de plus divin, c'est que les globes de feu sortant de l'édifice et roulant de tous cotés avec une rapidité effroyable, renversèrent les ouvriers, les entraînèrent avec eux, les consumèrent jusqu'aux os, ou les réduisirent entièrement en cendres. La flamme alla même trouver et sembla dévorer avec avidité les marteaux, les pioches, les ciseaux et tous les instrumens qui étoient en réserve dans un bâtiment écarté. Un torrent de feu, serpentant par le milieu de la place et jaillissant çà et là en mille rayons étincelans, brûla et étouffa les Juifs qu'il discernoit avec une sorte d'intelligence. Ce terrible phénomène se réitéra plusieurs fois en plein jour. La nuit, chaque Juif aperçut sur ses vêtemens des croix si bien empreintes qu'on ne pouvoit les effacer, quelques efforts que l'on fit. Il parut aussi dans les airs, depuis le Calvaire jusqu'à la montagne des Oliviers, une croix étincelante de lumière. Les

obstinés enfans de Jacob ne laissèrent pas de retourner au travail à diverses reprises ; ils se rassuroient les uns les autres ; ils vouloient à toute force tirer parti de la faveur du prince apostat. Toujours ils furent repoussés d'une manière également fatale pour eux et miraculeuse ; en sorte que plusieurs et un nombre encore plus grand d'idolâtres confessèrent avec éclat la divinité de Jésus-Christ et demandèrent le baptême.

Non-seulement tous les historiens ecclésiastiques, mais les païens même, tel que Ammien-Marcellin, tout admirateur qu'il se montre de l'empereur Julien, rapportent unanimement ce prodige.

Emules et admirateurs de Julien l'apostat, les incrédules du dix-huitième siècle avoient formé le projet insensé de démentir l'oracle infaillible par lequel Jésus-Christ nous annonce que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise. Sophismes, calomnies, impostures, persécutions, cruautés, ils avoient tout mis en œuvre pour l'exécuter ; et se glorifiant par avance du succès de leur entreprise, ils publioient déjà hautement que le règne des souverains pontifes alloit finir ; que le siége du chef de l'Eglise seroit renversé ; que la pierre, selon l'expression de Notre-Seigneur, sur laquelle il repose, seroit brisée, et que sur ses ruines s'élèveroit le trône de la raison, qui deviendroit la seule divinité de tout l'univers. Mais à quoi ont abouti tous

leurs vains efforts ? Les projets de l'impiété ont été confondus ; le Saint-Siége a subsisté ; Saint Pierre a eu un successeur dans Pie VII, et les violentes tempêtes que les incrédules avoient excitées pour priver les hommes des vives lumières et des salutaires influences de la religion, n'ont servi qu'à leur en mieux faire sentir les avantages et la nécessité. *Nul ne peut détruire ce que Jésus-Christ a fondé, et relever ce qu'il a renversé.* (St. Jean Chrysostôme.)

Les soldats fidèles à leur religion.

MAXIMIEN, empereur païen, ayant commandé la légion thébaine avec d'autres troupes contre les chrétiens, qu'il faisoit enlever partout et conduire à la mort ; cette légion, qui étoit toute composée de chrétiens, déclara nettement qu'elle ne pouvoit obéir à des ordres si injustes. L'empereur fut tellement irrité de son refus, qu'il ordonna aussitôt qu'on la décimât ; et les soldats sur lesquels tomba le sort furent mis à mort ; les autres restèrent inébranlables, et s'entr'exhortèrent à persévérer fidèlement dans leur religion. Cette première décimation fut suivie d'une seconde qui ne produisit pas plus d'effet. Maximien fit dire alors à la légion qu'ils périroient tous, s'ils persistoient dans leur désobéissance. Tous, animés par Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers, en-

voyèrent à l'empereur la réponse que nous allons rapporter en substance.

« Nous sommes vos soldats ; mais nous » sommes aussi les serviteurs du vrai Dieu. » Nous vous devons le service militaire et » l'obéissance ; mais nous ne pouvons re- » nier celui qui est notre créateur et notre » maître, comme il est aussi le vôtre, » quand vous ne voudriez pas le recon- » noître pour tel. Vous nous trouverez » dociles à vos ordres dans toutes les cho- » ses qui ne sont pas contraires à la foi, » et notre conduite passée doit vous en » répondre. Nous sommes prêts à nous » opposer à vos ennemis, en quelque lieu » qu'ils soient : mais nous ne pouvons » tremper nos mains dans le sang inno- » cent. Nous avons fait serment à Dieu » avant de vous le faire ; vous fieriez-vous » au second serment, si nous allions vio- » ler le premier? Vous voulez que nous » punissions les chrétiens, et nous le som- » mes tous. Nous avons vu massacrer nos » compagnons sans les plaindre ; et nous » nous sommes même réjouis du bonheur » qu'ils avoient de mourir pour leur reli- » gion. L'extrémité à laquelle on nous ré- » duit n'est point capable de nous inspirer » des sentimens de révolte : nous avons » les armes à la main ; mais nous ne savons » ce que c'est que de résister, parce que » nous aimons mieux mourir innocens, » que de vivre coupables. »

Loin de se laisser fléchir par de si beaux sentimens, Maximien n'en devint que

plus furieux ; et désespérant d'ébranler la constance de ces soldats, il les fit investir par son armée qui les massacra tous sans exception. On n'en vit pas un seul faire des résistances : tous mirent bas les armes, et se laissèrent tranquillement égorger par les soldats païens. La légion thébaine étoit pourtant composée de six mille hommes bien armés, qui pouvoient du moins vendre leur vie bien cher. Mais ils savoient qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, il faut aussi rendre à César ce qui est à César ; et, fidèles aux maximes de leur religion, ils se firent un devoir de préférer le martyre à l'apostasie et à la rébellion. (Tiré des *actes véritables des Martyrs*, recueillis par Don Ruinart, tome 1, page 400.)

Admirable leçon sur l'aumône.

MÉLANIE, illustre dame romaine, ayant eu la dévotion de visiter les déserts de l'Egypte, y trouva St. Pambo, le plus célèbre des solitaires, occupé à faire des corbeilles, comme le dernier des frères ; elle voulut lui faire un présent digne d'elle, et lui fit offrir différentes pièces d'argenterie, qui montoient à quatre cent cinquante marcs. Le solitaire dit simplement et sans quitter son ouvrage : Que Dieu vous récompense, ma fille : puis s'adressant à son économe : « Distribuez, ajouta-» t-il, ces aumônes aux solitaires qui vi-» vent en Lybie et dans les îles : car ces » monastères sont plus indigens que les

» nôtres. » Après ce peu de paroles, il continua son travail en silence. Mélanie, encore plus étonnée de cette indifférence, lui dit : « Mon père, il est bon que vous » sachiez qu'il y a quatre cent cinquante » marcs. » Le saint, sans tourner les yeux sur ces richesses ni sur la donatrice : « Ma » fille, reprit il, celui à qui vous offrez » votre argent n'a pas besoin que vous lui » en accusiez le compte, puisqu'il pèse » dans sa balance les montagnes et tout le » globe de l'univers. Vous auriez raison de » m'en dire la valeur, si j'étois le terme » de votre charité; mais si elle se rapporte » au Seigneur, devant qui deux oboles » l'emportent sur la plus riche offrande, » le meilleur est que votre main gauche » ignore ce qu'offre la droite. »

(*Pallade*, *hist. laus.* c. 10.)

Les deux voisins réconciliés.

Deux marchands d'une ville, voisins et jaloux l'un de l'autre, vivoient dans une inimitié scandaleuse. L'un d'eux, rentrant en lui-même, écouta la voix de la religion qui condamnoit ses ressentimens ; il consulta une personne de piété qui avoit sa confiance, et il lui demanda comment il falloit qu'il s'y prît pour se réconcilier. « Le meilleur moyen, répondit-elle, est » celui que je vais vous indiquer. Lorsque » des personnes viendront à votre bouti- » que pour acheter, et que vous n'aurez » pas ce qui leur convient, conseillez-leur » d'aller chez votre voisin. » Il le fit

L'autre marchand, instruit d'où lui venoient ces acheteurs, fut sensible aux bons offices d'un homme qu'il regardoit comme son ennemi ; il alla chez lui pour l'en remercier, lui demanda, les larmes aux yeux, pardon de la haine qu'il lui avoit portée, et le conjura de le recevoir au nombre de ses meilleurs amis. Sa prière fut exaucée, et la religion unit étroitement ceux que l'intérêt et la jalousie avoient divisés.

La mère vraiment chrétienne.

La veuve d'un mandarin ou grand seigneur de la Chine, ayant conduit dans un oratoire sa fille unique, âgée d'environ quatre ans, lui adressa ces paroles : « Je » t'aime, Dieu le sait, ma chère enfant ; » et comment ne te pas aimer, puisque tu » es le seul gage que ton père, en mourant, » m'ait laissé de sa tendresse. Cependant, » si je croyois que tu dusses jamais abandonner » Jésus-Christ, ou perdre l'innocence » de ton baptême, je prierois le » Seigneur de te retirer au plutôt de ce » monde. Oui, répéta-t-elle trois ou quatre » fois, regardant une image de Notre-Seigneur » et croyant n'être point entendue ; » oui, mon Dieu, elle est à vous, » vous pouvez la reprendre. Bien loin de » la pleurer, je vous remercierai de la » grâce que vous lui aurez faite. » Ces paroles rappellent celles de la reine Blanche, citées ci-devant. Toutes les mères

chrétiennes devroient sans cesse répéter à leurs enfans les unes et les autres.

Exemple effrayant des suites funestes des mauvaises lectures.

Un Anglais, nommé Williams Béalde, s'étoit marié, dans la ville de Sairfield, avec une femme aimable et d'une honnête famille. Il avoit quatre enfans dont il dirigeoit l'éducation avec un soin et une vigilance extrêmes. Il paroissoit être un excellent père et un bon mari. Ses affaires de commerce déclinant depuis quelques années, il se livra à la lecture, et malheureusement il préféra celle des livres qui ont été faits contre la religion ; il en adopta tous les principes, écarta toute idée de vice et de vertu, et regarda les hommes comme de simples machines. Il se crut en droit de disposer de sa vie, de celle de sa femme et de ses enfans. Un matin il envoya son domestique porter une lettre dans le voisinage, à un ami qu'il prioit de venir à sa maison avec deux personnes, pour voir le changement de son état et de celui de sa famille. A la réception de la lettre, l'ami vola ; mais il étoit trop tard : ce malheureux avoit employé le poignard, la hache et le pistolet. Il s'étoit servi des premières armes pour détruire sa famille, et il avoit tourné la dernière contre lui. Le juge, après une enquête, condamna sa mémoire. Son corps fut exposé à l'opprobre public et jeté à la voirie ; on enterra sa femme et ses enfans

avec décence. Tous les cœurs humains et sensibles versèrent des larmes sur le sort de cette famille, et conçurent une nouvelle horreur pour des livres qui avoient fait un barbare d'un homme qui, avant d'avoir perdu la religion, avoit mérité l'estime de toutes les personnes qui le connoissoient. (*Tiré du Comte de Valmont.*)

PAROLES REMARQUABLES.

Des brigands qui avoient découvert saint Hilarion dans sa retraite, voyant qu'ils n'avoient rien à enlever à un homme dépouillé de tout, résolurent de se divertir à lui faire peur. Ils s'approchèrent donc de lui sans se donner pour ce qu'ils étoient, et lui demandèrent s'il ne craignoit pas les voleurs qui infestoient la vaste forêt qu'il habitoit. *Pourquoi craindrois-je*, répliqua le saint, *puisque je ne possède rien. Mais ils peuvent vous ôter la vie*, poursuivirent les brigands. *Cela est vrai*, dit Hilarion ; *mais quand on n'a d'attache à rien dans ce monde, on craint peu de le quitter.*

Le vénérable Jean d'Avila fut affligé, à la fin de sa vie, de différentes infirmités; mais les douleurs aiguës qu'il ressentoit ne lui arrachèrent jamais que ces belles paroles qui sont un parfait modèle de prière pour tous ceux qui souffrent. *Mon Dieu,*

augmentez mes souffrances, ***mais donnez-moi la patience.***

La sœur de saint Thomas d'Aquin lui demandoit un jour comment elle pourroit se sauver : *en le voulant*, lui répondit le saint.

On conseilloit un jour à saint Yves d'attendre quelques mois pour vendre son blé plus cher, et pour avoir par ce moyen de quoi faire de plus grandes aumônes aux pauvres, à qui il distribuoit tous ses revenus. *Que sais-je*, répondit-il, *si je serai alors en vie. En attendant ainsi*, lui dit la même personne, *j'ai gagné un cinquième. Et moi*, reprit le saint, *j'ai gagné le centuple pour ne l'avoir pas fait.*



Lorsqu'on faisoit à St. François de Borgia, duc de Candie, des représentations sur l'abondance de ses aumônes, il répondoit : *Si j'avois dépensé pour mes plaisirs une somme encore plus considérable, personne n'y trouveroit à redire. Mais j'aime mieux que l'on me blâme et me priver du nécessaire, que de laisser dans la misère les membres souffrans de Jésus-Christ.*



Une personne du monde disoit à un religieux recommandable par son esprit et par ses lumières, qu'elle ne croyoit pas qu'il y eût du mal à fréquenter la comédie. *Si l'on faisoit une quête*, lui répondit-il, *pour entretenir dans le crime et dans le*

libertinage des courtisanes ou d'autres personnes de mauvaise vie, ne vous croiriez-vous point coupable d'y contribuer? Je vous entends, reprit l'autre; *mais est-il défendu de contribuer à l'amusement du public? Oui, sans doute*, répondit le religieux, *lorsque cet amusement est une occasion de péché pour plusieurs. S'il est quelquefois permis de tolérer un mal pour en empêcher un plus grand, il ne l'est jamais d'y coopérer, même pour faire du bien.* Cette personne qui avoit beaucoup de jugement et de droiture, convint qu'il avoit raison.



Une dame du grand monde demanda un jour à saint François de Sales si, par complaisance pour son mari qui sembloit l'exiger, elle ne pourroit pas aller quelquefois au bal. Voici ce que le saint lui répondit : *Je vous permets d'y aller à une condition : c'est que pendant tout le temps que vous y serez, vous penserez continuellement à la mort.*



Lorsqu'on vint apporter le bâton de maréchal de France à M. de Castelnau, six heures avant sa mort, il répondit : *Cela est beau en ce monde; mais je vais dans un pays où cela ne me servira guère.* C'est ce que tout chrétien devroit se dire à la vue de tout ce qui peut flatter son orgueil et sa vanité.



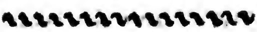
On demandoit à un philosophe chrétien dont la maison brûloit, pourquoi il regardoit avec un air si tranquille les flammes qui la consumoient : *C'est*, répondit-il, *que le feu peut m'ôter ma maison ; mais il ne peut m'ôter mon Dieu.*



Se servant d'une grossière expression très-familière aux corrupteurs du peuple dans les campagnes, un incrédule subalterne disoit à ses paysans : *Vous laisserez-vous encore embêter par vos prêtres ? Il n'y a d'embêtés parmi nous*, lui répondit un de ces braves gens, *que ceux qui se laissent gâter par des incrédules qui ont le talent de changer les hommes en bêtes.*



Un prétendu *esprit fort* avoit entassé beaucoup d'absurdités pour prouver que nous n'avons pas une ame. Les personnes présentes à ce discours étoient à se regarder, sans lui répondre. Il s'adressa à une dame, et lui demanda d'un air de triomphe ce qu'elle pensoit de sa philosophie. *Monsieur*, lui répondit cette dame, *il me semble que vous venez de nous prouver avec beaucoup d'esprit que vous n'êtes qu'une bête.*



Un père qui donnoit de mauvais exemples à ses enfans, mais qui vouloit pour-

tant les bien élever, demandoit à un de ses amis recommandable par ses lumières et par sa sagesse, les moyens qu'il devoit prendre pour les former à la vertu. *Je n'en connois qu'un*, lui répondit-il, *c'est de leur en donner l'exemple ; les enfans oublient pour l'ordinaire ce qu'on leur dit ; mais ils font toujours ce qu'ils voient faire.*



Un militaire demandoit au chevalier Bayard quels biens on devoit chercher à laisser à ses enfans: *Ce qui ne craint*, répondit le bon chevalier, *ni le temps, ni la puissance humaine : la sagesse et la vertu.*



PRIÈRES

DE LA SAINTE MESSE,

AVEC L'EXPLICATION DE SES CÉRÉMONIES.

La Messe est la première et la plus efficace de toutes les prières, étant appelée pour cette raison, par les saints Pères, la prière de l'Oblation, dans laquelle se rencontre la grâce. *C'est ce qui doit faire craindre tous ceux qui entendent la*

Sainte Messe, parce qu'il faut y apporter une révérence et une dévotion plus grande que celle qu'on y apporte ordinairement.

PRIÈRE AVANT LA MESSE.

Je crois fermement, ô mon Dieu! que la Messe est le sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ votre Fils. Faites que j'y assiste aujourd'hui avec l'attention, le respect et la frayeur que demandent de si redoutables mystères.

Je m'unis au prêtre et à toute votre Eglise, pour vous offrir ce sacrifice dans les mêmes vues dans lesquelles Jésus-Christ l'a offert.

Ne permettez pas que j'entre dans la salle du festin des noces de votre Fils, sans avoir la robe nuptiale; purifiez mon ame. Les choses saintes sont pour les Saints; il ne m'est pas permis d'approcher si près de vous, que je n'aie ôté auparavant les souliers de mes pieds, c'est-à-dire, de mon cœur l'attachement et l'affection au péché. Je déteste tous mes péchés, je vous en demande pardon, j'y renonce à jamais.

Pendant que le Prêtre est au bas de l'Autel.

Le Prêtre étant au pied de l'Autel, commence par le signe de la Croix : In nomine Patris, et Filii, etc., *pour faire concevoir la pensée de l'auguste présence de la sainte Trinité, et invoquer son secours.*

Le Confiteor *se dit pour faire voir la pureté qu'exige la célébration de ce saint Sacrifice, et demander à Dieu pardon de nos péchés par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur, de la sainte Vierge et de tous les Saints.*

Mon Dieu, faites que je connoisse et que je sente le nombre et l'énormité de mes péchés ; je vous supplie, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de la sainte Vierge et de tous les Saints, de m'en accorder le pardon et la rémission.

(*Réciter le* Confiteor.)

Lorsque le Prêtre monte a l'Autel, et qu'il le baise.

Le Prêtre baise l'Autel pour marque de l'espérance qu'il a d'être réconcilié avec Dieu. Animons-nous avec lui d'une sainte confiance.

A l'Introït.

Mon Dieu, purifiez par votre grâce mon cœur et mes lèvres, pour me rendre digne de vous offrir avec le Prêtre les louanges qu'il vous donne, et d'obtenir la miséricorde qu'il vous demande pour moi et pour tous les fidèles vivans et morts.

Pendant les Kyrie.

On répète trois fois Kyrie, eleison, *qui signifie*, Seigneur, ayez pitié de nous, *pour figurer la coutume de l'Eglise, qui commence toutes ses prières par la psalmodie, afin d'exciter l'attention et la ferveur des fidèles, et nous faire voir que ce n'est qu'à force de prier que nous pouvons obtenir les secours de Dieu dans nos besoins.*

Père

PÈRE tout-puissant, qui nous avez créés, ayez pitié de nous : Fils éternel, qui nous avez rachetés, ayez pitié de nous; Esprit-Saint, qui seul pouvez nous sanctifier, ayez pitié de nous.

DE L'ENCENSEMENT DE L'AUTEL ET APRÈS L'OFFRANDE.

Cette pratique a lieu aux Messes solennelles pour offrir à Dieu les prières des fidèles, figurées par les parfums, et lui présenter leurs oblations.

AU GLORIA IN EXCELSIS.

Le Gloria in excelsis *est un Cantique par lequel l'Eglise exprime le respect qu'elle a pour la Majesté de Dieu, et l'amour qu'elle porte à son Fils J. C. qui s'est offert en sacrifice sur la croix pour sauver les hommes. Elle renouvelle sa joie en lui donnant toutes sortes de louanges sublimes de reconnoissance.*

O PÈRE céleste ! faites-nous la grâce de vous glorifier, de vous adorer et de vous demandre misé-

ricorde avec un esprit vraiment contrit et humilié. O Jésus-Christ notre Sauveur! vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, avec le Saint-Esprit en la gloire du Père. Faites, ô mon Dieu! que tout ce que nous penserons, dirons et ferons, soit pour votre gloire, pour votre honneur et pour la sanctification de nos ames.

Au Dominus vobiscum.

Par le Dominus vobiscum, *qui veut dire* que le Seigneur soit avec vous, *le Prêtre souhaite au peuple la bénédiction de Dieu; il baise l'Autel pour montrer que pour la donner il a besoin de la prendre lui-même de Jésus-Christ représenté par l'Autel. On répond au Prêtre:* Et cum spiritu tuo, *c'est-à-dire*, que le Seigneur soit avec votre esprit; *pour montrer l'esprit d'amour et la charité qui est nécessaire entre les fidèles et le Prêtre, pour drier ensemble et obtenir les grâces de Dieu.*

Seigneur, répandez votre esprit sur le Prêtre et sur nous, afin que

nous puissions vous bien prier et être exaucés pour votre gloire, pour notre salut.

PENDANT L'OREMUS.

Le mot Oremus *veut dire* prions : *et le prêtre l'adresse aux assistans pour les avertir de la prière qu'il va faire et du besoin de nous unir à lui pour obtenir l'accomplissement de nos demandes à Dieu. Le Prêtre finit l'oraison par les mots de* Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.; *c'est-à-dire*, Seigneur, nous vous demandons ces choses par Jésus-Christ, notre médiateur auprès de vous.

SEIGNEUR, daignez écouter favorablement les prières que le Prêtre vous adresse pour nous. Donnez-nous, s'il vous plaît, les grâces et les vertus dont nous avons besoin pour mériter le bonheur éternel. Remplissez notre cœur de reconnoissance pour vos bontés, d'aversion pour nos défauts, de charité pour notre prochain, même pour nos ennemis. Enfin, mon Dieu, faites que nous nous con-

duisions en tout temps et en toute occasion d'une manière qui vous soit agréable : nous sommes indignes de toutes ces grâces; mais nous vous les demandons au nom et par les mérites de Jésus-Christ, qui les a méritées pour nous.

De l'Amen.

On répond Amen *après les oraisons, c'est-à-dire*, Ainsi soit-il, *pour montrer que nous consentons aux paroles du Prêtre, et que nous ratifions toutes les demandes qu'il a faites à Dieu.*

A l'Epître.

L'Epître contient les renseignemens des Prophètes et des Apôtres : elle nous apprend à connoître, à servir Dieu, et nous prépare à la perfection de la loi qui est renfermée dans l'Evangile.

Epître de saint Paul aux Colossiens.

Mes frères, revêtez-vous comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde,

de bonté, d'humilité, de modestie et de prudence ; vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourroit avoir contre lui, et vous entrepardonnant comme le Seigneur vous a pardonné. Mais surtout revêtez-vous de la charité, qui est le lien de la perfection ; faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelés, comme ne faisant tous qu'un corps, et soyez reconnoissans. Que la parole de Jésus-Christ habite en vous avec plénitude, et vous comble de sagesse ; instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur, avec édification, les louanges du Seigneur. Quoi que vous fassiez, ou en parlant, ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père.

PRIÈRES APRÈS L'EPÎTRE.

SEIGNEUR, vos saintes écritures nous apprennent qu'il faut fuir le

péché comme un serpent ; qu'il faut nous abstenir de tout ce qui a quelque apparence de mal ; qu'il faut nous supporter charitablement les uns les autres, souffrir patiemment les injures et les injustices qu'on nous fera, ne rendre jamais le mal pour le mal, et tâcher de gagner ceux qui nous persécutent en leur faisant du bien. Imprimez, ô mon Dieu! toutes ces vérités dans notre cœur, et faites par votre grâce que nous nous y conformions dans toute notre conduite.

Du transport du livre de droite a gauche sur l'Autel.

Ce transport du livre est pour nous faire voir que les Juifs ayant refusé d'écouter les Prophètes et les Apôtres, furent abandonnés, et que les Apôtres sont allés vers les Gentils auxquels ils ont transféré l'Evangile.

A l'Evangile.

L'Evangile contient la vie de Jésus-Christ et la loi qu'il nous a apportée, ce sont les paroles de la vie éternelle que les fidèles doivent écou-

ter, méditer pour en nourrir leur ame. On se lève pour cet effet et pour marquer que nous devons tout quitter pour suivre Jésus-Christ qui y parle, et nous tenir prêts à faire ce qu'il commande dans son Evangile.

Les trois petites croix qu'on se fait avec le pouce quand on le commence, la première sur le front est pour nous apprendre à ne pas rougir de l'Evangile; la deuxième sur notre bouche et la troisième sur notre poitrine, sont pour figurer que ce que nous allons entendre doit faire le sujet de nos discours et de nos pensées : nous devons alors prier pour en obtenir la grâce.

Le saint Evangile selon saint Matthieu, 10. 26.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples; il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu. Dites dans la lumière ce que je vous dis dans l'obscurité, et prêchez sur le haut des maisons ce qui vous aura été dit à l'oreille. Ne craignez point

ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'ame ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer et le corps et l'ame. N'est-il pas vrai qu'on a deux passereaux pour une obole ? Néanmoins il n'en tombe aucun sur la terre sans la volonté de votre Père : les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ainsi, ne craignez point : vous valez mieux qu'un grand nombre de passereaux. Quiconque donc me confessera et me reconnoîtra devant les hommes, je le reconnoîtrai aussi devant mon Père qui est dans le ciel.

Prière après l'Evangile.

Mon Dieu, vous nous enseignez dans votre Evangile que tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, (c'est-à-dire, qui se contentent de faire des prières sans avoir une volonté sincère de garder votre loi), n'entreront pas dans le royaume du ciel ; mais que ceux-là seulement y entreront qui auront fait la volonté de Dieu en pratiquant ses commandemens, et en s'acquittant fidèlemen

fidèlement des devoirs de leur état; vous nous y enseignez aussi qu'il faut être doux et humble de cœur, aimer nos ennemis, renoncer à nous-mêmes, combattre sans cesse nos mauvaises inclinations, porter notre croix tous les jours, et mener une vie mortifiée et pénitente. Faites-nous la grâce d'aimer ces vérités, puisque ce n'est qu'en les aimant que nous les observerons comme nous le devons.

Au Credo.

On dit le Credo *après l'Evangile, pour affirmer les vérités qui y sont révélées: c'est une profession de foi qu'il faut faire, pour les soutenir en toute occasion.*

Mon Dieu, faites que j'aie une sincère reconnoissance pour la miséricorde que vous m'avez faite de me rendre chrétien par le baptême, de m'instruire des vérités que l'Eglise enseigne; mais faites aussi, ô mon Dieu! par les secours de votre grâce, que ma conduite soit conforme à ma croyance, et que je ne

rougisse jamais de faire connoître en toute occasion, tant par mes actions que par mes paroles, que je veux vivre et mourir selon votre Evangile, et non selon les maximes du monde.

On peut réciter le symbole des Apôtres avant ou après la prière ci-dessus.

Au Dominus vobiscum.

Mon Dieu, que votre grâce soit avec nous et avec le Prêtre, pour vous offrir comme il faut ce saint sacrifice.

A l'Offertoire.

Avant de découvrir le Calice, le **Prêtre** *dit quelques versets de l'Ecriture sainte. C'est alors que dans les grandes messes on va à l'offrande. Ce qu'on y donne est offert à Dieu en la personne de ses Ministres, et l'on doit donc par cette raison le donner avec joie et de bon cœur, en reconnoissance de ses divines bontés et pour obtenir ses bénédictions, en s'offrant aussi soi-même à ce Père divin. Il faut éviter*

l'abus de ceux qui font de cette cérémonie un trophée de vanité.

Ensuite le Prêtre ayant découvert le Calice, il prend le pain et le vin qui vont être changés au Corps et au Sang de Jésus-Christ; il les élève un peu, les offre à Dieu comme préparés à devenir, par la Consécration, une hostie sainte et sans tache, le suppliant de la recevoir pour l'expiation de ses péchés, de ceux des assistans et de tous les fidèles vivans et morts. Nous devons donc nous unir au Prêtre dans cette action si utile à notre salut.

Père éternel, recevez le pain et le vin qui vous sont offerts et qui seront bientôt changés au Corps et au Sang de Jésus-Christ votre Fils, qui veut bien nous servir de victime, s'offrir lui-même pour nous, et nous offrir avec lui. Tout indignes que nous sommes, ô mon Dieu! nous vous offrons ce divin Fils, pour vous rendre par lui toute la gloire qui vous est due, pour vous remercier de tous vos bienfaits, et pour obtenir par ses mérites la

rémission de nos péchés et toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour parvenir à la vie éternelle.

Au Lavabo.

Le Prêtre ayant lavé ses mains avant de commencer la Messe, lave ici ses doigts pour suivre l'exemple de Jésus-Christ, qui lava les pieds à ses Apôtres qui étoient déjà purs, avant de leur donner l'Eucharistie, et pour montrer que ce n'est pas assez pour célébrer les saints Mystères, de n'être point souillé d'actions criminelles, mais qu'il faut se purifier des moindres taches du péché.

Mon Dieu, daignez laver mon ame et la purifier de toutes les souillures du péché; détruisez en moi jusqu'aux moindres imperfections, et rendez par votre sainte grâce mon ame aussi pure qu'elle l'étoit après le baptême.

A l'Orate, fratres.

Après s'être lavé les doigts, le Prêtre fait secrètement une seconde

oblation du sacrifice qu'il va présenter à la Ste. Trinité, en mémoire de la passion, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de N. S. J. C.; et pour obtenir la grâce de la faire dignement, il se tourne vers les assistans, en leur disant: Orate, fratres, *c'est-à-dire*, priez, mes frères, *pour les avertir de se joindre à lui par leurs prières, pour rendre agréable à Dieu l'oblation qu'il va lui faire du sacrifice pour lui et pour eux.*

SEIGNEUR, exaucez les prières de tous vos fidèles qui sont unis pour vous offrir ce grand sacrifice, que nous vous supplions de recevoir pour la gloire de votre nom, pour notre utilité particulière et pour le bien de toute votre Eglise. Daignez mettre dans notre cœur les dispositions nécessaires pour assister utilement et avec fruit à cette grande action de notre religion; sanctifiez le Prêtre qui célèbre vos divins Mystères, et purifiez ses mains et son cœur, afin qu'il soit en état d'attirer vos grâces sur lui et sur nous.

A la Préface et au Sanctus.

La Préface est la préparation plus prochaine du Sacrifice. Lorsque le Prêtre dit : Sursùm corda, *c'est-à-dire*, élevez vos cœurs, *on lui répond :* Habemus ad Dominum, *c'est-à-dire*, nous avons nos cœurs élevés au Seigneur, *il faut donc faire ce que disent ces paroles, pour plaire à Dieu et en obtenir ses grâces divines. Le chant admirable de* Sanctus, Sanctus, Sanctus, *qui veut dire trois fois* Saint, *est une exhortation du Prêtre aux fidèles de remercier Dieu par Jésus-Christ. Ce chant est celui des Chérubins, que le prophète Isaïe entendit lorsqu'il fut transporté en vision devant le trône de Dieu.*

Seigneur, élevez nos cœurs au ciel, afin que nous vous y adorions avec les Anges, en disant comme eux, *Saint*, *Saint*, *Saint* le Seigneur, le Dieu des armées; les cieux et la terre sont remplis de la majesté de sa gloire.

Après le Sanctus.

Seigneur, nous vous offrons ce grand Sacrifice pour tous nos besoins et principalement pour ceux de nos ames ; nous vous l'offrons aussi pour toute l'Eglise, pour N. S. P. le Pape, pour les Evêques, et pour les Princes et autres supérieurs qui nous gouvernent, et pour tous les fidèles qui sont répandus par toute la terre : nous vous l'offrons en particulier pour nos parens, pour nos bienfaiteurs, pour nos amis et aussi pour nos ennemis. Nous vous supplions par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de la Sainte Vierge et de tous les Saints, de nous donner la paix durant cette vie, de nous sauver de la damnation éternelle, et de nous mettre au nombre de vos élus, afin que nous puissions vous aimer et vous louer avec les Anges et les Saints pendant toute l'éternité.

Au Memento des vivans.

Le Prêtre fait ce Memento, *parce qu'il offre le Sacrifice pour lui,*

pour tous les assistans, et pour toute l'Eglise, qui veut dire société des fidèles, et particulièrement pour ceux qu'il recommande à Dieu. Imitons l'exemple du Prêtre et joignons nos prières aux siennes.

Le Prêtre continue pour opérer la Consécration, et commence par des signes de croix pour bénir le pain et le vin. Nous devons, dans cet intervalle, redoubler d'attention et de ferveur, en adressant à Dieu toutes sortes de remercîmens de ce qu'il va nous donner de nouveau son Fils J. C. pour rédempteur.

A LA CONSÉCRATION.

MON Sauveur Jésus-Christ, je crois que vous faites sur l'Autel, par le ministère du Prêtre, ce que vous avez fait la veille de votre mort, en changeant le pain et le vin en votre Corps et en votre Sang; daignez aussi changer mon cœur par la puissance de votre grâce; donnez-moi un cœur qui soit selon le vôtre.

A L'ÉLÉVATION.

C'est pour rendre à Dieu un honneur infini, que le Prêtre élève en sa présence le Corps et le Sang de Jésus-Christ ; les signes de croix qu'il fait avec l'Hostie sur le Calice et sur l'Autel, représentent à Dieu le sacrifice sanglant que son Fils lui a présenté lui-même sur la croix.

JE vous adore, mon aimable Sauveur, qui avez bien voulu être attaché pour moi sur la croix. O bon Jésus ! qui avez été le prix de mon ame, soyez mon salut et ma vie. Je vous adore présent sur l'Autel, je m'anéantis devant vous et avec vous. Seigneur, augmentez ma ſoi, mon respect et ma reconnoissance pour vous.

AU MEMENTO DES MORTS.

Le Prêtre fait ce Memento *, c'est-à-dire qu'il prie Dieu de se souvenir de ceux qui, étant morts dans la foi et dans la grâce, n'ont cependant pas été trouvés assez purs pour entrer dans le ciel aussitôt*

après leur mort, et qui souffrent les peines du purgatoire. Le Prêtre prie Dieu de leur donner du soulagement et de les délivrer de leurs souffrances, pour les mettre dans son saint repos; nous devons nous joindre au Prêtre, et prier dans les mêmes intentions pour tous, et particulièrement pour ceux qui nous intéressent.

APRÈS L'ELÉVATION.

O Père de miséricorde! nous vous offrons cette Hostie sainte qui est sur l'Autel, pour vous rendre nos hommages et nos adorations, pour vous remercier de tous vos bienfaits, pour obtenir le pardon de nos péchés, et pour vous demander toutes les grâces dont nous avons besoin pour mener une vie chrétienne, exempte de péchés et remplie de bonnes œuvres. Nous vous supplions aussi, ô mon Dieu! de vous souvenir des fidèles qui sont morts dans votre grâce, particulièrement de nos parens, amis et bienfaiteurs : daignez leur pardonner le reste de leurs péchés, et

leur accorder le repos éternel et la joie de votre Paradis. Comme rien n'est bon, rien ne vous plaît qu'en Jésus-Christ votre Fils, et que vous ne nous aimez qu'à cause que nous sommes ses membres, c'est par lui que vous nous donnez les grâces; recevez par lui nos remercîmens; soyez béni et glorifié en lui, par lui et avec lui, ô Dieu Père tout-puissant ! en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

A NOBIS QUOQUE PECCATORIBUS.

On se frappe alors la poitrine, pour faire voir que l'on est pécheur, qu'on a besoin de la miséricorde de Dieu, et que pour l'obtenir, nous fondons notre espérance sur sa bonté divine et sur les mérites du Sacrifice de Jésus-Christ, renouvelé sur l'Autel par les mains du Prêtre.

AU PATER.

Le Prêtre dit cette prière, parce qu'elle fut enseignée par Jésus-Christ lui-même, et qu'elle est la

plus sainte et la plus efficace que l'on puisse faire, renfermant tout ce que nous devons demander à Dieu. Nous devons donc aussi la réciter avec ferveur et confiance. Le Prêtre ajoute : Seigneur, délivrez-nous de tous nos maux passés, présens et à venir, *c'est-à-dire, de nos péchés passés, de ceux actuels et futurs.* (Il faut dire *Notre Père, qui êtes au ciel*, etc.

A LA FIN DU PATER.

MON Dieu, délivrez-moi des péchés que j'ai commis pendant ma vie passée, et dont je suis comptable à votre justice ; délivrez-moi de mes mauvaises habitudes et de ma concupiscence toujours présente, qui me sollicite au mal. Enfin, mon Dieu, délivrez-moi des tentations du démon, de la chair et du monde, et de la mort éternelle.

A L'AGNUS DEI.

Le Prêtre, avant la communion, priant pour tout le peuple, fait

cette invocation à Jésus-Christ, pour reconnoître le besoin que nous avons toujours de sa miséricorde, quoiqu'il ait été l'Agneau de Dieu qui s'est offert en sacrifice pour notre rédemption.

Mon Sauveur Jésus-Christ, vous êtes le véritable Agneau de Dieu immolé pour effacer nos péchés; faites, par votre grâce, qu'ayant reçu le pardon de nos péchés, nous menions une vie nouvelle, et accordez-nous la charité et la paix avec notre prochain, que vous avez tant recommandée, et qui est si nécessaire pour avoir part aux effets et aux grâces de la sainte communion.

Au Domine, non sum dignus.

Lorsque le Prêtre va communier, il dit trois fois avec un profond sentiment de notre indignité. Domine, non sum dignus, *c'est-à-dire*, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, mais dites seulement une parole, et mon ame sera guérie. *Quand nous commu-*

nions réellement, nous imitons le Prêtre; mais nous devons toujours communier spirituellement, en demandant à Jésus-Christ de nous donner son Esprit par la participation de sa grâce, pour le jour où nous communions sacramentellement.

Seigneur, quoique je sois très-indigne, par mes péchés et par mes infidélités, de m'approcher de votre Autel et de vous recevoir par la communion, j'ose vous supplier de me donner quelque part à vos miséricordes: daignez m'accorder la grâce de participer à la vertu de votre sacrifice; éclairez mon esprit, fortifiez ma volonté et purifiez mon cœur, pour ne penser qu'à vous, pour ne vouloir et n'aimer que vous, et pour l'amour de vous; faites, par votre grâce, que je désire de ne vivre, de ne souffrir et de ne mourir que pour vous.

Pendant les dernières Oraisons.

Le Prêtre demande les fruits de l'excellent Sacrifice qui vient d'être

offert à Dieu : ce sont la rémission des péchés, la grâce d'une sainte vie et le mérite de la vie éternelle.

Mon Dieu, accordez-nous, en vertu du Sacrifice que nous venons de vous offrir, la rémission de nos péchés et toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour nous sauver ; donnez-nous surtout un amour ardent pour vous, une grande crainte de vous déplaire, un grand désir et un grand soin de vous plaire, l'application à nos devoirs, la patience dans les afflictions, la douceur et la charité pour bien vivre avec tout le monde, l'humilité, la pureté, la tempérance, la mortification de nos sens, un grand détachement des biens, des plaisirs et des honneurs de ce monde, un grand dégoût et une sainte horreur des folles joies du siècle, un véritable esprit de pénitence qui nous inspire une vive douleur des péchés de notre vie passée, un désir sincère de les expier et une ferme résolution de n'y plus retomber et d'en éviter toutes

les occasions. Enfin, mon Dieu, donnez-nous toutes les grâces nécessaires pour mener une vie chrétienne, suivie d'une sainte mort et d'une heureuse éternité.

A l'Ite, Missa est.

Le Prêtre, se tournant vers le peuple, l'avertit par ces mots que le sacrifice de la Messe est achevé; il donne ensuite la bénédiction au nom de la sainte Trinité. Nous devons, en nous en allant, nous entretenir en nous-mêmes de l'espérance d'obtenir les grâces que nous avons demandées à Dieu.

Quand le Prêtre donne la bénédiction.

Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, Père, Fils et Saint-Esprit, bénissez-nous par Jésus-Christ, et que cette bénédiction nous soit un gage de la bénédiction que vous donnerez un jour à vos élus.

Pendant

Pendant le dernier Evangile.

Seigneur, gravez par votre grâce votre Evangile dans nos esprits et dans nos cœurs, afin que nous ne suivions plus l'égarement de nos pensées, la fougue de nos passions ni le déréglement de notre cœur; mais que nous nous soumettions entièrement à tout ce que vous demandez de nous, et que nous réglions toutes nos démarches sur les maximes de votre saint Evangile, et non sur les maximes et sur les coutumes corrompues du monde.

Prière après la Messe.

Mon Dieu, je vous remercie des grâces et des bonnes résolutions que vous m'avez données pendant le saint sacrifice de la Messe; donnez-moi la grâce de les mettre toutes en pratique. Faites que je montre par ma conduite, le reste de la journée, que ce n'est pas en vain que j'ai offert avec le Prêtre ce saint Sacrifice; faites-moi sou-

venir que je viens de vous présenter par Jésus-Christ mon ame, mon corps, ma vie, mon travail, mon occupation, mes biens, tout ce que je suis et tout ce que j'ai. C'est pourquoi je dois avoir grand soin de les employer à votre service, par l'intercession de la Sainte Vierge et de tous les Saints.

Ainsi soit-il.



LES VÊPRES
DU DIMANCHE.

Paternoster, etc. Ave, Maria, etc.

℣. Deus, in adjutorium meum intende.

℟. Domine, ad adjuvandum me festina.

℣. Gloria Patri, et Filio, etc.

Alleluia. *Ou* Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ.

Psaume 109.

DIXIT Dominus Domino meo : * Sede à dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos, * scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : * dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum : * ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : * Tu es sacerdos in

æternum, secundùm ordinem Melchisedech.

Dominus à dextris tuis : * confregit in die iræ suæ reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas ; * conquassabit capita in terra multorum.

De torrente in viâ bibet ; * propterea exaltabit caput.

Gloria Patri, etc.

Ant. Dixit Dominus Domino meo: Sede à dextris meis. e u o u a e. 7. c.

Psaume 110.

CONFITEBOR tibi, Domine, in toto corde meo, * in concilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini : * exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus : * et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : * escam dedit timentibus se.

Memor erit in sæculum testamenti sui : * virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : * opera manuum ejus, veritas et judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi : * facta in veritate et æquitate.

Redemptionem misit populo suo : * mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus : * initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : * laudatio ejus manet in sæculum sæculi. Gloria Patri, etc.

Ant. Magna opera Domini, exquisita in omnes voluntates ejus. e u o u a e. 2. d.

Psaume III.

Beatus vir qui timet Dominum, * in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit semen ejus : * generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus ; * et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : * misericors, et miserator, et justus.

Jucundus homo qui miseretur et commodat; disponet sermones suos in judicio : * quia in æternum non commovebitur.

In memoria æterna erit justus : * ab auditione mala non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino; confirmatum est cor ejus : * non commovebitur, donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus; justitia ejus manet in sæculum sæculi : * cornu ejus exaltabitur in gloria.

Peccator videbit et irascetur; dentibus suis fremet et tabescet : * desiderium peccatorum peribit.

Gloria Patri, etc.

Ant. Beatus vir qui timet Dominum ; in mandatis ejus volet nimis. e u o u a e. 5. c.

Psaume 112.

LAUDATE, pueri, Dominum : * laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum : * ex hoc nunc et usque in sæculum.

A solis ortu usque ad occasum * laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes

Dominus ; * et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat, * et humilia respicit in cœlo et in terrâ ?

Suscitans à terrâ inopem, * et de stercore erigens pauperem,

Ut collocet eum cum principibus, * cum principibus populi sui :

Qui habitare facit sterilem in domo, * matrem filiorum lætantem ?

Gloria Patri, etc.

Ant. Sit nomen Domini benedictum, ex hoc, nunc et usque in sæculum. e u o u a e. 5. c.

Psaume 113.

In exitu Israel de Ægypto : * domûs Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus : * Israel potestas ejus.

Mare vidit et fugit : * Jordanis conversus est retrorsùm.

Montes exultaverunt ut arietes : * et colles, sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quòd fugisti ? * et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsùm ?

Montes, exultastis sicut arie-

tes ; * et colles, sicut agni ovium?

A facie Domini mota est terra, * à facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in stagna aquarum, * et rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis ; * sed nomini tuo da gloriam, super misericordiâ tuâ et veritate tuâ.

Nequandò dicant gentes : * Ubi est Deus eorum?

Deus autem noster in cœlo: * omnia quæcumque voluit fecit.

Simulacra gentium argentum et aurum, * opera manuum hominum.

Os habent, et non loquentur ; * oculos habent, et non videbunt;

Aures habent, et non audient ; * nares habent, et non odorabunt;

Manus habent, et non palpabunt; pedes habent, et non ambulabunt : * non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea, * et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israel speravit in Domino: * adjutor eorum et protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum speraverunt

in

in Domino ; * adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostri, * et benedixit nobis.

Benedixit domui Israel, * benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum, * pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos, * super vos et super filios vestros.

Benedicti vos à Domino, * qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino ; * terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine, * neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino, ex hoc, nunc et usque in sæculum.

Gloria Patri, etc.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino. e u o u a e.

Capitul. 1. Cor. 2.

Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. ℟. Deo gratias.

Hymne.

O LUCE qui mortalibus
Lates inaccessa, Deus!
Præsente quo Sancti tremunt,
Velantque vultus Angeli.

Hic ceu profundâ conditi
Demergimur caligine :
Æternus at noctem suo
Fulgore depellet dies.

Hunc nempè nobis præparas,
Nobis reservas hunc diem,
Quem vix adumbrat splendida
Flammantis astri claritas.

Moraris, heu! nimis diù
Moraris, optatus dies :
Ut te fruamur, noxii
Linquenda moles corporis.

His cùm soluta vinculis
Mens evolârit, ô Deus!
Videre te, laudare te,
Amare te non desinet.

Ad omne nos apta bonum
Fœcunda donis Trinitas ;
Fac lucis usuræ brevi
Æterna succedat dies. Amen.

℣. Custodit Dominus omnes diligentes se,
℟. Et omnes peccatores disperdet.

Cantique de la Sainte Vierge.

MAGNIFICAT * anima mea Dominum.

Et exultavit spiritus meus * in Deo salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; * ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est, * et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus à progenie in progenies, timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo; * dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede, * et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis, * et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum, * recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad patres nostros; *Abraham et semini ejus in sæcula.

Gloria Patri, etc.

Ant. Non est discipulus super magistrum; perfectus autem omnis erit, si sit sicut magister ejus. *Luc.* 6.

℣. Domine, exaudi, etc.

Oremus.

Deus, in te sperantium fortitudo, adesto propitius invocationibus nostris; et quia sine te nihil potest mortalis infirmitas, præsta auxilium

gratiæ tuæ, ut in sequendis mandatis tuis, et voluntate tibi et actione placeamus. Per Dominum, etc.

Domine, exaudi, etc.



A COMPLIES.

℣. Converte nos, Deus salutaris noster.
℟. Et averte iram tuam à nobis.
Deus, in adjutorium, *comme à Vêpres.*

Psaume 4.

Cum invocarem, exaudivit me Deus justitiæ meæ; * in tribulatione dilatasti mihi.

Miserere meî, * et exaudi orationem meam.

Filii hominum, usquequò gravi corde? * ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?

Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum; * Dominus exaudiet me, cùm clamavero ad eum.

Irascimini et nolite peccare; * quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris compungimini.

Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino; * multi dicunt: quis ostendit nobis bona?

Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine; * dedisti lætitiam in corde meo.

A fructu frumenti, vini et olei sui, * multiplicati sunt.

In pace in idipsum dormiam, * et requiescam.

Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me. Gloria Patri, etc.

Psaume 90.

Qui habitat in adjutorio Altissimi, * in protectione Dei cœli commorabitur.

Dicet Domino : susceptor meus es tu, et refugium meum; * Deus meus, sperabo in eum.

Quoniam ipse liberavit me de laqueo venantium,* et à verbo aspero.

Scapulis suis obumbrabit tibi, * et sub pennis ejus sperabis.

Scuto circumdabit te veritas ejus, * non timebis à timore nocturno.

A sagittâ volante in die, à negotio perambulante in tenebris, * ab incursu et dæmonio meridiano.

Cadent à latere tuo mille, et decem millia à dextris tuis; * ad te autem non appropinquabit.

Verumtamen oculis tuis considerabis, * et retributionem peccatorum videbis.

Quoniam tu es, Domine, spes mea,* altissimum posuisti refugium tuum.

Non accedet ad te malum, * et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.

Quoniam Angelis suis mandavit de te, * ut custodiant te in omnibus viis tuis.

In manibus portabunt te, * ne fortè offendas ad lapidem pedem tuum.

Super aspidem et basiliscum ambulabis ; * conculcabis leonem et draconem.

Quoniam in me speravit, liberabo eum ; * protegam eum, quoniam cognovit nomen meum.

Clamabit ad me, et ego exaudiam eum ; * cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum et glorificabo eum.

Longitudine dierum replebo eum * et ostendam illi salutare meum.

Gloria Patri, etc.

Psaume 133.

Ecce nunc benedicite Dominum, * omnes servi Domini.

Qui statis in domo Domini ; * in atriis domûs Dei nostri.

In noctibus extollite manus vestras in sancta, * et benedicite Dominum.

Benedicat te Dominus ex Sion, * qui fecit cœlum et terram.

Gloria Patri, etc. *Alleluia.*

Hymne.

GRATES, peracto jam die
Deus, tibi persolvimus
Pronoque, dùm nox incipit,
Prosternimus vultu preces.
Quod longa peccavit dies
Amarus expiet dolor;
Somno gravatis ne nova
Infligat hostis vulnera.
Infestus usquè circuit,
Quærens leo quem devoret:
Umbrâ sub alarum tuos
Defende filios Pater.
O quandò lucescet tuus
Qui nescit occasum dies!
O quandò sancta se dabit
Quæ nescit hostem patria.
Deo Patri sit gloria
Ejusque soli Filio,
Sancto simul cum Spiritu,
Nunc et per omne sæculum.
Amen.

Capitul. 1. Thess. 5. 10.

℣. Sive vigilemus, sive dormiamus, simul cùm (Christo) vivamus. ℟. Deo gratias.

℣. Custodi nos, Domine, ut pupillam oculi.

℟. Sub umbrâ alarum tuarum protege nos.

Cantique de Saint Siméon.

Nunc dimittis servum tuum, Domine, * secundùm verbum tuum in pace.

Quia viderunt oculi mei * salutare tuum.

Quod parasti * ante faciem omnium populorum.

Lumen ad revelationem gentium * et gloriam plebis tuæ Israel. Gloria Patri, etc.

Ant. Scuto circumdabit te veritas Domini; non timebis à timore nocturno.

℣. Domine, exaudi, etc.

Oremus.

Illumina, quæsumus, Domine, tenebras nostras, et totius noctis insidias tu à nobis repelle propitius. Per Dominum, etc.

℣. Domine, exaudi, etc.

EXERCICE
POUR LA CONFESSION.

AVIS AVANT LA CONFESSION.

Ayant à vous préparer à une action si importante, prenez un temps raisonnable pour penser à l'état de votre conscience, prosternez-vous avec respect en la présence de Dieu, et demandez-lui ses lumières et ses grâces pour bien connoître vos péchés et pour en concevoir une véritable douleur.

PRIÈRE.

JE viens paroître devant vous, ô mon Dieu! pour m'accuser et me condamner moi-même devant votre Majesté, que je reconnois avoir offensée. Mais, Seigneur, vous nous avez promis le pardon de nos péchés, lorsque nous en ferions une sincère confession; donnez-moi la lumière pour les bien connoître, l'humilité pour m'en accuser, votre amour pour en avoir une véritable contrition, et la grâce de les éviter à l'avenir. O mon Dieu! qui voyez

le fond de mon cœur, découvrez-moi tout ce qui s'y est passé contre votre sainte volonté, donnez-moi, ô mon Sauveur! quelques rayons de la lumière qui, au moment de la mort, me découvrira devant vous tous mes péchés. Faites que maintenant mon orgueil ou mon ignorance ne me les cache point, mais que je les connoisse tels qu'ils sont, afin que je les déteste autant qu'ils le méritent.

Vous ferez ensuite votre examen: 1.° sur les Commandemens de Dieu; 2.° sur les Commandemens de l'Eglise; 3.° sur vos passions et habitudes vicieuses; 4.° sur les devoirs de votre état; 5.° sur les occasions des péchés qui vous sont les plus ordinaires.

PRIÈRE

Qui contient l'acte de Contrition, après l'examen de Conscience.

Vous voyez mon cœur, ô mon Dieu! je crois que c'est avec vérité que j'ai présentement une horreur extrême de tous mes péchés; je les déteste et je les hais de tout mon cœur, plus encore pour

l'outrage qu'ils vous font, ô mon Dieu! que pour la peine qu'ils ont méritée; j'y renonce pour jamais, et je proteste, moyennant votre sainte grâce, de vouloir plutôt mourir que d'y retomber. Oui, je renonce de tout mon cœur, pour l'amour de vous, à toutes les créatures qui m'ont porté au péché.

J'offre à votre justice tout ce que je suis, et tout ce que j'ai, mon corps, mon ame, ma vie, pour être employé, selon votre divine volonté, à faire une sainte et salutaire pénitence. C'est enfin de toute l'étendue de mon cœur que je me résous et vous promets, mon Dieu, de vous servir désormais avec plus de fidélité que je n'ai fait jusqu'à présent.

Suppléez, ô mon adorable Sauveur! au défaut de ma contrition et de ma foible douleur, par les mérites de votre précieux Sang et de votre sainte mort : j'y mets toute ma confiance, et j'en espère la grâce de me corriger, et surtout le don inestimable de la persévérance que je vous demande, afin que je vive et que je meure dans votre sainte grâce; et qu'après avoir ici réjoui les Anges

par les fruits de ma pénitence, j'aille dans le ciel jouir de votre gloire et vous y louer pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

Prières pour la Confession.

SEIGNEUR, qui avez établi dans votre Eglise le mystère de la réconciliation des péchés, en lui donnant le pouvoir de lier et de délier, et en l'assurant que vous confirmez dans le Ciel les jugemens qu'elle prononcera sur la terre, je vais me présenter, selon vos ordres, à un de vos Ministres, en qui je respecte la présence de votre esprit et de votre autorité, en tenant votre place; je vais lui découvrir mes plaies et mes péchés énormes, avec la même sincérité que si j'étois devant vous, et que si c'étoit à vous. Donnez-lui, mon Dieu, votre lumière, pour connoître l'état et les besoins de mon ame; mais en même temps donnez-moi les dispositions nécessaires à un véritable pénitent; faites que je n'aie point de honte de confesser mes offenses, que je les déclare toutes sans en retenir aucune; que je m'en accuse sans vouloir m'excuser, que

j'en découvre toute l'énormité sans vouloir la diminuer. Empêchez que l'orgueil et la mauvaise honte ne me lient la langue ; que je sois, ô mon Dieu ! pénétré d'une douleur excessive, en m'accusant de mes péchés, et que la confession de mes lèvres soit une suite de la conversion de mon cœur.

Je vous ai avoué mon péché contre moi-même, mon iniquité ; je n'ai point déguisé mon injustice. Je l'ai dit : je confesserai au Seigneur, et vous avez, ô mon Dieu ! remis l'impiété de mon péché. *Ps.* 1, *v.* 3.

Prières après la Confession.

Puis-je m'assurer, ô mon Dieu ! que c'est vous-même qui m'avez donné l'absolution de mes offenses, par la bouche du Prêtre ; que c'est vous qui m'avez délié mes chaînes, et qui dites de moi comme de cette pauvre pécheresse qui fut justifiée à vos pieds : *Beaucoup de péchés lui ont été remis !* Quelles actions de grâces, quelles hosties de louanges ne vous dois-je pas, Seigneur, pour avoir rompu mes liens ! mais achevez, ô mon Dieu ! l'ouvrage de ma

conversion, l'ouvrage de mon salut; faites-moi veiller sur moi-même, afin d'éviter les embûches que le démon me tendra sans cesse pour me faire tomber; faites-moi prévoir et fuir toutes les occasions du péché. Donnez-moi l'esprit de pénitence, avec lequel je dois vivre et mourir; donnez-moi cette charité qui fait que l'on n'aime que vous, et qu'en n'aimant que vous on ne craint qu'une chose, qui est de vous offenser.

Je n'ai point, ô justice de mon Dieu! de quoi vous satisfaire pour toutes mes offenses; mais je vous offre les mérites d'un Dieu, qui sont infiniment plus grands que mes péchés et que ceux de tout le monde; je vous présente, mon Dieu, le prix de ma rédemption, que J. C., votre Fils bien-aimé vous a payé pour moi en mourant sur la croix.

Regardez, Seigneur, la personne de votre Christ, et voyez sur l'Autel son sacré Corps immolé pour nous; entendez la voix de son Sang qui vous crie de cet Autel, comme il faisoit en la Croix: *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* C'est pour moi-même qui l'ai

crucifié par mes offenses, qu'il demandoit pardon et miséricorde.

Que si maintenant, ô mon Dieu! les larmes me manquent pour détester mes péchés, considérez les larmes et le Sang que mon Sauveur a répandus pour moi; comme il a pris sur soi mes iniquités, il m'a transporté ses mérites et les fruits de sa sainte mort.

Que si, mon Dieu, vous voulez encore de moi quelques satisfactions envers votre justice adorable, je m'y soumets de tout mon cœur, et j'accepte sans réserve toutes les peines que votre Providence me destine. Oui, pour punition de mes crimes, ô mon Dieu! j'accepte et me propose de souffrir avec patience toutes les afflictions, les pertes, les maladies, les persécutions, et tous les maux qui peuvent m'arriver dans la vie, selon que votre sainte Providence en disposera.

℣. O Dieu, affermissez

℟. Ce que vous opérez en nous.

Prions.

ACCORDEZ-NOUS, ô Sauveur éternel! qu'ayant reçu par votre

grâce dans ce Sacrement, le pardon de nos péchés, nous les évitions désormais. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.



EXERCICE
POUR LA COMMUNION.

ACTE DE FOI.

JE crois, Seigneur, aidez-moi dans mon incrédulité. *Marc.* 9, v. 28.

Oui, Seigneur, je crois que c'est vous-même que je vais recevoir dans ce Sacrement; vous-même qui, étant né pour moi dans une crèche, avez voulu mourir pour moi sur l'arbre de la Croix, et qui tout glorieux que vous étiez dans le Ciel, ne laissez pas d'être caché sous ces espèces sensibles. Je le crois, mon Dieu; et je m'en tiens plus assuré que si je le voyois de mes propres yeux, parce que mes yeux pourroient me tromper, et que votre parole est infaillible. Quoique mes sens et ma raison s'y opposent, je renonce à mes sens et à ma raison, pour me captiver sous l'obéissance de la Foi. Fortifiez-moi, Seigneur, dans

dans la croyance de cette vérité, et me donnez la grâce de tout souffrir, la mort même, plutôt que de démentir sur ce point ma religion.

Acte d'Espérance, mêlé des sentimens d'une crainte filiale envers Jésus-Christ, dans le très-saint Sacrement de l'Autel.

Vous êtes, ô mon Dieu! mon unique espérance. *Ps.* 9, *v.* 9.

Je vais recevoir un Dieu qui est mon juge; faites, mon Sauveur, que je ne vous reçoive pas pour ma condamnation. O mon Juge! je tremble à la vue de mes péchés, je suis pénétré de douleur et couvert de confusion en approchant de vous; mais, ô mon Sauveur! j'espère tout de votre bonté, je m'abandonne tout à vous; faites-moi la grâce de n'être pas confondu dans mon espérance et dans mes désirs: plutôt mourir que de vous déplaire.

Je m'approche de la sainte Eucharistie, comme si je me présentois au trône de votre miséricorde, ô mon Sauveur! Je viens avec humilité vous exposer mes misères, persuadé que si je n'apporte pas d'obs-

tacles à la vertu de ce Sacrement, vous fortifierez ma foiblesse, vous me délivrerez de mes mauvaises habitudes, et d'homme charnel et imparfait que je suis, vous me changerez en un homme tout spirituel. Si je dois avoir une entière confiance en vous, ô mon Jésus! où est-ce que je la dois plus justement et plus sûrement prendre que dans ce mystère? Pourriez vous me refuser quelque chose dans le temps que vous vous donnez vous même à moi?

Acte de Contrition et d'humilité pour se préparer à recevoir J. C.

QUI est-ce qui donnera de l'eau à ma tête et une fontaine de larmes à mes yeux, et je ne cesserai point de pleurer jour et nuit mon malheur d'avoir offensé Dieu?

Pourrois-je jamais me persuader que j'ai assez versé de larmes pour effacer mes péchés, et assez fait pénitence pour apaiser la juste colère de mon Dieu? Votre bonté, Seigneur, et la facilité que vous avez à me pardonner, augmentent encore ma douleur, et me jettent dans un abîme de confusion. Après tant de

rebuts et d'outrages que vous avez reçus de moi, vous m'offrez le baiser de paix pour signe de réconciliation, vous m'invitez à votre Table, vous me donnez votre corps à manger.

Ah! charité de mon Dieu, que faites-vous et que vais-je faire? recevoir l'Agneau sans tache, le Dieu de toute pureté dans un cœur impur et souillé. Je crois, Seigneur, que vous m'avez déjà lavé par le Sacrement de Pénitence. *Lavez-moi encore davantage, et purifiez-moi de nouveau de toutes les souillures de mon péché*, afin que je sois en état de me présenter à vous. *Créez en moi un cœur pur, et renouvelez jusqu'au fond de mes entrailles, cet esprit de droiture et de justice*, sans lequel toute la dévotion dont je me sens touché en communiant, ne seroit que mensonge et illusion. Comme le péché, ô mon Dieu! est l'unique chose qui puisse vous déplaire en moi, donnez-moi la grâce de le détester de tout mon cœur, pour l'amour de vous.

Actions de grâces après la sainte Communion.

ESPRITS célestes, amis de Dieu, *venez m'écouter et je raconterai les grandes choses que Dieu a faites à mon ame.* Il a plu à mon Sauveur de recevoir un misérable pécheur au festin sacré de son Corps et de son Sang.

O Dieu éternel! qu'est-ce que nous sommes, pour vous obliger de vous souvenir de nous et de nous visiter ainsi? Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour être élevé à une telle gloire? Et qui suis je moi, néant, moi, ver de terre, pour m'approcher d'un Dieu aussi saint que vous, pour être assis à votre Table, pour y manger le pain des Anges, et pour y être nourri de votre divine chair!

Quelle horrible ingratitude ne seroit-ce pas, ô mon Dieu! si rempli de vos dons et de vous-même, je n'en avois aucun sentiment! Et ne mériterois-je pas d'être regardé comme un monstre de la nature, si un amour aussi parfait que le vôtre ne trouvoit dans mon ame aucun

retour? Ah, Seigneur! (*que ma main droite s'oublie elle-même, si je vous oublie jamais; et que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens éternellement de vous*): j'ai été un infidèle, j'ai été un lâche, j'ai été un prévaricateur, mais je ne veux pas être un ingrat. Que vous rendrai-je, ô mon Sauveur! pour avoir usé envers moi de tant de miséricorde? Je vous offrirai vous-même, puisque j'ai le bonheur de vous posséder en cet auguste Sacrement, et la louange de votre nom sera éternellement en ma bouche.

Acte d'Amour envers Jésus-Christ, après la Communion.

O Corps adorable de mon Sauveur! qui avez été percé de clous et de la lance, répandez jusqu'au fond de mon ame la vertu vivifiante de vos sacrées plaies.

O Sang précieux! qui lavez les crimes de l'univers, purifiez mon ame de ses péchés, effacez toutes les taches dont l'amour profane des créatures l'avoit souillée. O Victime d'amour, le Dieu de mon cœur est mon partage pour l'éternité! je

vous embrasse, je vous adore; ne vous séparez jamais de moi; ne permettez pas que rien ne me sépare jamais de vous: *J'ai trouvé mon bien-aimé, je le tiens, et je ne le quitterai jamais.* Cant. 1. v. 49.

Ah! désormais que tous les plaisirs de la terre, la joie, les douceurs et le goût de ce qu'il y a de plus délicieux au monde deviennent insipides à mon ame, puisque j'ai goûté combien le Seigneur est doux.

Que rien ne me touche, sinon le bonheur d'aimer et de louer mon Sauveur et mon Dieu. Venez en mon cœur, aimable Jésus; en vous sont tous mes biens; que je souffre plutôt tous les supplices, que de cesser jamais de vous aimer.

Acte d'Offrande de soi-même à Jésus-Christ, après la sainte Communion.

Vous l'avez dit, mon Sauveur, en promettant aux hommes ce Sacrement de votre Corps, (*que celui qui vous mangera, vivra pour vous*). Non, je ne veux plus avoir de vie que pour vous, plus de pensées ni de desseins que de vous aimer

et vous servir ; crédit, biens, en un mot, tout ce qui dépend de moi, sera uniquement employé pour les intérêts de votre gloire ; mais je ne le puis sans vous, ô mon Dieu ; donnez-moi donc la grâce de me consacrer pour jamais à votre service. Asservissez les puissances de mon ame, soyez-en le maître, régnez-y absolument ; et puisque vous voyez le fond de mon ame plus clairement que moi, mon Dieu, si j'étois assez malheureux pour avoir quelque attachement dans le monde contraire à votre loi, faites-moi la grâce d'y renoncer, de m'en séparer, de vous en faire le sacrifice dans le moment même.

FIN.

APPROBATION.

Nous avons lu un petit Ouvrage ayant pour titre : *Pensez-y bien* ou *Réflexions sur les quatre Fins dernières* ; nous en approuvons la réimpression. Besançon, le 20 Juin, 1816.

DURAND,
Vicaire-général capitulaire.

TABLE.

Fin de la Table.



